

# OEUVRES

# COMPLÈTES

## DE

# M. DE VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME.

AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1792.

# RECUÉIL

DES

# LETTRES

DE

# M. DE VOLTAIRE.

1770.—1772.

1792.

# RECUEIL
# DES LETTRES
## DE
# M. DE VOLTAIRE.

## LETTRE PREMIERE.

A MADAME

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Ferney, 1 de juin.

MADAME,

Je crois que vous avez fait une gageure d'exercer votre patience, & moi de pousser à bout vos bontés. J'ai eu l'honneur de vous parler, dans une de mes lettres, de sept frères, tous au service du roi, dont les jésuites avaient usurpé l'héritage pour la plus grande gloire de Dieu. Voici, je pense, l'aîné de ces sept *Machabées*. Il prétend qu'ayant été auprès de vous, Madame, le secrétaire des capucins, je dois, à plus forte raison, être celui des officiers qui ont été blessés au service. Je ne sais pas ce qu'il demande. Pour moi, je ne demanderais à Versailles que l'honneur et la consolation de vous entendre. Tout le monde croit, dans mon pays de 1770.

neiges, que j'ai un grand crédit auprès de vous,
1767 depuis l'aventure des capucins, et sur-tout depuis celle des montres. Moi qui suis excessivement vain, je ne les détrompe pas; ils viennent tous me dire: Allons, notre secrétaire, vîte une lettre pour madame la duchesse, qui *fait du bien pour son plaisir.* Je baisse les oreilles, j'écris; et puis je suis tout honteux, et je voudrais m'aller cacher.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, et en rougissant de mes hardiesses, Madame, votre très-humble, très-obéissant et très-obligé serviteur. *V.*

## LETTRE II.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

1 de juin.

Vous avez dû voir, Madame, que je consume ma pauvre vie dans mes déserts de neige pour vous récréer un quart d'heure, vous & votre grand'maman. Il y a des insectes qui sont trois ans à se former, pour vivre quelques minutes: c'est le sort de la plupart des ouvrages en plus d'un genre. Je vous prie toutes deux de prêter un peu d'attention à l'article *Anciens et Modernes*; c'est une affaire de goût: vous êtes juges en dernier ressort.

Quant aux choses scientifiques, je ne crois pas que tout ce qu'on ne peut comprendre soit inutile. Personne ne sait comment une médecine purge, et

comment le sang circule vingt fois par heure dans les veines; cependant il est très-souvent utile d'être purgé et saigné. 1770.

Il est fort utile d'être défait de certains abominables préjugés, sans qu'on ait quelque chose de bien satisfesant à mettre à la place. C'est assez qu'on sache certainement ce qui n'est pas, on n'est pas obligé de savoir ce qui est. Je suis grand démolisseur, et je ne bâtis guère que des maisons pour les émigrans de Genève. La protection de madame la duchesse de *Choiseul* leur a fait plus de bien que leurs compatriotes ne leur ont fait de mal. Qui m'aurait dit que je lui devrais tout, et qu'un jour je fonderais au mont Jura une colonie qui ne prospérerait que par ses bontés ? et puis qu'on dise qu'il n'y a point de destinée ! C'est vous, Madame, qui m'avez valu cette destinée-là; c'est à vous que je dois votre grand'maman.

Je lui ai envoyé le mémoire des communautés de Franche-Comté, d'accord; mais il est signé des syndics, et non pas de moi. Je ne suis point avocat : le fond du mémoire est de M. *Christin* avocat de Besançon; je l'ai un peu retouché. Il n'y a rien que de très-vrai. L'avocat au conseil, chargé de l'affaire, l'a approuvé, l'a donné à plusieurs juges. S'il n'est pas permis de soutenir le droit le plus évident, où fuir ? Je tiens qu'il faut le soutenir très-fortement, ou l'abandonner.

Ce n'est point ici une grâce qu'on demande. Ces communautés sont précisément sur la route que M. le duc de *Choiseul* veut ouvrir de sa colonie en

Franche-Comté. Ces gens-là ſeraient fort aiſes d'être les ſerfs du mari de votre grand'maman; mais ils ne veulent point du tout l'être des moines de ſaint *Benoît*, devenus chanoines. La prétention de Saint-Claude eſt abſurde St. *Claude* eſt un grand ſaint, mais il eſt auſſi ridicule qu'injuſte, du moins il me paraît tel. J'ai cru qu'il fallait faire ſentir cette abſurdité, avant qu'on diſcutât des fatras de papiers que les miniſtres n'ont jamais le temps de lire.

J'avoue que mon nom eſt fatal en matière eccléſiaſtique; mais je n'ai jamais prétendu que mon nom parût; Dieu m'en préſerve; et d'ailleurs ceci eſt matière féodale. Le roi ne lit point ces factums préparatoires, on ne les met point ſous ſes yeux. Le rapporteur ſeul eſt écouté; et comme tout dépend ordinairement de lui, il nous a paru eſſentiel que les juges fuſſent bien au fait. Ils jettent ſouvent un coup d'œil égaré ſur ces pièces ennuyeuſes; j'ai voulu les intéreſſer par la tournure; j'ai voulu les amuſer, eux, & non pas le roi qui a d'autres affaires, et qui très-communément laiſſe décider ces procès ſommaires ſans y aſſiſter, comme il arriva dans le procès des *Sirven*, où M. le duc de *Choiſeul* fut net contre moi, et avec raiſon.

Enfin, ſi j'ai tort, on perdra de bons ſujets, et j'en ſuis fâché; mais je me réſigne, car il faut toujours ſe réſigner, et je ne ſuis pas capucin pour rien.

Réſignez-vous, Madame, à la fatalité qui gouverne ce monde. *Horace* recommandait cette philoſophie, il y a quelque dix-huit cents ans; il recommandait auſſi l'amitié, et la vôtre fait le charme de ma vie. *V.*

## LETTRE III.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de juin.

MON cher ange, je vous dirai d'abord, pour m'insinuer dans vos bonnes grâces, que l'abbé de *Châteauneuf* s'est arrangé tout comme vous l'avez voulu avec le Dépositaire. *Ninon* n'a point couché avec le jeune *Gourville*; et quant à M. *Agnant*, il n'est point un ivrogne à balbutiement et à hoquets; c'est un buveur du quartier qui peut regarder les gens fixement et d'un air comique, en disant son mot; mais qui n'est point du tout ivre : et en cela même, il est un personnage assez neuf au théâtre. 1770.

Dès que messieurs du clergé seront prêts à plier bagage, je vous enverrai celui de *Ninon*; l'*Encyclopédie* ne me laisse pas à présent à moi.

Venons maintenant au profane. Je crains bien que M. le duc de *Praslin* ne fasse pas sitôt des présens de montres aux janissaires et aux douaniers de la Porte ottomane. Vous savez comme on s'égorge dans la patrie de *Sophocle* et de *Platon*, comme on massacre et comme on pille. Cependant, si nos consuls restent, si M. le duc de *Praslin* veut des montres, nous sommes à ses ordres.

M. le duc de *Choiseul* a la bonté de nous en prendre. Favorisez-nous, je vous en conjure; engagez vos camarades, messieurs les ministres étrangers, à nous donner la préférence. Si nous

— avions une eſtampe de votre prince, nous lui
770. enverrions une montre avec ſon portrait en émail, qui ne ſerait pas chère.

Nous avons fait celui du roi et de monſeigneur le dauphin, qui ont parfaitement réuſſi. Nous feſons à préſent celui de M. le comte d'*Aranda*. C'eſt une entrepriſe très-conſidérable. M. l'abbé *Terrai* en a fait une bien cruelle en me ſaiſiſſant deux cents mille francs d'argent comptant qui n'avaient rien à démêler avec les deniers de l'Etat, et qui auraient ſervi à bâtir des maiſons pour nos artiſtes, et augmenter la fabrique. Il a fait un mal irréparable.

On avait bien trompé, ou du moins voulu tromper M. le duc de *Choiſeul*, quand on lui avait dit que les natifs de Genève, maſſacrés par les bourgeois, n'étaient que des gredins et des ſéditieux. Je vous aſſure que ceux qui travaillent chez moi ſont les plus honnêtes gens du monde, les plus ſages, les plus dignes de ſa protection.

Dites bien, je vous prie, à MM. les ducs de *Choiſeul* et de *Praslin* combien je leur ſuis attaché; mon cœur vous en dit toujours autant. *V.*

## LETTRE IV.

### A M. DE LISLE DE SALES.

Juin.

J'AI lu, Monſieur, votre livre (*) avec enchantement. Je vous ſuis d'autant plus obligé que je le

(*) *La Philoſophie de la nature.*

crois capable de faire le plus grand bien. Tous les gens fages le liront, et eftimeront l'auteur ; mais c'eft principalement aux malades à lire les bons livres de médecine. Vous leur avez emmiellé les bords du vafe, comme dit *Lucrèce*. Vous ne vous contentez pas de leur parler raifon, vous y joignez l'éloquence qui eft fon paffe-port : *utile dulci* eft votre devife. 1770.

La lecture de votre ouvrage, Monfieur, m'a fait oublier ma vieilleffe et les maux dont je fuis accablé. Vous êtes comme les anciens mages qui guériffaient avec des paroles enchantées.

J'ai l'honneur d'être avec toute la reconnaiffance et toute l'eftime que je vous dois, etc.

## LETTRE V.

A M. LACOMBE, *Libraire à Paris.*

Juin.

Ah, Monfieur, que je fuis content de *Mélanie* ! voilà le ftyle dont il faut écrire. Les Velches vont être débarbarifés.

Je ne regarde l'aventure de l'*Encyclopédie* que comme une défenfe aux rôtiffeurs de Paris d'étaler des perdrix pendant le carême. Je fuis perfuadé qu'après Pâques on fera très-bonne chère. Je fouhaite beaucoup la délivrance des volumes de l'*Encyclopédie* et des *Refcriptions*. Les dernières m'intéreffent très-particulièrement.

Je vous remercie, mon cher Monfieur, de la

1770. *Gazette littéraire* et de la lettre de M. de *Fontanelle*; et d'avoir purgé votre librairie des follicules de ce maraud de maître *Alboron*. Vous imprimez le *Suétone* au lieu de l'*Ane littéraire*, c'est mettre un diamant à la place de la boue. Vous me faites un plaisir extrême de me dire que les remarques sont excellentes; je m'en doutais bien. Personne, à mon gré, n'a le jugement plus sûr que M. de *la Harpe*; son style est clair et vigoureux; il dit beaucoup en peu de mots; c'est le grand ennemi du fatras. Il faut absolument le mettre de l'académie, quand il décampera quelque évêque ou moi. Je vous réponds de moi dans peu de temps.

Vous devez avoir vu une assez belle bibliothéque à Manheim. Vous êtes sans doute en correspondance avec M. *Colini*, mon ami. Je me flatte que je puis vous appeler du même nom. Vous devez bien compter sur tous les sentimens, etc.

## LETTRE VI.

### A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 18 de juin.

On fait ce qu'on peut, Madame, dans nos déserts, pour vous faire passer quelques minutes à Saint-Joseph; et, malgré la crainte de vous ennuyer, on vous envoie ces deux feuilles détachées.

Imposez silence à votre lecteur, sitôt que vous vous sentirez la moindre envie de bâiller. 1779.

J'ignore tout ce qui se fait à présent sur la terre. Je ne sais pas même si Lacédémone appartient à *Catherine II* ou à *Moustapha*; je ne sais où est votre grand'maman, et c'est ce qui m'intéresse davantage. Si elle est dans son palais de Chanteloup, occupée de sa florissante colonie, je la déclare philosophe. J'entends sur-tout, par ce mot, philosophe-pratique; car ce n'est pas assez de penser avec justesse, de s'exprimer avec agrément, de fouler aux pieds les préjugés de tant de pauvres femmes, & même de tant de sots hommes, de connaître bien le monde, et par conséquent de le mépriser; mais se retirer de la foule pour faire du bien, encourager des arts nécessaires, être supérieure à son rang par ses actions comme par son esprit, n'est-ce pas là la véritable philosophie?

Je vous plains toutes deux de ne pouvoir pas aller ensemble dans le paradis terrestre de Chanteloup. Il faut toujours, Madame, que je vous remercie de toutes les bontés dont elle m'a comblé, car sans vous elle m'aurait peut-être ignoré. Elle protége, du haut de sa colonie de Carthage, la colonie de mon hameau; elle me fait goûter chaque jour le plaisir de la reconnaissance. Je me flatte qu'elle était dans son royaume dans le temps que les badauds de Paris se tuaient au milieu des fêtes, assez près de son hôtel; elle aurait été trop sensiblement frappée de ce désastre. Est-il possible qu'on s'égorge pour aller voir des lampions!

dent comme vous, & qui ſera bientôt de l'académie ; il ne reſſemble point du tout à *Martin le Franc de Pompignan.* 1770.

Je vous demande votre bénédiction, mon cher docteur de ſorbonne ; et je vous donne la mienne, en qualité de capucin.

## LETTRE VIII.

### A MADAME NECKER.

A Ferney, 21 de juin.

MADAME,

QUAND les gens de mon village ont vu *Pigal* déployer quelques inſtrumens de ſon art : Tiens, tiens, diſaient-ils, on va le diſſéquer ; cela ſera drôle. C'eſt ainſi, vous le ſavez, que tout ſpectacle amuſe les hommes. On va également aux marionnettes, au feu de la Saint-Jean, à l'opéra comique, à la grand'meſſe et à un enterrement. Une ſtatue fera ſourire quelques philoſophes, en refrognant les ſourcils réprouvés de quelques coquins d'hypocrites, ou de quelque poliſſon de folliculaire. Vanité des vanités ! mais tout n'eſt pas vanité ; ma tendre reconnaiſſance pour mes amis, et ſur-tout pour vous, Madame, n'eſt pas vanité.

## LETTRE IX.

### A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

23 de juin.

MON aimable commandant eſt ici, Mon-
1770. ſieur; ma conſolation aurait été parfaite, ſi vous étiez venu avec lui. *Pigal* a déjà modelé le ſquelette dont l'ame ſubſiſte encore & vous ſera très-attachée juſqu'au moment où elle ſera diſſipée et rendue à la matière ſubtile dont elle eſt venue.

Je vous fais bien bon gré de ne point aimer du tout ce fanatique de *Joad*. Je bénis DIEU de ce que le petit-fils d'*Henri IV* penſe comme vous ſur ce barbare énergumène.

J'ai raiſonné beaucoup avec *Pigal* ſur le veau d'or qui fut jeté en fonte, en une nuit, par cet autre grand-prêtre *Aaron*; il m'a juré qu'il ne pourrait jamais faire une telle figure en moins de ſix mois. J'en ai conclu pieuſement que DIEU avait fait un miracle pour ériger le veau d'or en une nuit, et pour avoir le plaiſir de punir de mort vingt-trois mille juifs qui murmuraient de ce qu'il était trop long-temps à écrire ſes deux tables.

Agréez toujours, Monſieur, ma tendre reconnaiſſance de toutes les bontés que vous me témoignez.

## LETTRE X.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 25 de juin.

J'APPRENDS que le vainqueur de Mahon et le dictateur des Fourches caudines de Closter-Seven 1770. a bien voulu faire pour son vieux serviteur ce que les Génois firent pour mon héros; proportion gardée, s'entend, entre le héros & le barbouilleur de papier. Je le prie de recevoir les très-humbles remerçîmens du squelette de Ferney que *Pigal* a su rendre vivant. Ce squelette n'est en vie que pour sentir la reconnaissance qu'il doit à son doyen de l'académie.

Comme vous serez un jour le doyen des pairs; permettez-moi de vous feliciter sur le succès indubitable du procès que M. le duc d'*Aiguillon* a voulu absolument avoir devant les pairs. Il ne tiendrait qu'à vous d'avoir la bonté de faire gagner le procès des Guèbres au parlement du parterre de Bordeaux. Un mot à l'avocat général M. *Dupaty*, qui est un franc guèbre, ferait l'affaire.

On dit que vous protégez prodigieusement une nouvelle pièce de *Palissot*, intitulée le Satirique; c'est un beau grenier à tracasseries. Je vois que vous faites la guerre aux philosophes, ne pouvant plus la faire aux Anglais et aux Allemands: cela vous amuse, et c'est toujours beaucoup. Puissiez

1770. vous vous amuser pendant tout le siècle où nous sommes ! Vous en avez fait l'ornement et vous en ferez la satire mieux que personne.

Je voudras bien avoir une copie de votre statue; pour que la mienne fût aux pieds de la vôtre.

Agréez toujours, Monseigneur, mon tendre respect. *V.*

## LETTRE XI.

### A M. LE MARQUIS DE JAUCOURT.

### COMMANDANT EN BRESSE.

Juin.

MON très-généreux et très-cher commandant; je suis votre sujet plus que jamais. J'ai établi dans le hameau de Ferney-les-Versoy une petite annexe de vos manufactures de montres de votre capitale de Bourg-en-Bresse. Cette salle de théâtre que vous connaissez est changée en ateliers; on fond de l'or; on polit des rouages là où on déclamait des vers; il faut bâtir de nouvelles maisons pour les émigrans; tous les ouvriers de Genève viendraient, s'il y avait de quoi les loger. Il faut songer que chacun veut avoir une montre d'or, depuis Pékin jusqu'à la Martinique, et qu'il n'y avait que trois grandes manufactures, Londres, Paris et Genève.

Les ames tolérantes et sensibles seront encore fort aises d'apprendre que soixante huguenots vivent avec mes paroissiens de façon qu'il ne serait pas possible

possible de deviner qu'il y a deux réligions chez moi ; voilà qui est consolant pour la philosophie, et qui démontre combien l'intolérance est absurde et abominable. La révolution s'est faite tout doucement dans les têtes les moins instruites comme dans les plus éclairées ; nous verrons la même chose dans dix ans en Turquie, si mon impératrice pousse sa *pointe*, comme dit le père *Daniel*. Ma foi, le temps de la raison est venu, et j'en bénis DIEU, tout capucin que je suis : c'est dommage que je sois si vieux et si malade, car je me flatte que dans quelques années je verrais le vrai paradis de mon vivant. 1770.

Conservez-moi vos bontés, Monsieur ; elles sont un des ingrédiens de mon paradis.

*Frère François.*

Je lis actuellement tous les articles de M. le chevalier de *Jauçourt* ; vous ne sauriez croire combien il me fait aimer sa belle ame, et comme je m'instruis avec lui.

## LETTRE XII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 11 de juillet.

MONSEIGNEUR, j'ai reçu, comme j'ai pu dans mon misérable état, M. le prince *Pignatelli*, mais avec tout le respect que j'ai pour son nom et

1770. avec l'extrême ſenſibilité que ſon mérite m'a inſpirée.

Je vous avoue que je ſuis flatté de ma ſtatue poſée aux pieds de la vôtre, plus que mademoiſelle *le Maure* ne l'était d'être dans le carroſſe de madame le dauphine. Le carroſſe et les chevaux ne ſont plus ; votre ſtatue durera, et votre gloire encore encore davantage. Vous me pouſſerez à la poſtérité.

Mon héros, en me careſſant d'une main, m'égratigne un peu de l'autre, ſelon ſa louable coutume. Voici ce que je réponds à ces belles invectives contre la philoſophie à laquelle il vous plaît de déclarer la guerre par paſſe-temps. Liſez, je vous prie, cette page que je détache d'une feuille d'une Encyclopédie de ma façon ; elle m'eſt apportée dans le moment ; c'eſt le commencement d'un article où l'on réfute une partie des extravagances abſurdes de *J. Jacques*. Je déteſte l'inſolence d'une telle philoſophie, autant que vous la mépriſez. Le ſyſtême de l'égalité m'a toujours paru d'ailleurs l'orgueil d'un fou. Il n'en eſt pas de même de la tolérance. Non-ſeulement les philoſophes qui méritent votre ſuffrage, l'ont annoncée, mais ils l'ont inſpirée aux trois quarts de l'Europe entière. Ils ont détruit la ſuperſtition juſque dans l'Italie et dans l'Eſpagne. Elle eſt ſi bien détruite que, dans mon hameau, où j'ai reçu plus de cent génevois avec leurs familles, on ne s'aperçoit pas qu'il y ait deux religions. J'ai une colonie entière d'excellens artiſtes en horlogerie ; j'ai des peintres en émail,

Le roi a acheté plusieurs montres de ma manufacture. Cet établissement fait venir en foule des marchands de toute espèce. Je bâtis des maisons, je vivifie un désert. Si j'avais été assez heureux pour en faire autant dans les landes de Bordeaux, je suis sûr que vous m'en sauriez gré, et que vous appelleriez mes efforts du nom de véritable philosophie. Il était digne de vous de vous déclarer le protecteur des philosophes plutôt que celui de *Palissot.* Vous savez qu'ils ont un grand parti, et qu'on ambitionne leur suffrage. Je n'ai plus qu'un désir, c'est celui de vous renouveler mes très-tendres hommages, de vous entretenir, de vous ouvrir mon cœur, de vous faire voir qu'il n'est pas indigne de vos bontés. Il est vrai que la vie de Paris me tuerait en huit jours. Il y a plus d'un an que je suis en robe de chambre. J'ai bientôt soixante et dix-sept ans, je suis très-affaibli; mais je donnerais ma vie pour passer quelques jours auprès de vous, dès que ma colonie n'aura plus besoin de moi.

1770.

Il est plaisant qu'un garçon horloger, avec un décret de prise de corps, soit à Paris, et que je n'y sois pas.

Votre Paris est plein de tracasseries, tandis que celles de *Catherine II* vont à exterminer l'empire des Turcs. Croyez qu'elle est bien loin d'être dans la situation équivoque où de fausses nouvelles la représentent. Elle a fait deux légions de Spartiates qui ont tout le courage des héros de la guerre de Troie. Elle peut dans deux mois être maîtresse de

1770. la Gréce et de la Macédoine; et, à moins d'un revers qui n'est pas vraisemblable, vous verrez une grande révolution. Songez que cette même impératrice, dans son code qu'elle a daigné m'envoyer écrit de sa main, a établi la tolérance universelle pour la première de ses loix.

Je vous demande la vôtre. Vous savez si mon cœur est à vous, et quel est mon respect, ma passion, mon idolâtrie pour mon héros. *V.*

## LETTRE XIII.

### A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

12 de juillet.

Je vous ai parlé plus d'une fois à cœur ouvert, Madame; il est actuellement fendu en deux, et je vous envoie les deux moitiés dans cette lettre.

L'Envie et la Médisance sont deux nymphes mortelles. Ces demoiselles ont répandu que certains philosopes, que vous n'aimez pas, avaient imaginé de me dresser une statue, comme à leur député; que ce n'était pas les belles-lettres qu'on voulait encourager, mais qu'on voulait se servir de mon nom et de mon visage pour ériger un monument à la liberté de penser. Cette idée, dans laquelle il y a du plaisant, peut me faire tort auprès du roi. On m'assure même que vous avez pensé comme moi, et que vous l'avez dit à une

de vos amies. Cette pauvre philosophie est un peu persécutée. Vous savez que le gros recueil de l'*Encyclopédie* est prisonnier d'Etat à la bastille avec St *Billard* et St *Grizel*; cela est de fort mauvais augure. 1770.

Je me trouve actuellement dans une situation où j'ai le plus grand besoin des bontés du roi. Je ne sais si vous savez que j'ai recueilli chez moi une centaine d'émigrans de Genève, que je leur bâtis des maisons, que j'établis une manufacture de montres; et, si le roi ne nous accorde pas des priviléges qui nous sont absolument nécessaires, je cours risque d'être entièrement ruiné, sur-tout après les distinctions dont M. l'abbé *Terrai* m'a honoré.

Il est donc très-expédient qu'on n'aille point dire au roi, en plaisantant à souper: Les encyclopédistes font sculpter leur patriarche. Cette raillerie qui pourrait être trop bien reçue, me porterait un grand préjudice. Je pourrais offrir ma protection en Sibérie et au Kamshatka; mais, en France, j'ai besoin de la protection de bien des gens, et même de celle du roi. Il ne faut donc pas que ma statue de marbre m'écrase. Je me flatte que les noms de M. et de madame de *Choiseul* seront ma sauve-garde.

J'aurai l'honneur de vous envoyer, Madame, les articles de la petite Encyclopédie, que je croirai pouvoir vous amuser un peu; car il ne s'agit à nos âges que de passer le temps et de glisser sur la surface des choses. On doit avoir

1770. fait ses provisions un peu avant l'hiver; et quand il est venu, il faut se chauffer doucement au coin du feu qu'on a préparé.

Adieu, Madame; jouissez du peu que la nature nous laisse. Soumettons-nous à la nécessité qui gouverne toutes choses. *Homère* avoue que *Jupiter* obéissait au destin, il faut bien que nos imaginations lui obéissent aussi. Mon destin est de vous être bien tendrement attaché jusqu'à ce que mon faible corps soit changé en chou ou en carotte. *V.*

## LETTRE XIV.

### A M. DUPONT,

*Auteur des Ephémérides du citoyen.*

De Ferney, le 16 de juillet.

M. *Bérenger* m'a fait le plaisir, Monsieur, de m'apporter votre ouvrage qui est véritablement d'un *citoyen. Bérenger* l'est aussi, et c'est ce qui fait qu'il est hors de sa patrie. Je crois que c'est lui qui a rectifié un peu les premières idées qu'on avait données d'abord sur Genève. Pour moi, qui suis citoyen du monde, j'ai reçu chez moi une vingtaine de familles génevoises, sans m'informer ni de quel parti ni de quelle religion elles étaient. Je leur ai bâti des maisons, j'ai encouragé une maunfacture assez considérable, et le ministère et le roi lui-même m'ont approuvé. C'est un essai de tolérance et une preuve

évidente que, dans le siècle éclairé où nous vivons, cette tolérance ne peut avoir aucun effet 1779. dangereux; car un étranger qui demeurerait trois mois chez moi, ne s'apercevrait pas qu'il y a deux réligions différentes. Liberté de conscience et liberté de commerce, Monsieur, voilà les deux pivots de l'opulence d'un Etat petit ou grand.

Je prouve par les faits, dans mon hameau, ce que, vous et M. l'abbé *Roubaud*, vous prouvez éloquemment par vos ouvrages.

J'ai lu, avec l'attention que mes maladies me permettent encore, tout ce que vous dites de curieux sur la compagnie des Indes et sur le systême. Tout cela n'est pas à l'honneur de la nation. Vous m'avouerez, au moins, que cet extravagant systême n'aurait pas été adopté du temps de *Louis XIV*, et que *Jean-Baptiste Colbert* avait plus de bon sens que *Jean Law*.

A l'égard de la compagnie des Indes, je doute fort que ce commerce puisse jamais être florissant entre les mains des particuliers. J'ai bien peur qu'il n'essuye autant d'avanies que de pertes, et que la compagnie anglaise ne regarde nos négocians comme de petits interlopes qui viennent se glisser entre ses jambes. Les vraies richesses sont chez nous; elles sont dans notre industrie; je vois cela de mes yeux. Mon blé nourrit tous mes domestiques; mon mauvais vin, qui n'est point malfesant, les abreuve; mes vers à soie me donnent des bas; mes abeilles me fournissent d'excellent miel et de la cire; mon chanvre et mon

— lin me fourniſſent du linge. On appelle cette vie
57. patriarcale; mais jamais patriarche n'a eu de grange telle que la mienne, et je doute que les poulets d'*Abraham* fuſſent meilleurs que les miens. Mon petit pays, que vous n'avez vu qu'un moment, eſt entièrement changé en très-peu de temps.

Vous avez bien raiſon, Monſieur; la terre et le travail ſont la ſource de tout, et il n'y a point de pays qu'on ne puiſſe bonifier Continuez à inſpirer le goût de la culture, et puiſſe le gouvernement ſeconder vos vues patriotiques!

Mettez-moi, je vous prie, aux pieds de M. le duc de *Saint Mégrin*, qui m'a paru fait pour rendre un jour de véritables ſervices à ſa patrie, et dont j'ai conçu les plus grandes eſpérances.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus haute eſtime et tous les autres ſentimens que je vous dois,

Monſieur,

votre, etc.

*P. S.* Voulez-vous bien, Monſieur, faire mes tendres complimens à M. l'abbé *Morellet*, quand vous le verrez?

LETTRE

## LETTRE XV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de juillet.

Mon cher ange, il y a long temps que je ne vous ai écrit; la raison en est qu'étant très-malade, quoi qu'on die, et ayant une assez nombreuse colonie à conduire, ma tête, qui n'est pas plus grosse que celle d'un lapin, m'a un peu tourné. Il faut digérer et avoir une grosse tête, pour bâtir des maisons et des comédies, et pour diriger les têtes des autres. 1770.

Je suis donc très-malade, vous dis-je, malgré les calomnies de *Pigal* qui répand par-tout que je me porte bien.

Je vous avertis qu'il faudrait jouer le Dépositaire avant qu'on piloriât S: *Grizel* et St. *Billard*; car quand ils seront piloriés, la pitié succédera dans les cœurs à l'indignation, et ce qui aurait été plaisant pourra passer pour cruel: mais, comme messieurs du clergé, que *Grizel* confessait, ne se sépareront pas sitôt, je laisse le tout à votre prudence, et je vous enverrai, quand il vous plaira, le Dépositaire de l'abbé de *Châteauneuf*, et la Sophonisbe de monsieur *Lantin* pour mettre avec l'Ecossaise de M. *Jerôme Carré*.

Il me paraît que vos ambassadeurs ne font pas grand cas de nos montres de Ferney; cependant je compte qu'il y en aura une incessamment avec

'70. le portrait du comte d'*Aranda*, qu'il faudra bien que monſieur l'ambaſſadeur d'Eſpagne prenne.

J'ai reçu de mon mieux M. le prince *Pignatelli*, ſon fi's, malgré mes maux, ma misère et ma colonie.

Le beau-frère de *Fréron* me perſécute toujours pour lui faire avoir juſtice; mais je ne ſais ce que c'eſt que ſon affaire. Ce beau-frère me paraît un bavard; et d'ailleurs on dit qu'il ſuffit d'être allié de *Fréron* pour ne valoir pas grand'choſe.

*Le Kain* nous a envoyé trois grandes lettres, pour avoir deux copies de mon viſage en plâtre. Je lui réponds par un petit billet que je vous prie de lui faire tenir; on n'a pas des viſages de plâtre ſi aiſément qu'il le penſe.

Je ne ſais, mon cher ange, ſi vous êtes à Paris ou à Compiègne. Suppoſé que ce ſoit à Compiègne, je vous ſupplie de communiquer à M. le duc de *Choiſeul* mon étonnement dont je ne ſuis pas encore revenu. J'avais pris la liberté d'envoyer ſous ſon enveloppe, en Eſpagne, une caiſſe des ouvrages de ma manufacture. Il daigna ſe charger de la faire paſſer par la poſte à Bordeaux, et de l'adreſſer à un patron de vaiſſeau pour la rendre à Cadix; et voici qu'il m'envoie lui-même le reçu du patron: mon protecteur devient mon commiſſionnaire. Mons de *Louvois* n'aurait pas fait de ces choſes-là; auſſi je l'aime autant que je hais mons de *Louvois*.

Il a fait encore bien pis; il a acheté de nos montres pour le compte du roi. Nos émigrans

l'adorent, et j'en fais tout autant. Il fera de notre petit pays, jusqu'à présent inconnu, un pays charmant. Mais que dites-vous de moi qui risque de me ruiner pour établir chez moi des familles génevoises? L'ingénieur du roi de Narsingue n'y fesait œuvre. Je sens bien que cela est un peu ridicule à mon âge et avec mes maladies. 1770.

Un octogénaire plantait,
Passe encor de bâtir : mais planter à son âge !

A quelque âge que ce soit, radoteur ou non, je serai tendrement attaché à mes deux anges jusqu'au dernier moment de ma drôle de vie.

Madame *Denis* se joint à moi pour vous dire les mêmes choses. Ce n'est pas qu'elle radote comme moi, elle n'en est pas là; mais elle vous aime comme moi. *V.*

## LETTRE XVI.

### A M. TABAREAU, *à Lyon*.

Juillet.

SAVEZ vous quelque chose de l'effroyable nouvelle du Portugal? on dit qu'elle n'est venue que par Rome & par l'Angleterre. Si elle était vraie, ne la saurions-nous pas par l'ambassadeur de France à Lisbonne, par nos consuls et par nos marchands? l'idée seule de cette aventure fait frémir.

Je vous remercie de tout mon cœur, Monsieur,

— des bonnes nouvelles que vous me donnez du ſuc-
70. cès de vos affaires. Vous ſavez combien je m'y intéreſſe. Je trouve le procès de meſſieurs des poſtes très-bon, et je ne ſuis pas sûr qu'ils le gagnent. Vous ſavez que tout eſt arbitraire, et que le parlement aime un peu à dégraiſſer tout fermier du roi. Pour St *Billard* et *Grizel*, j'opine au pilori.

A l'égard du procès du parlement avec le roi, il eſt curieux. Nous attendons le dénouement. Je crois que rien ne pourra empêcher le factum de M. de *la Chalotais* de paraître. Le public s'amuſera, diſputera, s'échauffera; dans un mois tout finira, dans cinq ſemaines tout s'oubliera.

Eſt-on encore, Monſieur, dans l'uſage de prendre des reſcriptions des Poſtes en payant à Paris au caiſſier qui ne ſoit pas un ſaint ? Madame *Denis* veut faire venir deux cents louis de Paris ; pourriez-vous les lui faire tenir par la poſte, etc ? Nous avons lu, dans le mémoire de meſſieurs les fermiers des poſtes, que cet uſage était établi ; ainſi c'eſt à la fête de St *Billard* et de St. *Grizel* que vous devez attribuer cette importunité.

Vraiment oui, je n'ai pas manqué d'écrire à M. le duc de *Choiſeul* que j'envoyais une petite caiſſe de montres à Marſeille, par la poſte. Il trouve très-bon ; et vous ſavez que lui-même a la bonté d'en faire parvenir une caiſſe à Cadix. Il eſt très-important de donner à notre manufacture naiſſante toute la faveur poſſible ; c'eſt par-là ſeul qu'elle peut ſe ſoutenir.

Verſoy deviendra un lieu très-conſidérable ;

mais il ne l'eſt pas encore. Ferney eſt un petit entrepôt qui s'augmente de jour en jour. Nous feſons tout ce que nous pouvons pour reconnaître les bontés de M. le duc de *Choiſeul*, par notre zèle. 1770.

Adieu, Monſieur; perſonne ne vous eſt plus tendrement attaché que l'hermite de Ferney.

## LETTRE XVII.

### A M. DE LA HARPE.

27 de juillet.

SUÉTONE ne voit-il pas que l'ami *Lantin* a voulu rire quand il a exhorté les jeunes gens à rapetaſſer les déteſtables pièces et les déteſtables ſujets du raiſonneur ampoulé qui ne fut jamais tragique que dans trois ou quatre ſcènes, quand il fit un petit voyage en Eſpagne?

L'ami *Lantin* ne s'eſt amuſé à reſſemeler Sophoniſbe que pour montrer qu'il y avait du tragique avant le raiſonneur. Le cinquième acte de *Mairet* avait un très-grand fonds de tragique; mais on ne pouvait pas faire grand'choſe de *Maſiniſſe*; il en a fallu faire un jeune imprudent qui ſe laiſſe prendre comme un ſot. *Non eſt hic vis tragica.*

Dans tout ce qui ſe paſſe aujourd'hui en France, il y a *comica*, mais non pas *vis*.

J'attends *Suétone* l'anecdotier; et je me doute bien que l'eſprit mâle et judicieux, qui l'a traduit

et commenté, aura pesé toutes ces anecdotes dans
1770. la balance de la raison.

On va jouer la religieuse à Lyon; cela vaut mieux sans doute que vingt-quatre pièces du raisonneur; et cependant... Oh, qu'il fait bon venir à propos!

## LETTRE XVIII.

### A M. ELIE DE BEAUMONT.

A Ferney, le 30 de juillet.

On me dit, il y a un mois, mon cher *Cicéron*, que vous étiez en Normandie. Je ne vous écrivis point, attendant votre retour. Je ne sais plus où vous êtes, mais je ne puis rester long-temps sans vous remercier de votre dernière lettre. J'ignore si vous embellissez Canon, si vous faites vos moissons, ou si vous prenez la défense de quelque innocent persécuté. Vous donneriez bien tous vos vergers et tout votre froment pour secourir quelque infortuné. *Sirven* ne l'est plus. Il est toujours demandeur en réparation, dommages et intérêts, qu'il obtiendra difficilement. Je ne sais pas un mot des procédures; je sais seulement que nous avons affaire à un procureur général un peu dur.

Savez-vous bien que ce M. *Riquet* avait conclu à pendre madame *Calas* et à faire rouer son fils & *Lavaisse*? Je tiens cette horrible anecdote de madame *Calas* elle-même. Le pays de Chicachas et des Topinambous est la patrie de la raison et de

l'humanité, en comparaiſon de ces horreurs : et voilà de quels hommes nos vies et nos fortunes dépendent ! 1770.

L'affaire des *Sirven* ne ſera décidée qu'après la Saint-Martin. Il y a huit ans que cette pauvre famille combat contre l'injuſtice.

Avez-vous ſu l'hiſtoire des deux amans de Lyon ? Un jeune homme de vingt-cinq ans et une fille de dix-neuf, tous deux d'une figure charmante, ſe donnent rendez-vous avec deux piſtolets dont la détente était attachée à des rubans couleur de roſe ; ils ſe tuent tous deux en même temps ; cela eſt plus fort encore qu'*Arrie* et *Petus*. La juſtice n'a fait nulle infamie dans cette affaire ; cela eſt rare.

Avez-vous lu le *Syſtême de la nature* ? il ne me paraît pas conſolant ; mais nous avons d'autres ſyſtêmes qui le ſont encore moins ; par exemple, celui des janſéniſtes.

Adieu, mon cher *Cicéron* ; ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de madame *Terentia*.

## LETTRE XIX.

### A M. LE MARQUIS D'ARGENÇE DE DIRAC.

3 d'auguſte.

Mon cher philoſophe militaire, vous m'aviez mandé, il y a deux mois, que vous paſſeriez chez nous, et je vous attendais. J'imaginais que vous alliez voir meſſieurs vos enfans, et ç'aurait été une grande conſolation pour moi de vous em-

—— braſſer ſur la route. Je ſuis tombé dans un état de
770. faibleſſe dont j'ai l'obligation à ma vieilleſſe et à un travail un peu forcé ; mais il faut travailler juſqu'à la fin de ſa vie. *Job*, un de mes patrons, dit que l'homme eſt né pour travailler comme l'oiſeau pour voler.

J'ai été tout émerveillé de la petite galanterie que vous m'avez envoyée ; j'en ſuis très-touché. Vous ſentez combien je ſuis ſenſible à une telle marque d'amitié.

Vous ne ſaviez pas apparemment l'autre galanterie que les gens de lettres de Paris ont bien voulu me faire. Si vous étiez venu à Ferney, vous y auriez vu M. *Pigal* qu'ils m'ont envoyé, et qui a fait le modèle d'une ſtatue dont ils honorent ma très-chétive figure. Je n'ai point un viſage à ſtatue, mais enfin, il a bien fallu me laiſſer faire. Il n'y a pas eu moyen de refuſer un honneur que me font cinquante gens de lettres des plus conſidérables de Paris : cette faveur eſt rare. Ils ont fait un fonds pour donner à M. *Pigal* un honoraire convenable ; j'en ai été ſurpris, et le ſuis encore. Je ne puis attribuer une choſe ſi extraordinaire qu'au déſir qu'on a eu de conſoler votre ami des choſes dont vous parlez. Il doit actuellement les oublier. Une ſtatue de marbre annonce un tombeau, et j'y deſcendrai en vous étant auſſi attaché que je l'ai été depuis que j'ai eu l'honneur de vous connaître. *V.*

# LETTRE XX.

## A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 3 d'auguſte.

MON cher grand écuyer de *Cyrus*, buvez à ma ſanté le jour de la noce, vous et madame de *Florian*. L'homme du monde qui a le moins l'air d'un garçon de la noce, c'eſt moi. Si mon cœur décidait de ma conduite, j'aſſiſterais au mariage. Ma chétive ſanté et mon âge ne me laiſſent prétendre à d'autre ſacrement pour ma perſonne, qu'à celui de l'extrême-onction. Je paſſe mes derniers jours à établir une colonie; je ne jouirai pas du fruit de mes travaux : il eſt beaucoup plus aiſé de marier un jeune conſeiller du parlement, que de loger et d'accorder une trentaine de familles. Cependant nous travaillons nuit et jour à préſenter à la nouvelle mariée les fruits de notre nouvel établiſſement. Nous avons fait une montre aſſez jolie et qui ſera fort bonne. Nos artiſtes ſont excellens; il n'y en a point de meilleurs à Paris : mais leur tranſmigration ne leur a pas permis d'aller auſſi vîte en beſogne que M. d'*Ornoi*. Il ſe marie le 7, et nous ne ſerons prêts que le 15. Nous enverrons notre offrande, madame *Denis* et moi, par M. d'*Ogny* à qui nous l'adreſſerons. Nos fabricans ont voulu abſolument mettre mon portrait à la montre. Puiſque *Pigal* m'a ſculpté, il faut bien que je ſouffre qu'on me peigne; j'ai toute honte bue. 1770.

1770. J'embrasse tendrement le nouveau marié, sa mere et son oncle le turc.

Je fais grand cas de votre philosophie qui vous ramene à la campagne. J'aime à être encouragé, par votre exemple, à chérir la solitude et à fuir le tracas du monde.

On ne peut vous être plus tendrement dévoué que l'hermite de Ferney.

## LETTRE XXI

### A M. DORAT.

A Ferney, le 6 d'auguste.

J'IGNORE, Monsieur, et je veux ignorer quel est le sot ou le fripon, ou celui qui, revêtu de ces deux caractères, a pu vous dire que j'étais l'auteur des *Anecdotes sur Fréron*; il aura pu dire, avec autant de vraisemblance, que j'ai fait *Gusman d'Alfarache*. Je n'ai jamais, Dieu merci, ni vu ni connu ce misérable *Fréron*; je n'ai jamais vu aucune de ses rapsodies, excepté une demi-douzaine que je tiens de M. *Lacombe*; je sais seulement que c'est un barbouilleur de papier complétement déshonoré.

Je ne connais pas plus ses prétendus croupiers que sa personne. Je suis absent de Paris depuis plus de vingt ans, et je n'y ai jamais fait, avant ce temps, qu'un séjour très-court. L'auteur des *Anecdotes sur Fréron* dit qu'il a été très-lié avec lui; j'ai essuyé bien des malheurs en ma vie, mais j'ai été préservé de celui-là.

J'ai n'ai jamais vu M. l'abbé de *la Porte* dont il eſt tant parlé dans ces *Anecdotes*. On dit que c'eſt un fort honnête homme, incapable des horreurs dont *Fréron* eſt chargé par tout le public. 1770.

Vous ſentez, Monſieur, qu'il eſt impoſſible que j'aye vu *Fréron* au café de *Viſeu* dans la rue Mazarine. Je n'ai jamais fréquenté aucun café, et j'apprends, pour la première fois, par ces *Anecdotes* que ce café de *Viſeu* exiſte ou a exiſté.

Il eſt de même impoſſible que je ſache quels ſont les marchés de *Fréron* avec les libraires, et tous les vils détails des friponneries que l'auteur lui reproche. Il ſerait abſurde de m'imputer la forme et le ſtyle d'un tel ouvrage.

Vous vous plaignez que votre nom ſe trouve parmi ceux que l'auteur accuſe d'avoir travaillé avec *Fréron* : ce n'eſt pas aſſurément ma faute. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que vous me ſemblez avoir tort d'appeler cela un affront, puiſque vous pouvez très-bien lui avoir prêté votre plume ſans avoir eu part à ſes infamies. Vous m'apprenez vous-même que vous avez inſéré, dans les feuilles de ce *Fréron*, un extrait contre M. de *la Harpe*. Je ne ſais ce que c'eſt que l'autre imputation dont vous me parlez.

Si vous êtes curieux de ſavoir quel eſt l'auteur des *Anecdotes*, adreſſez-vous à M. *Thiriot*; il doit le connaître, et il y a quelques années qu'il m'écrivit touchant cette brochure. Adreſſez-vous à M. *Marin* qui eſt au fait de tout ce qui s'eſt paſſé depuis quinze ans dans la librairie, et qui ſait

1770. parfaitement que je ne puis avoir la moindre part à toutes ces futilités. Adressez vous à madame *Duchesne*, à M. *Guy*, lesquels doivent être fort instruits des gestes de *Fréron*. Adressez-vous à *Lambert*, chez qui l'auteur dit avoir vu les pièces d'un procès entre *Fréron* et sa sœur la fripière. Adressez-vous à M. l'abbé de *La Porte*, qui doit être mieux informé que personne. L'auteur paraît avoir écrit il y a six ou sept ans, & je vous avoue que j'ai la curiosité de savoir son nom.

Je connais deux éditions de ces *Anecdotes* ; l'une qui est celle dont vous me parlez, l'autre qui se trouve dans un pot-pourri en deux volumes. Il faut qu'il y en ait une troisieme un peu différente des deux autres, puisque vous me parlez d'une nouvelle accusation contre vous, que je ne trouve pas dans celle qui est en ma possession.

En voilà trop sur un homme si méprisable & si méprisé. Vous pouvez faire imprimer votre lettre & la mienne.

J'ai l'honneur d'être, etc.

## LETTRE XXI.

### A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

8 d'auguste.

EH bien, Madame, je ne peux en faire d'autres ; je ne peux louer les gens sérieusement en face.

Vous vous doutez bien que les ſix vers qui commencent par *étudiez leur goût*, ſont pour la petite-fille, & tout le reſte pour la grand'maman. J'ai été bien aiſe de finir par *la Harpe*, parce que le mari de la grand'maman lui fait du bien, & lui en pourra faire encore. (*) 1770.

Il faut un tant ſoit peu de ſatire pour égayer la louange. La ſatire eſt fort juſte, et tombe ſur le plus déteſtable fou que j'aye jamais lu. Son *Héloïſe* me paraît écrite moitié dans un mauvais lieu, et moitié aux petites maiſons. Une des infamies de ce ſiècle eſt d'avoir applaudi quelque temps à ce monſtrueux ouvrage. Les dames qu'il outrage ſont aſſurément d'une autre nature que lui. La *Zaïde* de madame de *la Fayette* vaut un peu mieux que la ſuiſſeſſe de *Jean-Jacques*, qui accouche d'un faux germe pour ſe marier. Ce poliſſon m'ennuie & m'indigne, & ſes partiſans me mettent en colere. Cependant il faut être véritablement philoſophe et calmer ſes paſſions, ſur tout en nos âges.

Votre homme qui ne s'intéreſſoit qu'à ce qui le regardait, doit vous raccommoder avec la philoſophie. Tout ce qui regarde le genre humain doit nous intéreſſer eſſentiellement, parce que nous ſommes du genre-humain. N'avez-vous pas une ame ? n'eſt-elle pas toute remplie d'idées ingénieuſes et d'imagination ? S'il y a un Dieu qui prend ſoin des hommes & des femmes, n'êtes-vous pas femme ? s'il y a une Providence, n'eſt-elle pas pour vous comme

(*) Epître à madame la ducheſſe de *Choiſeul*, volume d'Epîtres.

1770. pour les plus ſottes bégueules de Paris? ſi la moitié de Saint-Domingue vient d'être abymée, ſi Lisbonne l'a été, la même choſe ne peut-elle pas arriver à votre appartement de Saint-Joſeph? Un diable d'homme, inſpiré par *Belzebuth*, vient de publier un livre intitulé, *Syſtême de la nature*, dans lequel il croit démontrer à chaque page qu'il n'y a point de Dieu. Ce livre effraye tout le monde, et tout le monde le veut lire. Il eſt plein de longueurs, de répétitions, d'incorrections; et, malgré tout cela, on le dévore. Il y a beaucoup de choſes qui peuvent ſéduire; il y a de l'éloquence; et quoiqu'il ſe trompe groſſièrement en quelques endroits, il eſt fort au-deſſus de *Spinoſa*.

Au reſte, croyez que la choſe vaut bien la peine d'être examinée. Les nouvelles du jour n'en approchent pas, quoiqu'elles ſoient bien intéreſſantes.

Ceux qui diſent que les pairs du royaume ne peuvent être jugés par les pairs & par le roi, ſans le parlement de Paris, me paraiſſent ignorer l'hiſtoire de France. Il ſemble qu'à force de livres on eſt devenu ignorant. Je ne me mêle point de ces querelles; je ſonge à celle que nous avons avec la nature. J'en ai d'ailleurs une aſſez grande avec Genève. Je lui ai volé une partie de ſes habitans, & je fonde ma petite colonie, que le mari de votre grand'maman protége de tout ſon cœur.

Il n'y a maintenant qu'un tremblement de terre qui puiſſe ruiner mon établiſſement; mais je veux que celui à qui j'ai tant d'obligations donne ſon denier à la ſtatue; et je veux ſur-tout qu'il donne

très peu; 1°. parce qu'on n'en a point du tout besoin : 2°. parce qu'il donne trop de tous les côtés. C'est une affaire très-sérieuse : je casserais à la statue les bras et les jambes, si son nom ne se trouvait pas sur la liste. 1770.

Adieu, Madame; faites comme vous pourrez : vivez, portez-vous bien, digérez, cherchez le plaisir, s'il y en a. Luttez contre cette fatale nature dont je parle sans cesse, et où j'entends si peu de chose. Ayez de l'imagination jusqu'à la fin, et aimez votre très-ancien serviteur qui vous est plus attaché que tous vos serviteurs nouveaux. *V.*

## LETTRE XXIII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 15 d'auguste.

Je me dis toujours, Monseigneur, que vos occupations et vos plaisirs partagent vos journées, que je ne dois pas fatiguer vos bontés, et qu'il n'appartient pas à ceux qui sont morts au monde d'écrire aux vivans.

Cependant il faut que je vous informe d'un gros paquet que j'ai reçu et qui vous regarde; il est d'un M. de *Castera* qui me paraît très-malheureux, et qui me fait juger par son style qu'il s'est attiré ses malheurs. Je doute même si sa tête n'est pas aussi dérangée que ses lettres sont prolixes; en ce cas, il n'est que plus à plaindre. Il m'a mis au fait de toute sa conduite avec assez de naïveté. Je

préſume à la quantité de procès qu'il a eſſuyés;
1770. qu'il deſcend en droite ligne de la comteſſe de *Pimbèche*. S'il a dit des injures, on les lui a bien rendues.

Je vois, par tout ce qu'il me mande, que ſa plus grande ambition eſt de rentrer dans vos bonnes grâces. Sa deſtinée me paroît déplorable; c'eſt un homme chargé de onze enfans. Je m'acquitte du devoir de l'humanité, en vous rendant compte de ſon état, ſans prétendre le juſtifier auprès de vous, ni vous demander autre choſe que ce que votre ſageſſe & votre juſtice vous preſcrivent. Vous connaiſſez l'homme dont il s'agit, & c'eſt à vous ſeul de voir ce que vous devez faire. Il me ſemble qu'il avait un oncle chargé des affaires de France en Pologne; c'eſt tout ce que je connais de ſa famille.

Après avoir achevé la miſſion que m'a donnée M. de *Caſtera*, que puis-je dire à mon héros du fond de ma ſolitude, ſinon que je lui ſouhaite une ſanté meilleure que la mienne et des jours plus brillans? Il ne m'appartient pas de parler des tracaſſeries de la France. Je m'intéreſſais fort à celles des Turcs, c'eſt-à-dire que je ſouhaitais paſſionnément qu'on les chaſsât de l'Europe, parce qu'ils ont aſſervi les deſcendans des *Alcibiade* & des *Sophocle*. J'entends dire que ces circoncis ont repris le Péloponèſe; en ce cas, je me racommoderai avec eux; car j'ai établi, des débris de Genève, une petite ſociété qui eſt fort en relation avec Conſtantinople.

J'aimerais encore mieux de bons acteurs et de bonnes pièces au théâtre de Paris ſous la protection du premier gentilhomme de la chambre; mais cette

cette manufacture paraît furieusement tombée. Me permettez-vous, Monseigneur, de me mettre aux pieds de madame la comtesse d'*Egmont*, quoiqu'elle soit alliées à la maison d'un pape? Vous devez juger combien j'ambitionne ses bontés, puisqu'elle a toutes les grâces de votre esprit, sans compter les autres. 1770.

Agréez, avec votre bien veillance ordinaire, le très-tendre respect du vieux solitaire des Alpes. *V.*

## LETTRE XXIV.

### A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUIL.

A Ferney, 20 d'auguste.

MADAME,

APRÈS tout ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, j'ai vu tant de justesse d'esprit que je vous ai crue philosophe; passez-moi ce mot. Votre petite-fille me paraît un peu dégoûtée de la métaphysique; je lui pardonne aisément ce dégoût. La métaphysique n'est d'ordinaire que le roman de l'ame, et ce roman n'est pas si amusant que celui des *Mille et une nuits*. Vous m'avouerez du moins, Madame, que le sujet qu'on traite dans la petite brochure qu'on met à vos pieds est assez intéressant; chacun y est pour sa part, et cette part est tout son être. Cela est un peu plus important que les tracasseries dont on s'entretient si

770. profondément à Paris et à Verfailles. Je n'ofe demander que, dans un moment de loifir, vous daigniez, Madame, me dire en deux mots ce que vous en penfez, je ne veux que deux mots, car vous êtes fi occupée à fervir l'Etre fuprême en fefant du bien, que vous n'avez guère le temps d'examiner ce que de faibles cervelles difent pour ou contre fon exiftence.

M. de *Craffier* m'a mandé qu'il avait obtenu, par votre protection, une très-grande grâce. Songez, Madame, que c'eft à vous feule uniquement qu'il la doit, et que je n'avais pas ofé feulement vous la demander. Voilà comme vous êtes; dès qu'on offre de loin la moindre petite ouverture pour faire du bien, vous faififfez la chofe avec un acharnement qui n'a point d'exemple : j'en fuis confondu, je ne fais plus que vous dire.

M. le marquis d'*Offun*, ambaffadeur en Efpagne, favorife de tout fon pouvoir la fabrique de Ferney, faubourg de Verfoy; il y prend autant d'intérêt que fi c'était fon propre ouvrage. Oferais-je vous fupplier, Madame, d'obtenir que monfieur le duc voulût bien lui marquer qu'il eft fenfible à tous fes bons offices qui font en vérité très-confidérables, et qui pourront être efficaces. M. l'abbé *Billardi* n'a pas eu les mêmes bontés que M. le marquis d'*Offun*; il ne m'a pas fait de réponfe; apparemment que l'inquifition le lui a défendu.

Nos artiftes de Ferney donnent, le jour de la Saint-Louis, une belle fête; je crois que leur zèle ne déplaira pas à monfieur le duc,

C'eſt votre nom, Madame, que je fête tous les jours de l'année. Je vous ſuis attaché pour ma vie avec le plus profond reſpect et la plus vive reconnaiſſance. 1770.

*Le vieil hermite de Ferney.*

## LETTRE XXV.

### A MADAME D'ORNOI.

A Ferney, 20 d'auguſte.

Vous faites, Madame, le bonheur d'un homme à qui je tiens par les liens de l'amitié encore plus que par ceux de la nature. Le ſeul plaiſir qui reſte aux vieillards eſt d'être ſenſible à celui des autres. Je vous dois la plus grande ſatisfaction que je puiſſe goûter; la vôtre eſt bien rare de vivre avec un bon mari ſans quitter le meilleur des pères. M. d'*Ornoi* égaie la retraite de madame *Denis* et la mienne, en nous diſant combien il eſt enchanté. Madame *Denis* doit vous dire tout ce qui peut plaire à de nouveaux mariés; les femmes entendent cela cent fois mieux que les hommes. Pour moi, je vous dirai que vous êtes bien bonne, au milieu du fracas des noces, de l'embarras des viſites, et des complimens, et des occupations plus ſérieuſes, d'écrire à un vieux ſolitaire inutile au monde; je vous en remercie. Vous avez encore un mérite de plus, c'eſt que votre lettre eſt fort jolie, et que votre écriture ne reſſemble pas à celle de votre mari qui écrit

1770. comme un chat, aussi-bien que son autre oncle l'abbé *Mignot*. L'abbé *Dangeau*, de notre académie française, renvoyait les lettres de sa maîtresse quand elles étaient mal orthographiées, et rompait avec elle à la troisième fois. Moi qui suis aussi de l'académie, je ne vous renverrai pas votre lettre, Madame; il n'y manque rien; je la garderai comme une chose qui m'est bien chère. Je vous aime déjà comme si je vous avais vue; et, sans oublier le respect qu'on doit aux dames, j'ai l'honneur d'être de tout mon cœur, Madame, votre, etc.

## LETTRE XXVI.

### A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

Ferney, 25 d'auguste.

PUISQUE vous poussez vos bontés, Monsieur, jusqu'a vouloir bien honorer encore de votre présence la solitude du mont Jura, et consoler un vieux malade par les charmes de votre conversation, je vous avertis, pour vous encourager à cette bonne œuvre, que vous y trouverez probablement M. d'*Alembert*.

Il a semblé bon au Saint-Esprit et lui de passer par chez moi en allant voir le pape. On ne peut mieux prendre son temps; j'ai établi une colonie de huguenots; c'est un petit commencement de réunion entre les deux plus belles sectes de philosophie, qui font tant d'honneur à l'esprit humain;

les papistes et les calvinistes. Vous ferez trève, pour quelques jours, dans ma retraite pacifique, à votre grand art de tuer les hommes avec gloire et salaire. Que ne puis-je, tous les ans, me trouver sur votre route! 1770.

Agréez toujours, Monsieur, mon respectueux attachement.

## LETTRE XXVII.

A MADAME

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Ferney, 27 d'auguste.

MADAME,

APRÈS avoir embelli votre royaume de Chanteloup par vos bienfaits, vous venez encore, M. le duc de *Choiseul* et vous, d'étendre vos grâces sur notre hameau de Ferney. Peut-être apprendrez-vous tous deux, avec quelque satisfaction, que nos émigrans ont donné pour la Saint-Louis une petite fête, qui a consisté en un très-bon souper de cent couverts, avec illumination, feu d'artifice et des *vive le roi* sans fin. Peut-être même monsieur le Duc ne sera pas fâché d'apprendre au roi qu'il est aimé et célébré pas ses nouveaux sujets comme par les anciens.

Vos noms, Madame, n'ont été oubliés ni en buvant, ni dans le feu d'artifice.

1770. Nous étions tous fort attendris,
Voyant, du fond de nos tanières,
Des Choiſeul les beaux noms écrits
En caractère de lumières,
Sur nos vieux chênes rabougris,
Et parmi nos sèches bruyères.

C'était un plaiſir de voir nos huguenots et nos papiſtes être tous de la même religion, et montrant à leurs bienfaiteurs la même reconnaiſſance.

Rien n'eſt plus ſelon mon humeur
Que de voir ces bons herétiques
Boire et chanter de ſi grand cœur
Avec nos pauvres catholiques.
Dans cet aſile du bonheur,
Le prêche eſt ami de la meſſe;
Ils ſe ſont dit: Vivons heureux,
Et tolérons avec ſageſſe
Ceux qui ſe moquent de nous deux.
Que j'aime à voir notre vicaire
Appliquer aſſez peſamment
Un baiſer près du ſanctuaire
A la femme du prédicant!

On voit bien après cela, Monſeigneur, qu'il n'y a pas moyen de refuſer un édit de tolérance. Nos colons, vos protégés, ſe mettent à vos pieds, et nous ſupplions tous notre bienfaiteur et notre bienfaitrice d'agréer nos profonds reſpects et notre reconnaiſſance.

*Le vieil hermite de Ferney, ſecrétaire.*

## LETTRE XXVIII.

### A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

2 de ſeptembre.

JE vous envoie, Madame, par votre grand'-maman, la petite drôlerie en faveur de la Divinité, contre le volume du *Syſtême de la nature*, que ſurement vous n'avez pas lu; car la matière a beau être intéreſſante, je vous connais, vous ne voulez pas vous ennuyer pour rien au monde; et ce terrible livre eſt trop loin de longueurs et de répétitions, pour que vous puiſſiez en ſoutenir la lecture. Le goût, chez vous, marche avant tout. Celui qui vous amuſera le plus, en quelque genre que ce ſoit, aura toujours raiſon avec vous. Si je vous amuſe pas, du moins je ne vous ennuierai guère, car je réponds en vingt pages à deux gros volumes. 1770.

Je me flatte que votre grand'maman s'eſt enfin réconciliée avec *Catherine II.* Tant de ſang otton doit effacer celui d'un ivrogne qui l'aurait ſe dans un couvent; et, après tout, ma *Catau* vaut beaucoup mieux que *Mouſtapha.* Avouez, Madame, que dans le fond du cœur vous êtes pour elle.

Des lettres de Veniſe diſent que la canaille muſulmane a tué l'ambaſſadeur de France et preſque toute ſa ſuite, que l'ambaſſadeur d'Angleterre s'eſt ſauvé en matelot, et que *Mouſtapha* a donné

une garde de mille janiſſaires au baile de V
1770. Je veux ne point croire ces étranges nouv
mais ſi malheureuſement elles étaient vr
votre grand'maman, elle-même, ferait des v
pour que *Catherine* fût couronnée à Conſtantin

Le roi de Pruſſe eſt allé en Moravie rend
l'empereur ſa viſite familière. Il y a actuelle
entre les ſouverains chrétiens une cordialit
ne ſe trouve pas entre les miniſtres.

Voilà, Madame, tout ce que ſait un v
ſolitaire qui voit avec horreur les jours s'accou
et l'hiver s'approcher. Conſervez votre ſa
votre gaieté, votre imagination et votre b
pour votre très-vieux et très-malingre ſerv
qui vous eſt bien tendrement attaché pour le
de ſes jours. *V.*

## LETTRE XXIX.

### A MADAME
### LA DUCHESSE DE CHOISEU

A Ferney, 2 de ſeptembre.

MADAME,

PUISQUE votre petite-fille veut voir la cauſe
père défendue par un homme qui paſſe pour n'
pas l'ami du fils, je prends la liberté de la me
ſous vos auſpices. Au bout du compte, quoi qu'
en diſe, la choſe vaut la peine d'être examinée
n'ai pu encore, à mon âge, m'accoutumer à l'
differe

différence et à la légèreté avec laquelle des personnes d'esprit traitent la seule chose essentielle; je ne m'accoutume pas plus aux sottises énormes dans lesquelles le fanatisme plonge tous les jours des têtes, qui d'ailleurs n'ont pas perdu absolument le sens commun sur les choses ordinaires de la vie : ces deux contrastes m'étonnent encore tous les jours. 1770.

Je n'ai dit que ce que je pense dans ma petite réponse à l'auteur du *Systême de la nature*; il a dit aussi ce qu'il pensait, et vout jugerez entre nous deux, Madame, sans me dire tout ce que vous pensez.

Une chose assez plaisante, c'est que le roi de de Prusse m'a envoyé de son côté une réponse sur le même objet. Il a pris le parti des rois, qui ne sont pas mieux traités que DIEU dans le *Systême de la nature* : pour moi, je n'ai pris que le parti des hommes.

Je crois avoir deviné quelle est l'épreuve à laquelle ce capitaine du régiment de Bavière veut que vous le mettiez. Je crois qu'il ressemble à celui qui disait à la reine *Anne d'Autriche* : Madame, dites-moi qui vous voulez que je tue, pour vous faire ma cour.

Il est vrai, Madame, que je ne prends point tant de liberté avec monsieur le Duc qu'avec vous; mais c'est que j'imagine que vous avez un peu plus de temps que lui, quoique vous n'en ayez guère, et que votre département de faire du bien vous occupe beaucoup. Je me sers de vous effron-

1770. tément pour lui faire parvenir les sentimen m'attachent à lui pour le reste de ma vie, mets ma reconnaissance sous votre protection vous faire le même compliment qu'on fesait à la mère, car vous êtes trop douce et trop bonne

Si vous daignez lire mon rogaton théolog je vous prie d'être bien persuadée que je ne point du tout à la Providence particulièr aventures de Lisbonne et de Saint Domingue rayée de mes papiers.

On dit que les Turcs ont assassiné votre a sadeur de France; cela serait fort triste; m grand Etre n'entre pas dans ces détails.

Pardonnez, Madame, au vieux bavard q à vos pieds avec le plus profond respect.

*Voltai*

## LETTRE XXX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIR

A Ferney, 3 de septembre.

VOUS ne me mandez point, mon cher sophe militaire, où vous logez à Paris. Je h ma réponse à l'hôtel d'*Entragues*, où il me s que vous étiez à votre dernier voyage. sentez bien qu'il ne convient guère à un pédant comme moi, d'oser me mêler des affair colonels, et que cette indiscrétion de ma par virait plutôt à reculer vos affaires qu'à les av

*Horace* dit qu'il faut que chacun reste da

peau ; mais je tâcherai de trouver quelque ouverture pour me mettre à portée de parler de vous comme je le dois, et de ſatisfaire mon cœur. Je regarderai d'ailleurs cette démarche comme une des clauſes de mon teſtament ; car j'approche tout doucement du moment où les philoſophes et les imbécilles ont la même deſtinée. Je ſuis furieuſement tombé, et il n'y a plus de ſociété pour moi. La vôtre ſeule me ſerait précieuſe, ſi l'état où je ſuis me permettait d'en jouir auſſi agréablement qu'autrefois. Je n'ai plus guère que des ſentimens à vous offrir ; car, pour les idées, elles s'enfuient. L'eſprit s'affaiblit avec le corps ; les ſouffrances augmentent et les penſées diminuent ; tout le monde en vient là ; il n'y a que du plus ou du moins. Il faut avouer que nous ſommes de pauvres machines ; mais il eſt bon d'avoir fait ſa proviſion de philoſophie & de conſtance pour les temps d'affaibliſſement : on arrive au tombeau d'un pas plus ferme et plus délibéré. Jouiſſez de la ſanté ſans laquelle il n'y a rien ; établiſſez meſſieurs vos enfans, vivez, & vivez pour eux et pour vous ; conſervez-moi vos bontés qui ſont des ſoutiens de ma petite philoſophie. *V*.

1770.

## LETTRE XXXI.

### A M. LE DUC DE CHOISEUL.

A Ferney, 7 de septembre.

NOTRE BIENFAITEUR,

Vous savez probablement que le roi de Prusse a été sur notre marché, & qu'il fait venir dix huit familles d'horlogers de Genève. Il les loge *gratis* pendant douze ans, les exempte de tous impôts, et leur fournit des apprentis dont il paye l'apprentissage : c'est du moins une preuve que les natifs de Genève ne veulent pas rester dans cette ville : mais ces dix-huit familles de plus nous auraient fait du bien; elles sont presque toutes d'origine française. Je suis fâché qu'elles se transportent si loin de leur ancienne patrie; mais je me flatte que votre colonie l'emportera sur toutes les autres.

Dieu me préserve des lettres de Venise, qui disent qu'après la bataille navale contre les Turcs, ces messieurs ont voulu assassiner l'ambassadeur de France, parce qu'il portait un chapeau, que l'ambassadeur d'Angleterre a été obligé de se sauver déguisé en matelot, et que l'ambassadeur de Venise a échappé, à la faveur d'une garde. Je ne crois point la canaille turque si barbare, quoiqu'elle le soit beaucoup.

J'ai eu la visite d'un serf et d'une serve des chanoines de Saint-Claude. Ce serf est maître de la poste de Saint-Amour, & receveur de M. le mar-

quis de *Choiseul* votre parent, et, par conséquent, vous appartient à double titre; mais les chapitres de Saint-Claude n'en ont aucun pour les faire serfs. Ils diront comme *Sosie* : 1770.

Mon maître est homme de courage ;
Il ne souffrira pas que l'on batte ses gens.

On les bat trop; les chanoines les accablent : et vous verrez que tout ce pays-là, qui doit nourrir Versoy, s'en ira en Suisse, si vous ne le protégez. Le procureur général de Besançon est dans des principes tout-à-fait opposés aux vôtres, quand il s'agit de faire du bien.

Le vieil hermite de Ferney, très-malade et n'en pouvant plus, se met à vos pieds avec la reconnaissance et le respect qu'il vous conservera jusqu'au dernier moment de sa chétive existence.

## LETTRE XXXII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 de septembre.

MON cher ange, quoique mon ame et mon corps soient terriblement en décadence, il faut que je vous écrive au plus vîte concernant votre protégée de Strasbourg (*). Il me paraît qu'elle n'a nulle envie de se transporter au soixante et deuxième degré, et je crois qu'actuellement cette transmigration serait difficile.

[*] Mademoiselle *Daudet le Couvreur*, fille de la célèbre actrice.

## LETTRE XXXI.

### A M. LE DUC DE CHOISEUL.

A Ferney, 7 de ſeptembre.

NOTRE BIENFAITEUR,

1770. Vous ſavez probablement que le roi de Pruſſe a été ſur notre marché, & qu'il fait venir dix huit familles d'horlogers de Genève. Il les loge *gratis* pendant douze ans, les exempte de tous impôts, et leur fournit des apprentis dont il paye l'apprentiſſage : c'eſt du moins une preuve que les natifs de Genève ne veulent pas reſter dans cette ville : mais ces dix-huit familles de plus nous auraient fait du bien; elles ſont preſque toutes d'origine françaiſe. Je ſuis fâché qu'elles ſe tranſportent ſi loin de leur ancienne patrie; mais je me flatte que votre colonie l'emportera ſur toutes les autres.

Dieu me préſerve des lettres de Veniſe, qui diſent qu'après la bataille navale contre les Turcs, ces meſſieurs ont voulu aſſaſſiner l'ambaſſadeur France, parce qu'il portait un chapeau, que l'ambaſſadeur d'Angleterre a été obligé de ſe ſauver déguiſé en matelot, et que l'ambaſſadeur de Veniſe a échappé, à la faveur d'une garde. Je ne crois point la canaille turque ſi barbare, quoiqu'elle le ſoit beaucoup.

J'ai eu la viſite d'un ſerf et d'une ſerve des chanoines de Saint-Claude. Ce ſerf eſt maître de la poſte de Saint-Amour, & receveur de M. le mar-

quis de *Choiſeul* votre parent, et, par conſéquent, vous appartient à double titre; mais les chapitres de Saint-Claude n'en ont aucun pour les faire ſerfs. Ils diront comme *Soſie* : 1770.

Mon maître eſt homme de courage;
Il ne ſouffrira pas que l'on batte ſes gens.

On les bat trop; les chanoines les accablent : et vous verrez que tout ce pays-là, qui doit nourrir Verſoy, s'en ira en Suiſſe, ſi vous ne le protégez. Le procureur général de Beſançon eſt dans des principes tout-à-fait oppoſés aux vôtres, quand il s'agit de faire du bien.

Le vieil hermite de Ferney, très-malade et n'en pouvant plus, ſe met à vos pieds avec la reconnaiſſance et le reſpect qu'il vous conſervera juſqu'au dernier moment de ſa chétive exiſtence.

## LETTRE XXXII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 de ſeptembre.

MON cher ange, quoique mon ame et mon corps ſoient terriblement en décadence, il faut que je vous écrive au plus vîte concernant votre protégée de Strasbourg (*). Il me paraît qu'elle n'a nulle envie de ſe tranſporter au ſoixante et deuxième degré, et je crois qu'actuellement cette tranſmigration ſerait difficile.

[*] Mademoiſelle *Daudet le Couvreur*, fille de la célèbre actrice.

1770 Il y a deux grands obstacles, sa naissance et le peu de goût qu'on a actuellement pour la nation française. Je ne lui ai point encore fait réponse sur son dessein d'aller à Paris et de pouvoir se ménager pendant l'hiver quelque asile agréable où elle pourrait rester jusqu'au printemps. Ma maison est à son service, dès ce moment jusqu'à celui où elle pourra se transporter à Paris : je vous prie de le lui mander, et je lui écrirai en conformité, dès que vous aurez appris ses sentimens et ses desseins; mais je vous prie aussi de lui dire combien mes affaires ont mal tourné, et combien peu je suis en état de faire pour elle ce que je voudrais. Mon zèle pour les colonies m'a mangé; le zèle de monsieur le contrôleur général pour les rescriptions m'a achevé. Il ne m'est pas possible dans cette situation de payer aux mânes d'*Adrienne* ce que je voudrais.

Je pense que vous pouvez lui parler à cœur ouvert sur tout ce que je vous mande. Madame *Denis* tâcherait de lui rendre la vie agréable pendant le temps de son entrepôt; pour moi, je ne dois songer qu'à achever ma vie au milieu des souffrances.

J'ai ici pour consolation M. d'*Alembert* et M. le marquis de *Condorcet*. Il ne s'en est fallu qu'un quart d'heure que M. *Séguier* et M. d'*Alembert* ne se soient rencontrés chez moi; cela eût été assez plaisant. J'ai appris bien des choses que j'ignorais. Il me semble qu'il y a eu dans tout cela beaucoup de mal entendu, ce qui arrive fort souvent. La philosophie n'a pas beau jeu; mais les belles lettres ne sont pas dans un état plus florissant. Le bon temps est passé, mon

cher ange ; nous sommes en tout dans le siècle du bizarre et du petit. 1770.

On m'a parlé d'une tragédie en prose, qui, dit-on, aura du succès. Voilà le coup de grâce donné aux beaux arts.

Traître, tu me gardais ce trait pour le dernier !

J'ai vu une comédie où il n'était question que de la manière de faire des portes et des serrures. Je doute encore si je dors ou si je veille.

Je vous avoue que j'avais quelque opinion de la Pandore de *la Borde* : cela eût fait certainement un spectacle très-neuf et très-beau ; mais *la Borde* n'a pas trouvé grâce devant M. le duc de *Duras*.

La Sophonisbe de *Lantin* aurait réussi il y a cinquante ans ; je doute fort qu'elle soit soufferte aujourd'hui, d'autant plus qu'elle est écrite en vers.

S'il ne tenait qu'à y faire encore quelques réparations, *Lantin* serait encore tout prêt ; mais n'est-il pas inutile de réparer ce qui est hors de mode ?

J'aurai beaucoup d'obligation à M. le duc de *Praslin*, s'il daigne envoyer des montres au dey et à la milice d'Alger, au bey et à la milice de Tunis.

A l'égard des diamans qu'on envoyait à Malte ; comme les marchands qui les ont perdus n'avaient point de reconnaissance en forme, je ne crois pas que je doive importuner davantage un ministre d'Etat pour cette affaire ; mais, quand il voudra des montres bien faites et à bon marché, ma colonie est à ses ordres.

Adieu, mon cher ange ; conservez vos bontés, vous et madame d'*Argental*, au vieux et languissant hermite. *V*.

## LETTRE XXXIII.

### A M. DE CHABANON.

28 de septembre.

M. d'*Alembert*, mon cher ami, me donne l(e)
1770. mêmes consolations que j'ai reçues de vous, quan(d)
vous avez égayé et embelli Ferney de toutes v(os)
grâces. Non-seulement il n'a point de mélancoli(e)
mais il dissipe toute la mienne. Il me fait oublier
langueur qui m'accable et qui m'a empêché pendan(t)
quelques jours de vous écrire. Il arriva à Ferne(y)
dans le moment où M. *Séguier* en partait. J'aura(is)
bien voulu qu'ils eussent dîné ensemble, mais DIE(U)
n'a pas permis cette plaisante scène.

En récompense, j'ai M. le marquis de *Condor(cet)*
qui est plus aimable que tout le parquet du parl(e)ment de Paris.

Il me paraît qu'on maltraite un peu en France l(es)
pensées et les bourses. On craint l'exportation (du)
blé et l'importation des idées. *Platon* dit que l(es)
ames avaient autrefois des ailes; je crois qu'elles (en)
ont encore aujourd'hui, mais on nous les rogne.

Pour les ailes qui ont élevé l'auteur du *Systême* (de)
*la nature*, il me paraît qu'elles ne l'ont conduit q(ue)
dans le chaos. Non-seulement ce livre fera un to(rt)
irréparable à la littérature, et rendra les philosoph(es)
odieux; mais il tiendra la philosophie ridicul(e).
Qu'est-ce qu'un systême fondé sur les anguilles (de)
*Needham*? quel excès d'ignorance, de turpitude

d'impertinence de dire froidement qu'on fait des animaux avec de la farine de seigle ergoté! Il est très-imprudent de prêcher l'athéisme, mais il ne fallait pas du moins tenir son école aux petites maisons. 1779.

Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.

Voilà ce que je dis toujours, et sauve qui peut; et sur ce je vous embrasse tendrement : ainsi font tous ceux qui habitent Ferney. *V.*

## LETTRE XXXIV.

### A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 8 d'octobre.

MADAME,

Je venais de vous écrire, lorsque j'ai reçu le paquet dont vous m'honorez, du premier d'octobre. Tout ce paquet n'est plein que de vos bontés; mais votre lettre sur-tout m'a enchanté. J'y vois la sensibilité de votre cœur, et l'étendue de vos lumières.

Permettez-moi encore un mot sur les esclaves des moines, pour qui vous avez de la compassion, sur *Catau* qui vous cause toujours quelque indignation, et sur DIEU qui nous laisse tous dans le doute et dans l'ignorance Il y aurait là de quoi faire trois volumes, et j'espère que vous n'aurez pas trois pages. A grands seigneurs peu de paroles, et à bons esprits encore moins.

1770. Je veux bien que les *Comtois*, appelés *francs*, soient esclaves des moines, si les moines ont des titres; mais si ces moines n'en ont point, et si ces hommes pour qui je plaide en ont, ces hommes doivent être traités comme les autres sujets du roi : *nulle servitude sans titre*, c'est la jurisprudence du parlement de Paris. La même affaire a été jugée, il y a dix ans, à la grand'chambre, contre les mêmes chanoines de Saint-Claude, au rapport de M. *Séguier* qui me l'a dit chez moi, en allant en Languedoc. Je vous supplie de vouloir bien lire cette anecdote au généreux mari de la généreuse grand'maman.

Pour *Catau*, je vous renvoie, Madame, à l'histoire turque; et je vous laisse à décider si les sultans n'ont pas fait cent fois pis. Demandez surtout à M. l'abbé *Barthelemi* si la langue grecque n'est pas préférable à la langue turque.

A l'égard de DIEU, je vous assure que r n'est plus nouveau que le système des anguilles, par lequel on croit prouver que la farine aigrie peut former de l'intelligence. *Spinosa* ne pensait pas ainsi : il admet l'intelligence et la matière; & son livre est supérieur à celui dont M. *Séguier* a fait l'analyse, comme le siècle de *Louis XIV* est supérieur au nôtre, et comme le mari de la grand'maman est supérieur à.....

Me voilà plongé, Madame, dans les affaires de ce monde, lorsque je suis près de le quitter. J'ai voulu faire une niche à mon neveu *la Houlière*, et je me suis adressé à votre belle ame, pour en venir à bout. Il n'en fait rien. Si je pouvais obtenir ce

que je demande, si monsieur le Duc pouvait me remettre le brevet, si vous pouviez me l'adresser contre-signé si je pouvais l'envoyer par Lyon et Toulouse, qui sont sur la route de Perpignan, si je pouvais étonner un homme qui ne s'attend point à cette aubaine, ce serait assurément une très-bonne plaisanterie: elle serait très-digne de vous, et je vous devrais le bonheur de la fin de ma vie. 1770.

Il y a encore un article sur lequel je dois vous ouvrir mon cœur, c'est que je ne demanderai rien pour le pays de Gex à celui qui m'a ôté les moyens d'y faire un peu de bien; je n'aime à demander qu'à certaines ames élevées.

Les sœurs de la charité prient DIEU pour vous; elles sont comblées de vos grâces ainsi que les capucins. Vous aurez de tous côtés des protections en paradis. Mais, comme vous êtes faite pour avoir des amis partout, je vous supplie, Madame, de compter sur moi et sur mon neveu, en enfer.

Je me mets aux pieds de ma protectrice pour les quatre jours que j'ai à végéter dans ce bas monde, et je la prie toujours d'agréer le profond respect et la reconnaissance du vieil hermite.

## LETTRE XXXV.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 8 d'octobre.

Je suis très-reconnaissant, Monseigneur, de votre lettre du 30 de septembre. Je suis charmé qu'elle

1770. soit datée de Versailles, et encore plus que vous ayez été à Richelieu. Il y a là je ne sais quel esprit de philosophie qui me fait bien augurer de vous. Pour votre souper à Bordeaux, je sais qu'il a été excellent, que tous les convives en ont été fort contens, qu'il y en a à qui vous avez fait mettre de l'eau dans leur vin, et que le roi a dû trouver que vous êtes le premier homme du monde pour arranger ces soupers-là.

Ayez la bonté d'agréer mon compliment sur la paternité de M. le prince *Pignatelli*, puisque je ne puis vous en faire sur la maternité de madame la comtesse d'*Egmont*. C'est bien dommage assurément qu'elle ne produise pas des êtres ressemblans à son grand-père et à elle. Je vous demande votre protection auprès d'elle et auprès de monsieur son beau-frère. Ils m'ont tous deux lié à vous par nouvelles chaînes; madame la comtesse d'*Eg* par la lettre pleine d'esprit et de grâces qu'elle a bien voulu m'écrire, et M. le prince *Pignatelli* par la supériorité d'esprit qu'il m'a paru avoir sur les jeunes gens de son âge.

Vous me reprochez toujours les philosophes et la philosophie. Si vous avez le temps et la patience de lire ce que je vous envoie, et de le faire lire à madame votre fille, vous verrez bien que je mérite vos reproches bien moins que vous ne croyez. J'aime passionnément la philosophie qui tend au bien de la société et à l'instruction de l'esprit humain, et je n'aime point du tout l'autre. Il n'y a qu'à s'entendre, et jusqu'ici vous ne m'avez

pas trop rendu juſtice ſur cet article. Comme d'ailleurs il eſt queſtion de chimie dans le chiffon que je 1770
mets à vos pieds, vous en êtes juge très-compétent.

Vous ne l'êtes pas moins de ce pauvre théâtre français qui était ſi brillant ſous *Louis XIV*, et qui tombe dans une ſi triſte décadence, ainſi que bien des choſes. Si d'ici à la Saint-Martin vous avez quelques momens à perdre, je vous ſupplierai de jeter les yeux ſur quelque choſe dont le tripot d'aujourd'hui pourra ſe mêler. Je conçois bien que notre théâtre ſera toujours meilleur que celui de Pétersbourg où l'on ne joue plus de tragédies françaiſes, parce que l'on n'a pas trouvé un ſeul acteur. Il faudra déſormais repréſenter les pièces de *Sophocle* dans Athènes, ſi on enlève la Gréce aux Turcs, comme on vient de leur enlever les bords de la mer Noire, à droite juſqu'aux embouchures du Danube, et à gauche juſqu'à Trébiſonde. Ils ont été battus au pied du Caucaſe dans le même temps que le grand-viſir perdait ſa bataille et abandonnait tout ſon camp. Si vous trouvez cela peu de choſe, vous êtes difficile en opérations militaires; mais aſſurément c'eſt à vous qu'il eſt permis d'être difficile.

Je ſupplie mon héros d'être toujours un peu indulgent envers ſon ancien ſerviteur qui n'en peut plus, et qui vous ſera attaché juſqu'au dernier moment de ſa vie, avec le plus profond et le plus tendre reſpect. *V.*

1770.

## LETTRE XXXVI.

### A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

11 d'octobre.

Le vieux malade de Ferney embraſſe de ſe deux maigres bras les deux voyageurs philoſo| qui ont adouci ſes maux pendant quinze jours.

Un grand courtiſan m'a envoyé une ſinguli réfutation du *Syſtême de la nature*, dans laquelle il dit que la nouvelle philoſophie amènera une ré- volution horrible, ſi on ne la prévient pas. Tous ces cris s'évanouiront, et la philoſophie reſtera Au bout du compte, elle eſt la conſolatrice la vie, et ſon contraire en eſt le poiſon. Laiſſe faire; il eſt impoſſible d'empêcher de penſer; e plus on penſera, moins les hommes ſeront heureux. Vous verrez de beaux jours, vous le ferez; cette idée égaie la fin des miens.

Agréez, Meſſieurs, les regrets de l'oncle et de la nièce.

## LETTRE XXXVII.

### A M. LE MARQUIS DE VOYER D'ARGENSON.

A Ferney, 12 d'octobre.

MONSIEUR,

Je ne ſuis pas étonné qu'un maître de poſte, tel que vous, mène ſi bon train l'auteur du *Syſtême de*

*la nature* ; il me paraît que les maîtres de poſte de France ont bien de l'eſprit. Vous avez daté votre lettre d'un château où il y en a plus qu'ailleurs, et c'eſt auſſi la deſtinée du château des Ormes, où je me ſouviens d'avoir paſſé des jours bien agréables. 1770.

Je ne ſavais pas, quand je vous fis ma cour à Colmar, que vous étiez philoſophe; vous l'êtes, et de la bonne ſecte : je n'approche pas de vous, car je ſais que douter. Vous ſouvenez-vous d'un certain *Simonide* à qui le roi *Hiéron* demandait ce qu'il penſait de tout cela ? il prit deux jours pour répondre, enſuite quatre, puis huit, il doubla toujours, & mourut ſans avoir eu un avis.

Il y a pourtant des vérités, & c'en eſt une peut-être de dire que les choſes iront toujours leur train, quelque opinion qu'on ait ou qu'on feigne d'avoir ſur DIEU, ſur l'ame, ſur la création, ſur l'éternité de la matière, ſur la néceſſité, ſur la liberté, ſur la révélation, ſur les miracles, etc. etc. etc.

Rien de tout cela ne fera payer les reſcriptions, ni ne rétablira la compagnie des Indes. On raiſonnera toujours ſur l'autre monde, mais ſauve qui peut dans celui-ci.

L'ouvrage dont vous m'avez honoré, Monſieur, me donne une grande eſtime pour ſon auteur, et un regret bien vif d'être ſi loin de lui. Ma vieilleſſe et mes maladies ne me permettent pas l'eſpérance de le revoir ; mais je lui ferai bien reſpectueuſement attaché, à lui et à toute ſa maiſon, juſqu'au dernier moment de ma vie.

## LETTRE XXXVIII.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

21 d'octobre.

M. *Crawfort*, Madame, a quelquefois de j
1770. velléités de fortir de la vie, quand il ne s'y trouv
pas bien, et il a grand tort, car ce n'eft pas aux g
aimables de fe tuer; cela n'appartient qu'aux efpri
infociables comme *Caton*, *Brutus*, et à ceux
ont été enveloppés dans la banqueroute du por
de cilice *Billard*. Mais pour les gens de bonne c
pagnie, il faut qu'ils vivent, et fur-tout qu'ils viv
avec vous.

Vous me demandez fi je fuis à peu-près heureux
il n'y a en effet en ce genre que des à peu-près; r
quel eft votre à peu-près, Madame? vous avez perd
deux yeux que j'ai vus bien beaux, il y a trente
mais vous avez confervé des amis, de l'efprit,
l'imagination et un bon eftomac. Je fuis beaucou
plus vieux que vous, je ne digère point, je dev
fourd, et voilà les neiges du mont Jura qui me
dent aveugle : cela eft à peu-près abominable.

Je ne puis ni refter à Ferney ni le quitter. Je me fuis avifé d'y fonder une colonie, et d'y établir deux belles manufactures de montres. J'en forme actuellement une troifième d'étoffes de foie. C'eft dans le fort de ces établiffemens que M. l'abbé *Terray* m'a pris deux cents mille francs que j'avais mis en dépôt chez

chez M. de *la Borde*; et l'irruption faite sur ces deux cents mille francs me cause une perte de trois cents mille. Cela est embarrassant pour un barbouilleur de papier tel que j'ai l'honneur de l'être; cependant je ne me tuerai point: la philosophie est bonne à quelque chose, elle console. 1770.

Je n'ai, Dieu merci, aucun intérêt dans mes fondations; j'ai tout fait par pure vanité. On dit que DIEU a créé le monde pour sa gloire; il faut l'imiter autant qu'on peut. Je ne sais pas à qui il voulait plaire; pour moi, je voulais plaire à votre grand'-maman et à monsieur son mari; ils m'accablent de bontés, ils viennent encore de faire un de mes neveux brigadier. Je ne songe qu'à mourir leur vassal dans leur fondation de Versoy. Je leur suis attaché à la fureur; car mes passions sont toujours vives & l'esprit est aussi prompt chez moi que la chair est faible, comme dit cet étrange *Paul* que vous ne lisez point et que je lis pour mon plaisir.

Vous devez être informée, Madame, de la santé du mari de votre grand'maman. Vous me mandâtes, il y a quelque temps, que cela allait à merveille, malgré les insomnies qu'on tâchait de lui donner. Mandez moi donc la confirmation de ces bonnes nouvelles.

Tout le monde me paraît malade. Il y a des compagnies entières qui ont le scorbut, des factions qui ont la fièvre chaude, des gens qui sont en langueur; c'est un hôpital.

Je ne sais s'il vous paraîtra aussi plaisant qu'à

moi que M. *Séguier* ſoit venu dans mon hermitage
1770. le même jour que M. d'*Alembert* y arriva.

Les philoſophes ne ſont pas bien en cour; *le Syſtême de la nature* eſt comme le ſyſtême de *Law* : il fait tort au monde; celui qui l'a réfuté, bien ou mal, a fait fort ſagement. A quoi ſervirait l'athéiſme? certainement, il ne rendra pas les hommes meilleurs.

Adieu, Madame; quelque choſe que vous ſiez, de quelque choſe que vous ſoyez dégoûtée, quelque vie que vous meniez, l'hermite de Ferney vous ſera tendrement attaché juſqu'au moment où il ira ſavoir qui a raiſon de *Platon* ou de *Spinoſa*, de St *Paul* ou d'*Epictète*, de *Confucius* ou du *Journal chrétien*. Pour *Catherine II* et *Mouſtapha*, c'eſt aſſurément *Catherine* qui a raiſon. *V.*

## LETTRE XXXIX.

### A M. DE LA HOULIERE, COMMANDANT A SALSES.

A Ferney, 22 d'octobre.

MON cher neveu à la mode de Bretagne, car vous l'êtes, et non pas mon couſin, apprenez s'il vous plaît, à prendre les titres qui vous conviennent.

Vous vous lamentez, dans votre lettre du 20 de ſeptembre, de n'être point brigadier des armées du roi, tandis que vous l'êtes. Fi, que cela eſt mal de crier famine ſur un tas de blé!

Pour vous prouver que vous avez tort de dire

ne vous n'êtes point brigadier, lisez, s'il vous plaît, la copie de ce que M. le duc de *Choiseul* a la bonté de m'écrire de sa main potelée & bienfesante, du 14 d'octobre. 1770.

» J'ignorais, mon cher *Voltaire*, que M. de *la Houlière* fût votre neveu, mais je savais qu'il » méritait de l'être, et d'être brigadier ; qu'il nous » a bien servis, et qu'il s'occupe d'agriculture, ce » qui est encore un service pour l'Etat, pour le » moins aussi méritoire que celui de détruire. Votre lettre m'apprend l'intérêt que vous prenez à M. de » *la Houlière*, et j'ose me flatter que le roi ne me » refusera pas la grâce de le faire brigadier à mon » premier travail, etc. etc.

M. *Gayot*, à qui j'avais pris la précaution d'écrire aussi, me mande :

» Les dispositions du ministre n'ont rien laissé à » faire à mes soins pour le succès. J'aurai tout au » plus le petit mérite d'accélérer, autant qu'il sera en » moi, l'expédition de la grâce accordée, etc. etc.

Dormez donc sur l'une et l'autre oreille, mon cher petit neveu, et mandez cette petite nouvelle à votre frère. Il est vrai qu'il ne me fit point part du mariage de sa fille ; mais il est fermier général, ce qui est une bien plus grande dignité que celle de brigadier, d'autant plus qu'ils ont des brigadiers à leur service. Il n'y a pas long-temps que M. le brigadier *Courtmichon* se fit annoncer chez moi ; c'était un employé au bureau de la douane.

Madame *Denis*, qui est véritablement votre cousine, vous fait les plus tendres complimens ;

1770. je préſente mes très-humbles obéiſſances à madame la brigadière.

## LETTRE XL.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

1 de novembre.

Ah, ah! mon héros eſt auſſi philoſophe! il a mis le doigt deſſus, il a découvert tout d'un coup le pot aux roſes. Je ne ſuis pas étonné qu'il juge ſi bien de *Cicéron*, mais je ſuis ſurpris qu'au milieu de tant d'affaires et de plaiſirs qui ont partágé ſa vie, il ait eu le temps de le lire. Il l'a lu avec fruit, il le définit très-bien. L'auteur du *Syſtême de la nature* eſt encore plus bavard, et le ſyſtême fondé ſur des angu avec de la farine, eſt digne de notre pauvre ſiècle.

Cette fauſſe expérience n'avait point été faite du temps de *Mirabaud*; et *Mirabaud*, notre ſecrétaire perpétuel était incapable d'écrire une page de philoſophie.

Quel que ſoit l'auteur, il faut l'ignorer; mais il était pour moi de la plus grande importance, dans les circonſtances préſentes, qu'on sût que je n'approuve pas ſes principes. Je ſuis perſuadé d'ailleurs que mon héros n'eſt pas mécontent de la modeſtie de ma petite *drôlerie*. Je lui aurais bien de l'obligation, et il ferait une action fort méritoire ſi, dans ſes goguettes avec le roi, il avait la bonté de gliſſer gaiement, à ſon ordinaire, que j'ai réfuté ce livre qui fait tant de bruit, et que le roi lui-même a donné à M. *Séguier* pour le faire ardre.

Au reste, je pense qu'il est toujours très-bon de soutenir la doctrine de l'existence d'un Dieu rémunérateur et vengeur; la société a besoin de cette opinion. Je ne sais si vous connaissez ce vers : 1770.

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Le saut est grand de Dieu à la comédie : je sais bien que ce tripot est plus difficile à conduire qu'une armée; les gens tenant la comédie et les gens tenant le parlement, sont un peu difficiles : mais, en tout cas, je vous envoie une pièce qui m'est tombée entre les mains, et dans laquelle j'ai corrigé quelques vers; elle m'a paru mériter d'être ressuscitée; c'est la première du théâtre farnçais. Ne peut-on pas rajuster les anciens habits, quand on n'en a pas de nouveaux? *Le Kain* fait son rôle de *Masinisse*, et cela pourrait vous amuser à Fontainebleau; car enfin, il faut s'amuser, et plaisir vaut mieux que tracasserie.

Je ne suis plus fait ni pour avoir du plaisir, ni pour en donner; mes maladies augmentent tous les jours; mais mon tendre attachement pour vous ne diminue pas, et mon cœur sera plein de vous jusqu'à mon dernier soupir. *V.*

## LETTRE XLI.

### A M. LE MARQUIS DE VOYER D'ARGENSON.

6 de novembre.

AURIEZ-VOUS jamais, Monsieur, dans vos campagnes en Flandre et en Allemagne, porté les Satires de *Perse* dans votre poche? Il y a un vers qui est curieux, et qui vient fort à propos:

1770. *De Jove quid sentis? minimum est quod scire laboro.*

Il ne s'agit que d'une bagatelle, que pensez-vous de DIEU?

Vous voyez que l'on fait de ces questions de long-temps. Nous ne sommes pas plus avancés qu' n'était alors. Nous savons très-bien que telles et telle sottises n'existent pas, mais nous sommes fort médiocrement instruits de ce qui est. Il faudrait des volumes, non pas pour commencer à s'éclaircir, mais pour commencer à s'entendre. Il faudrait bien savoir quelle idée nette on attache à chaque mot qu'on prononce. Ce n'est pas encore assez: il faudrait savoir quelle idée ce mot fait passer dans la tête de votre adverse patrie. Quant tout cela est fait, on peut disp pendant toute sa vie sans convenir de rien.

Jugez si cette petite affaire peut se traiter lettres. Et puis vous savez que, quand deux ministres négocient ensemble, ils ne disent jamais la moitié de leur secret.

J'avoue que la chose dont il est question rite qu'on s'en occupe très-sérieusement; mais g l'illusion et les faiblesses!

Il y a une chose peut-être consolante, c'est que la nature nous a donné à peu-près tout ce qu'il nous fallait; et si nous ne comprenons pas certaines choses un peu délicates, c'est apparemment qu'il n'était pas nécessaire que nous les comprissions.

Si certaines choses étaient absolument nécessaires, tous les hommes les auraient, comme toi les chevaux ont des pieds. On peut être assez sûr que ce qui n'est pas d'une nécessité absolue po

us les hommes, en tous les temps et dans tous les
:ux, n'eſt néceſſaire à perſonne. Cette vérité eſt un 1770.
·eiller ſur lequel on peut dormir en repos: le reſte
t un éternel ſujet d'argumens pour et contre.

Ce qui n'admet point le pour et le contre, Mon-
·ur; ce qui eſt d'une vérité inconteſtable, c'eſt
on ſincère et reſpectueux attachement pour vous.

## LETTRE XLII.

### A MADAME
### LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 16 de novembre.

MADAME,

: voudrais amuſer notre bienfaitrice philoſophe;
je crains fort de faire tout le contraire. L'auteur
: cette épître au roi de la Chine dit qu'il eſt ac-
ιutumé à ennuyer les rois: cela peut être: je l'en
ois ſur ſa parole; mais il ne faut pas pour cela en-
ιyer madame la philoſophe grand'maman qui a
 d'eſprit que tous les monarques d'Orient, car
ιur ceux d'Occident je n'en parle pas.

Si, malgré mes remontrances, ſa majeſté chinoiſe
 venir à Paris, je lui conſeillerai, Madame,
le faire de vos amis et de tâcher de ſouper avec
ιus; je n'en dirai pas autant à *Mouſtapha*. Fran-
ement, il ne m'en paraît pas digne; je le crois
ιlleurs très-incivil avec les dames, et je ne penſe
s que ſes eunuques lui aient appris à vivre,

1770. Si, par un hasard que je ne prévois pas, cet épître au roi de la Chine trouvait un moi grâce devant vos yeux, je vous dirais: Envoy en copie pour amuser votre petite-fille, suppo qu'elle soit amusable et qu'elle ne soit pas ses momens de dégoût.

Pour réussir chez elle, il faut prendre son temps.

Puissé-je, Madame, prendre toujours bien temps en vous présentant le profond respect, reconnoissance et l'attachement du vieil her de Ferney!

## LETTRE XLIII.

### A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

A Ferney, 16 ou 17 de novembre.

VOTRE lettre de Cirey, Monsieur, adoucit le maux qui sont attachés à ma vieillesse. J'aim toujours le maître du château, et je n'oublie jamais les beaux jours que j'y ai passés. Je sais très-bon gré d'être attaché à votre colonel est assurément un des plus estimables hommes de France (*). Je l'ai vu naître, et il a passé to mes espérances.

Je ne sais comment je pourrai vous faire la petite réponse au *Systême de la nature*; ce n point un ouvrage qui puisse être imprimé à Pa En rendant gloire à DIEU, il dit trop la véri aux hommes. Il leur faut un Dieu aussi imperti

(*) M. le duc *du Châtelet*.

nent qu'eux; ils l'ont toujours fait à leur image. 1770.
Paris s'amuse de ces disputes comme de l'opéra comique. Il a lu *le Systême de la nature*, avec le même esprit qu'il lit de petits romans; au bout de trois semaines on n'en parle plus. Il y a, comme vous le dites, des morceaux d'éloquence dans ce livre; mais ils sont noyés dans des déclamations et dans des répétitions. A la longue, il a le secret d'ennuyer sur le sujet le plus intéressant.

La chanson que vous m'envoyez, doit avoir beaucoup mieux réussi. Je suis bien aise qu'elle soit en l'honneur de l'homme du monde à qui je suis le plus dévoué, et à qui j'ai le plus d'obligation; j'ose être sûr que les niches qu'on a voulu lui faire ne feront que des chansons. S'il me tombe entre les mains quelque rogaton qui puisse vous amuser, je ne manquerai pas de vous l'envoyer. Je suis à vous tant que je serai encore un peu en vie. *V.*

## LETTRE XLIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 24 de novembre.

MON cher ange, je suis presque aveugle: j'écris de ma main et le plus gros que je peux. Celui qui me soulageait dans ce bel art de mettre ses idées et ses pensées en noir sur du blanc, s'est fendu la tête par une chute horrible, et j'écris très-lisiblement. Vous savez que j'ai écrit aussi au roi de la Chine, et je vous ai envoyé la lettre. Je m'imagine qu'on

1770. ne pourra repréſenter Sophoniſbe et le Dépoſitaire que chez lui. J'ai prié, de votre part, M. *Lantin* d'ajouter quelques vers au quatrième acte ; il était impoſſible de faire mander *Maſiniſſe* par *Scipion*, parce que deux actes, dans cette pièce, finiſſent par un pareil meſſage, et que M. *Mairet* ſaurait très-mauvais gré à M. *Lantin* de cette répétition.

A l'égard du Dépoſitaire, je penſe qu'il faut auſſi mettre ce drame au cabinet. La cabale fréronique eſt trop forte, le dépit contre la ſtatue trop amer, l'envie de la caſſer trop grande. De plus, la métaphyſique et le larmoyant ont pris la place du comique. Le public ne ſait plus où il en eſt. J'aime ce petit ouvrage ; et plus je l'aime, plus je ſuis d'avis qu'on ne le riſque pas. Je ſuis dans mon déſert, ſi éloigné de Paris et de ſon goût, que je n'oſerais pas conſeiller à *Molière* de donner le Tartufe. Il me paraît que le goût eſt égaré dans tous les genres et que la littérature ne va pas mieux que les finances.

J'ai écrit à mademoiſelle *Daudet*, conformément à ce que vous m'aviez mandé. Je l'aurais gardée très-volontiers pendant ſix mois, et je lui aurais donné un petit viatique pour Paris ; mais il s'eſt fait un tel bouleverſement dans ma fortune, que je n'aurais pu rien faire pour la ſienne. La ſaiſie de tout mon argent comptant par M. l'abbé *Terrai*, dans le temps que j'établiſſais une colonie aſſez nombreuſe, que je bâtiſſais huit maiſons, et que je commençais à faire fleurir une manufacture, a été un coup de tonnerre qui a tout renverſé. Figurez-vous un vieux malade obligé d'entrer dans tous les

détails, accablé de ſoins, de vers et de l'*Encyclopédie*; il n'y avait que vous et l'empereur de la Chine qui puſſent me conſoler. 1770.

M. le duc de *Choiſeul* a favoriſé ma manufacture autant qu'il l'a pu; je ſouhaite que M. le duc de *Praſlin* envoye beaucoup de montres à ſon ami, le bey de Tunis, et au prétendu nouveau roi d'Egypte *Ali-bey*; et même qu'il ne m'oublie pas, quand il aura procuré la paix entre *Mouſtapha* et *Catherine*. Je vous prie inſtamment de l'en faire ſouvenir.

On nous a menacés quelque temps de la guerre et de la peſte; mais, Dieu merci, nous n'avons que la famine, du moins dans nos cantons. Le blé vaut plus de cinquante francs le ſetier, depuis un an, à trente lieues à la ronde. Je ne ſais pas ce qu'ont opéré meſſieurs les économiſtes ailleurs, mais je ſoupçonne meſſieurs les Velches de ne pas entendre parfaitement l'économie.

A l'égard de l'économie des pièces de théâtre, je vous dirai que M. le maréchal de *Richelieu* refuſe ſon ſuffrage à *Mairet*; et c'eſt encore une raiſon pour ne la pas haſarder. Les ſifflets ſont encore plus à craindre que la diſette. Mes deux aimables et chers anges, vivez auſſi gaiement qu'il eſt poſſible; et ſi vous rencontrez M. *Séguier*, recommandez-lui d'être ſobre en réquiſitoires, à moins qu'il n'en faſſe pour des filles. Et, ſur ce, je me mets à l'ombre de vos ailes, au milieu de quatre pieds de neiges. *V.*

## LETTRE XLV.

### A M. LE CLERC DE MONTMERCI.

24 de novembre.

1770. Le vieux malade de Ferney, Monsieur, v doit depuis long-temps une réponse ; il vous l'en voie de la Chine, & peut être trouverez-vous le vers un peu chinois. Quand vous n'aurez rien à faire, et que vous voudrez écrire à ce vieillard je vous prie de donner votre lettre à M. *Marin* vous pourrez me dire, à cœur ouvert, tout ce que vous penserez ; j'aime bien autant votre prose que vos vers:

C'est au bout de trois ans que j'ai su v demeure par M. *Marin*, à qui je l'ai demandée. Si vous m'en aviez instruit, je vous aurais remercié plutôt, tout malade que je suis. Je ne vous ai point écrit depuis la mort de M. *Damilaville*, notre ami; il se chargeait de mes lettres et de mes remercîmens.

Il y a toujours, dans vos vers, des morceaux pleins d'esprit et d'imagination ; on se plaint seulement de la profusion qui empêche qu'on ne retienne les morceaux les plus marqués. Vous trouverez ma lettre bien courte, pour tant de beaux vers dont vous m'avez honoré ; mais pardonnez à un malade qui est absolument hors de combat, et qui sent tout votre mérite beaucoup plus qu'il ne peut vous l'exprimer.

*Voltaire.*

## LETTRE XLVI.

### A M. DE LISLE DE SALES.

25 de novembre.

Je suis bien sûr, Monsieur, que vos mélanges sur *Suétone* me donneront autant de plaisir que votre dernier ouvrage, et que j'y trouverai partout la main du philosophe. 1770.

Je mets une différence essentielle entre *la philosophie de la nature* et *le Systême de la nature.* Il y a, j'en conviens, deux ou trois chapitres éloquens dans *le Systême*. mais tout le reste est déclamation et répétition.

L'auteur suppose tout et ne prouve rien. Son livre est fondé sur deux grands ridicules : l'un, est la chimère que la matière non pensante produit nécessairement la pensée, chimère que *Spinosa* même n'ose admettre ; l'autre, que la nature peut se passer de germes. Je ne vois pas que rien ait plus avili notre siècle, que cette énorme sottise. *Maupertuis* fut le premier qui adopta la prétendue expérience du jésuite anglais *Néedham*, qui crut avoir fait, avec de la farine de seigle, des anguilles qui, le moment d'après, engendraient d'autres anguilles. C'est la honte éternelle de la France que des philosophes, d'ailleurs instruits, aient fait servir ces inepties de base à leurs systêmes.

Vous êtes bien loin, Monsieur, de tomber dans de pareils travers ; et je n'ai vu, dans votre

livre, que du génie, du goût, des connaissances et
1770. de la raison.

Vous vous défiez, sans doute, de tout ce que rapportent des voyageurs qui ont ignoré la langue des pays dont ils parlent; défiez vous aussi des écrivains qui vous ont dit que *Newton*, dans sa vieillesse, n'entendait plus ses ouvrages. *Pemberton* dit expressément le contraire, et je puis vous le certifier. Sa tête ne s'affaiblit que trois mois avant sa mort, da douleurs de la gravelle.

J'ai l'honneur d'être, etc.

## LETTRE XLVII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 26 de novembre.

MON héros me gronde quelquefois de ce que je ne l'importune pas de toutes les sottises auxquelles se livre un vieux malade dans sa retraite. Je ne sais si mon commerce avec le roi de la Chine vous amusera beaucoup. Comme il est assez gai, j'ai cru que vc pourriez pardonner la hardiesse en faveur de la plaisanterie. Je crois que je suis à présent en correspondance avec tous les rois, excepté avec le roi de France; mais, de tous ces rois, il n'y en a pas un jusqu'à présent qui protége la manufacture que j'ai établie dans mon hameau. On y fait pourtant les meilleures montres de l'Europe, et bien moins chères que celles de Londres et de Paris. M. le cardinal de *Bernis* pouvait très-aisément favoriser cet établisse-

ient en cour de Rome, et il ne l'a point fait. Je ne 1770.
ie suis jamais senti mieux excommunié.

Vous savez bien, Monseigneur, que la Sophosbe rapetassée est de M. *Lantin*, de Dijon. Cette ièce, à la vérité, ridicule, mais qui l'emporta autrefois sur la Sophonisbe de *Corneille*, non moins ridicule et beaucoup plus froide, mérite votre protecon, puisque c'est la première qut ait fait honneur i théâtre français. Il y a cent quarante ans qu'elle t faite.

Je prends la liberté de vous demander plus vivenent votre protection pour M. *Gaillard*, qui sollicite à place du jeune *Moncrif*. L'historien de *François I* aut mieux que l'historien des chats. Conservez toujours vos bontés à celui de *Louis XIV* et au vôtre.

*Voltaire.*

## LETTRE XLVIII.

### A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

5 de décembre.

Vous avez vu, Madame, finir votre ami que vous aviez déjà perdu. C'est un spectacle bien triste; vous l'avez supporté pendant plus de deux années. Le dernier acte de cette fatale pièce fait toujours de douloureuses impressions. Je suis actuellement, sans contredit, le premier en date de vos anciens serviteurs. Cette idée redouble mon chagrin de ne vous

1770 point voir, et de me dire que peut-être je ne vou reverrai jamais.

Je regrette jusqu'au fond de mon cœur le présiden *Hénault* : je le rejoindrai bientôt; mais où? e comment? On chantait à Rome, sur le théâtr public, devant quarante mille auditeurs : *Où va après la mort? — où l'on était avant de naître.*

On voudrait cuire aujourd'hui, devant qua mille hommes, celui qui répèterait ce passage *Sénèque*. Nous sommes encore des polissons et de barbares. Il y a des gens d'un très-grand mérite che les Velches, mais le gros de la nation est ridi et détestable. Je suis bien aise de vous le dire ave autant de franchise que je vous dis combien je vou aime, combien j'estime votre façon de penser, quel point je regrette d'être loin de vous.

Je voudrais bien savoir s'il y a quelques particu larités intéressantes dans le testament du présid serais bien fâché qu'il y eût quelques trait qui se encore le père de l'Oratoire. Je voudrais que, dan un testament, on ne parlât jamais que de ses pa et de ses amis.

Adieu, Madame, conservez votre santé, et quelquefois même de la gaieté : mais n'est pas gai q veut; et ce monde, en général, ne réjouit pas esprits bien faits. Mille tendres respects. *V.*

## LETTRE XLIX.

### A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

Du 5 de décembre.

PUISQUE M. le marquis de *Condorcet* tolère les vers, le roi de la Chine le prie de le tolérer. Il avait envoyé un exemplaire pour vous, Monsieur, à votre compagnon de voyage. Je ne sais si on oublie Pékin quand on est à Paris. Cet exemplaire français n'est imprimé que dans une sorte de caractères. Vous savez qu'à la Chine on en a employé soixante et quatre pour rendre l'imprssion et la lecture plus faciles. C'est de la pâture pour messieurs des inscriptions et belles-lettres. Au reste, je ne doute pas que le roi de la Chine n'aime aussi les mathématiques. Pour moi, Monsieur, j'aime passionnément les deux mathématiciens qui ont autant de justesse que de grâce dans l'esprit. 1770.

Je suis très-malade, et tout de bon, quoique l'hiver soit doux. La faculté digérante me quitte, et par conséquent la faculté pensante. Il me reste l'aimante; j'en ferai usage pour vous, tant que je serai dans l'état du président *Hénault*, dont j'approche fort; j'entends l'état où il était avant de finir. C'est peu de chose qu'un vieil académicien.

La faculté écrivante me quitte. Le vieil hermite vous assure de ses très-tendres respects. *V.*

# LETTRE L.

## A M. LAUS DE BOISSY,

### REDACTEUR DU SECRETAIRE DU PARNASSE.

A Ferney, 7 de décembre.

MONSIEUR,

1770. J'AI reçu votre *Secrétaire du parnasse.* S'il y a beaucoup de pièces de vous dans ce recueil, il y a bien de l'apparence qu'il réussira long-temps; mais je crois que votre secrétaire n'est pas le mien. Il m'impute une épître à mademoiselle *Ch...* actrice de la comédie de Marseille. Je n'ai jamais connu mademoiselle *Ch...*, et je n'ai jamais eu le bonheur de courtiser aucune marseilloise. Le *Journal encyclopédique* m'avait déjà attribué ces vers, dans lesquels je promets à mademoiselle *Ch....*

Que malgré les *Tisiphones.*
L'amour unira nos *personnes.*

Je ne sais point quelles sont ces *Tisiphones*, mais je vous jure que jamais la personne de mademoiselle *Ch....* n'a été unie à la mienne, ni ne le sera.

Soyez bien sûr encore que je n'ai jamais fait rimer *Tisiphone*, qui est long, à *personne*, qui est bref. Autrefois, quand je fesais des vers, je ne rimais pas trop pour les yeux, mais j'avais grand soin de l'oreille.

oyez très-persuadé, Monsieur, que *mon barbare ne m'a jamais ôté la lumière des yeux de mademoi-* 1770.
*Ch...*, et que je *n'erre point dans ma triste car-*
. Je suis si loin *d'errer dans ma carrière*, que de-
deux ans, je sors très-rarement de mon lit, et
je ne suis jamais sorti de celui de mademoi-
*Ch....* Si je m'y étais mis, elle aurait été bien
pée.

prends cette occasion pour vous dire qu'en
ral c'est une chose fort ennuyeuse que cet amas
mes redoublées qui ne disent rien, ou qui ré-
nt ce qu'on a dit mille fois. Je ne connais pas
ant de votre gentille marseilloise, mais je lui
eille d'être un peu moins prolixe.

'ailleurs toutes ces épîtres à *Aglaure*, à *Flore*, à
*is*, ne sont guère faites pour le public : ce sont
amusemens de société. Il est quelquefois aussi
ule de les livrer à un libraire, qu'il le serait
primer ce qu'on a dit dans la conversation.

Messieurs *Cramer* m'ont rendu un très-mauvais
ice, en publiant les fadaises dans ce goût, qui
ont souvent échappées. Je leur ai écrit cent fois
'en rien faire. Les vers médiocres sont ce qu'il
de plus insipide au monde. J'en ai fait beau-
comme un autre; mais je n'y ai jamais mis
nom, et je ne le mettais à aucun de mes ouvra-
Je suis très-fâché qu'on me rende responsable,
is si long-temps, de ce que j'ai fait et de ce que
ii point fait; cela m'est arrivé dans des choses
sérieuses. Je ne suis qu'un vieux laboureur ré-
é à la suite des *Ephemérides du citoyen*, défri-

chant des campagnes arides, et semant avec le se
1770. moir, n'ayant nul commerce avec mademoil
*Ch...*, ni avec aucune *Tisiphone*, ni avec au
*personne* de son espèce agréable.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens
je vous dois, Monsieur, votre, etc. *Voltaire.*

J'ajoute encore que je ne suis point né en 169
comme le dit votre graveur; mais en 1694,
je suis plus fâché que du peu de ressemblance.

## LETTRE LI.

### A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

7 de décembre.

J'AI commandé sur le champ, Madame, à *Vulcains* quelque chose de plus galant que la cei ture de *Vénus*, pour madame la marquise de *Chalve* la toulousaine. Elle aura cercle de diamans, bou tons, repoussoir, aiguilles de diamans, crochet d'or, chaîne d'or colorié. Vous aurez du très-beau et très-bon. J'ai un des meilleurs ouvriers de l'Europe: c'était lui qui fesait à Genève les montres à répé tition, où les horlogers de Paris mettaient leur nom impudemment. Je ne saurais vous dire le prix actu ellement, cela dépendra de la beauté des diamans.

Vous voulez peut-être, Madame, des chaînes marcassites séparément; c'est sur quoi je vous mande vos ordres. Les chaînes ordinaires sont

ent doré, dont chaque chaton porte une pierre: 1770.
es chaînes valent six louis d'or.

Celles dont les chatons portent des pierres appe-
ées jargon, qui imitent parfaitement le diamant,
valent onze louis.

Voilà tout ce que je sais de mes fabricans, car je
les vois guère: ils travaillent sans relâche. Vous
prétendez que j'en fais autant de mon côté, vous
me faites bien de l'honneur. Je n'ai guère de mo-
mens à moi: il m'a fallu bâtir plus de maisons que
e président *Hénault* n'en avait dans le quartier St.-
Honoré; et il me faut à présent combattre la famine.
Le pain blanc vaut chez nous huit sous la livre. J'ai
envie d'en porter mes plaintes aux *Éphémérides du
itoyen*.

Vous me dites que, du temps des sorciers, j'au-
ais été brûlé; vraiment, Madame, je le serais bien
présent, si on en croyait l'honnête gazettier ec-
cléfiastique. Mais n'appelez point l'épître au roi de
a Chine un ouvrage; ce sont les vers de sa ma-
esté chinoise qui sont un ouvrage considérable. On
y trouve sa généalogie; il descend en droite ligne
d'une vierge: cela n'est point du tout extraordinaire
en Asie.

Je ne sais pas encore ce qui s'est passé au parle-
ent. Il a dû trouver fort mauvais qu'on veuille le
policer, lui qui prétend avoir la grande et la petite
police. Il ferait bien mieux peut-être de ne point
ordonner des auto-da-fé pour des chansons.

La Sophonisbe de *Lantin* deviendra ce qu'elle
ourra. On tâchera de trouver un quart d'heure

pour envoyer quelques pompons à cette africaine; 1770. mais la journée n'a que vingt-quatre heures, et on n'eſt pas ſorcier comme vous le prétendez.

On dit que *le Kain* eſt plus gras que jamais, et ſe porte à merveille; cela doit réjouir infiniment M. d'*Argental*; il aura enfin des tragédies bien jouées.

Je me mets à l'ombre des ailes de mes anges. Madame *Denis* leur eſt attachée autant que moi, c'eſt beaucoup dire. Mille reſpects. *V.*

## LETTRE LII.

### A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE

10 de décembre.

M. *Lantin* de Dijon préſente ſes reſpects à M. de *Thibouville* et aux anges; il les ſupplie de ſe contenter du petit billet qu'il leur envoye; il lui eſt impoſſible de s'occuper davantage des affaires des Romains; il en a de ſi preſſantes au ſujet d'une colonie moderne et de la famine qui eſt dans ſon pays, que ſa pauvre petite ame en eſt toute entrepriſe.

Il s'eſt trompé, en écrivant que M. le maréchal de *Richelieu* n'eſt pas pour Sophonisbe; c'eſt là vraiment tout le contraire.

Le ſuſdit *Lantin* penſe qu'il ſera néceſſaire faire annoncer la Sophonisbe comme la véritable pièce de *Mairet*, dont on a retouché le ſtyle, comme la première pièce qui ait fondé le théâtre français, ce qui eſt très-vrai et trop oublié.

Il eſt à croire que Sophoniſbe aura bien autant représentations que Venceslas, et pourra ſervir peu à ranimer le théâtre. 1770.

Il eſt aſſez ſingulier que ce ſoit un américain qui oute par *Zamore*; la balle va au joueu .

Madame *Denis* fait mille complimens à M. de *ibouville*. Qu'il conſerve ſa bienveillance pour i qui n'eſt ni *Jean* ni *Pierre*, qui n'aime point tout le raiſonné de *Pierre*, et qui n'approche nt du ſenti de *Jean*! *V*.

## LETTRE LII.

### M. LE MARQUIS DE VOYER D'ARGENSON.

A Ferney, 14 de décembre.

MONSIEUR,

e crois vous avoir mandé que j'ai ſoixante et dix-t ans; que de douze heures j'en ſouffre onze ou iron; que je perds la vue dès que mes déſerts t couverts de neige; qu'ayant établi des fabri-s de montres tout autour de mon tombeau, dans n petit village où l'on manque de pain, malgré *Ephémérides du citoyen*, je me trouve accablé maux d'autrui encore plus que des miens; que très-rarement la force et le temps d'écrire, en-e moins de pouvoir être philoſophe. Je vous i ce que répondit *Saint-Evremond* à *Waller*, qu'il ſe mourait, et que *Waller* lui demandait qu'il penſait ſur les vérités éternelles et ſur les

1770. mensonges éternels : *M. Waller, vous me pre* *trop à votre avantage.*

Je suis avec vous, Monsieur, à peu-près dan même cas : vous avez autant d'esprit que *Wal* je suis presqu'aussi vieux que *Saint-Evremond*, je n'en fais pas autant que lui.

Amusez-vous à rechercher tout ce que j'ai c ché en vain pendant soixante ans. C'est un gr plaisir de mettre sur le papier ses pensées, de rendre un compte bien net, et d'éclairer les aut en s'éclairant soi-même.

Je me flatte de ne point ressembler à ces vi qui craignent d'être instruits par des hommes sortent de la jeunesse. Je recevrai, avec grande jo une vérité aujourd'hui, étant condamné à demain.

Continuez, Monsieur, à rendre vos vassaux h reux, et à instruire vos anciens serviteurs. Mais je traite avec vous, par lettres, des choses où *A* *tote*, *Platon*, *St. Thomas*, et *St Bonaventure* se s cassé le nez, c'est ce qu'assurément je ne ferai p j'aime mieux vous dire que je suis un vieux reśeux qui vous est attaché avec le plus tendre pect, et cela de tout son cœur. *V.*

LETT

# LETTRE LIV.

## A M. DUPATY,

*Avocat-général du parlement de Bordeaux* (*).

15 de décembre.

MONSIEUR,

Le jour que j'appris votre étrange malheur, on imprimait à Genève des Questions sur l'Encyclopédie, et je mis vîte, au troisième volume, page 144, votre nom à côté de celui du chancelier d'*Aguesseau*; c'est-à-dire que je fis cet honneur à ce magistrat, qui n'était pas, comme vous, philosophe et patriote. 1770.

Je voudrais bien savoir comment on peut s'y prendre pour mettre ce livre à vos pieds, car rien ne passe. Pour cette lettre, elle passera, et elle vous dira, Monsieur, que si mon âge de soixante-dix-sept ans et mes maladies m'empêchent de venir vous parler de *Henri IV* et de vous, rien ne m'empêchera de vous assurer du zèle, de l'estime et du respect de votre très-humble, etc.

## AU MÊME.

Décembre.

Le paquet dont vous m'avez honoré, Monsieur, et mon petit billet se sont croisés, comme vous

[*] Alors détenu à Pierre-Encise.

l'avez vu. Ah ah, vous êtes donc aussi des rô
1770. votre poésie est pleine d'imagination. Tou
hommes éloquens ont commencé par faire des
*Cicéron* et *César* en firent avant d'être consuls
eurent l'un et l'autre de furieuses lettres de ca
mais je ne sais s'il ne vaut pas mieux être a
siné par ceux que l'on peut assassiner aussi, qu
voir sa destinée dépendre entièrement de q
mots griffonnés par un commis. Ce n'est pas
qui vous écris cela, au moins; c'est un suiss
a soupé chez moi avec un anglais. Pour mo
n'écris à personne; je suis très-vieux et très-
lade. Si vous voulez venir chez moi, vous me
drez la vie, car vous me ferez penser. Je m'i
resse à vous comme un père à son fils, et le f
très-respecté par le père. *V.*

Mille très-humbles et très-tendres obéiss
M. de *Bory*.

## LETTRE LV.

### A M. D'AGINCOURT,

### FERMIER GENERAL.

17 de décembre.

NON, Monsieur, je ne suis point assuréme
l'avis des sots et des ignorans qui pensent qu
chevaliers romains, chargés du recouvren
impôts publics, n'étaient pas des citoyens néc
et estimables. Je sais que *Jésus-Christ* les anat
tisa; mais en récompense il prit un commis

e pour un de ses évangélistes. Pour moi, je n'ai qu'à me louer de messieurs les fermiers généraux et de leur générosité, depuis que j'ai établi petite colonie dans un désert qui n'est pas celui *Jean*. 1770.

Je recommande encore cette colonie à leur bien-illance. Ces nouveaux habitans ne sont venus que la promesse royale, expédiée en bonne forme, être exempts de toutes charges et de tous droits jusqu'à nouvel ordre. Vous m'avouerez qu'un suisse peut pas deviner qu'en France, il faut, d'un village à un autre, pour une livre de beurre, un *quit à caution* qui coûte de l'argent.

Certainement l'intention du roi, ni celle des rmes générales, n'est pas que des fabricans yent pour les outils qu'ils apportent.

Je laisse à votre humanité, et à votre sagesse, et à celle de messieurs vos confrères, à vous ar-inger avec M. le duc de *Choiseul*, quand il aura ndé la ville de Versoy. Vous pensez comme lui sur l'avantage du royaume. Je me flatte que nous aurons l'obligation de la paix, parmi tant d'au-es. Si la guerre se déclare, notre petit canton est erdu pour long-temps.

Oui, Monsieur, j'ai dit que *Newton* et *Locke* aient les précepteurs du genre-humain, et cela t vrai; mais *Locke* et *Newton* n'auraient pas mis e onde en feu pour une île déserte, située vers pays des Patagons.

Il est encore très-vrai que *Louis XIV* dut la d'Utrecht au ministère d'Angleterre; mais ce

1770. n'eſt pas une raiſon pour que la Franc guerre au roi *George III*, qui n'en a cert nulle envie.

Je vois, Monſieur, que vous êtes p homme de lettres autant pour le moins qu général. Vous me faites ſouvenir d'*Attı* était fermier général auſſi, mais c'était de romain.

J'ai l'honneur d'être, etc.

## LETTRE LVI.

### A M. LE COMTE D'ARGEN

19. de décembre.

QUE l'on faſſe ou non la guerre aux que le parlement faſſe ou non des ſottiſes fais ſottiſes et guerre.

Mes anges recevront par M. le duc de un paquet. Ce paquet eſt la tragédie des Pé c'eſt-à-dire Atrée et Thyeſte. Il eſt vrai été faite ſous mes yeux, en onze jours, jeune homme. La jeuneſſe va vîte, mai l'encourager.

Ma ſottiſe, — vous la voyez.

Ma guerre eſt contre les allobroges qui teau qu'un viſigoth, commé *Crébillon*, avai tragédies en vers français; ce qui n'eſt pas

Mes divins anges, il y va ici de la gl la nation.

De plus, ce naſillonneur *Debroſſes*, pr

veut être de l'académie; c'eſt *Foncemagne* qui veut e faire entrer. Il eſt bon que *Foncemagne* ſache que 1770.
j'ai une conſultation de neuf avocats de Paris, qui autoriſe à lui faire un procès pour dol.

J'enverrai cette conſulation, ſi on veut. Le préſent, pour détourner le procès, m'a écrit pour e faire entendre que ſi je lui feſais un procès, l me dénoncerait comme auteur de quelques res contre la religion, moi qui aſſurément n'en jamais fait.

J'enverrai la lettre, ſi on veut.

Tous les gens de lettres doivent avoir *Debroſſes* recommandation.

Mes anges diront à M. de *Foncemagne* ce qu'ils udront; je m'en remets à leur bonté, diſcrétion, prud'hommie, et à leur horreur contre de procédés. *V*.

## LETTRE LVII.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

26 de décembre.

EN attendant, Madame, que les metteurs en vre me donnent les inſtructions préciſes ſur os chaînes de montre; en attendant que je puiſſe dire pourquoi on ne monte jamais en or chaînes qui ſont entièrement de marcaſſites, vous dirai un petit mot du jeune metteur en

1770. œuvre dont vous avez reçu probabler
pierres fauffes par M. le duc de *Prasli*

Je lui ai fait enfin comprendre que quième acte ne valait rien du tout. Je Vous croyez, parce que vous êtes jeu peut faire une bonne tragédie en on vous verrez, quand vous ferez plus en faut quinze pour le moins. Il m'a c eft fort docile. Il a fait fur le champ u cinquième acte qu'il met fous les ailes de

Tout cela était affez difficile; car enfant n'avait à mettre, dans toute fa p du fentiment. Point d'aventure romanefq de fils de *Thyefte* amoureux d'une jeune trouvée fur le fable de la mer, et qui eft enfin pour fa fœur; point de galimatias; foutenu par rien; il fallait que, pour la fois, une honnête femme avouât à fon m a un enfant d'un autre, et céla fans fair

Il fallait qu'une bonne mère s'offrît p dre foin de l'enfant fans faire rire auffi, e fût un barbare fans être trop révoltant.

Encore une fois, il y avait du rifq mon jeune metteur en œuvre croit avoi fur ces charbons ardens fans fe brûler; même avoir parlé au cœur, dans un ou ne femblait fufceptible que de faire d cheveux à la tête.

Voici les éclairciffemens des metteurs e Nous fouhaitons une quantité prodigieufe nes années à nos anges. *V.*

## LETTRE LVIII.

### A M. PHILIPPON,

### VOCAT DU ROI AU BUREAU DES FINANCES, à Besançon (*).

28 de décembre.

MONSIEUR,

Vous m'avez envoyé un ouvrage dicté par 1770.
ımanité et par l'éloquence. On n'a jamais mieux ouvé que les juges doivent commencer par être nmes, que les supplices des méchans doivent e utiles à la société, et qu'un pendu n'est bon ien. Il est vrai que les assassinats prémédités, parricides, les incendiaires, méritent une mort ıt l'appareil soit effroyable. J'aurais condamné, s regrets, *Ravaillac* à être écartelé; mais je urais pas livré au même supplice celui qui ırait voulu ni pu donner la mort à son prince, qui aurait été évidemment fou. Il me paraît oolique d'avoir arquebusé loyalement l'amiral g pour n'avoir pas fait tuer assez de français. mort de la maréchale d'*Ancre*, du maré-l de *Marillac*, du chevalier de *la Barre*, du

(*) M. *Philippon* avait envoyé à M. de *Voltaire* son ours *sur la nécessité & les moyens de supprimer les pei-capitales.*

général *Lalli*, me paraiſſent...... ce qu'elle
1770. paraiſſent.

Je me ſens le très-obligé de quiconqu
en citoyen; ainſi, Monſieur, je vous a
d'obligation qu'à perſonne.

J'ai l'honneur d'être, etc.

## LETTRE LIX.

A M. DE LA CROIX, *Avocat à Toulo*

A Ferney, le 28 de décembre.

VOTRE mémoire pour *Sirven*, Monſie
auſſi perſuaſif qu'éloquent. Nous verron
juſtice ſera juſte. Je puis vous aſſurer que
blic le ſera. Qui ne frémirait d'indignati
liſant les concluſions de ce procureur fiſcal *Tr*
qui requiert qu'on banniſſe du village une
dûment atteinte et convaincue de parricid
poliſſon a trouvé le ſecret de faire rire d
en inſpirant l'horreur.

L'archevêque de Toulouſe ſe défend be
d'avoir perſécuté l'abbé *Audra*. Il dit qu'i
voulu le ſervir, et que l'abbé ne voulut
entendre à ſes propoſitions.

Agréez, Monſieur, les proteſtations de ma
naiſſance, de mon eſtime et de mon attachen

LE

## LETTRE LIX.

### A M. CHRISTIN.

31 de décembre.

[ON cher philosophe, voici le cas d'exercer sa osophie. 1770.

*Aequam memento rebus in arduis*
*Servare mentem, non secus in bonis.*

'ous savez peut-être déjà que M. le duc de *seul* est à Chanteloup pour long-temps, et qu'il 'apportera point l'affaire des esclaves qui peut-ne sera point rapportée du tout. Il en sera de votre pauvre curé. Un mot d'un seul t pour déranger les idées de cent mille yens. ureux qui vit tranquille et ignoré!
e vous remercie des taxes en cour de Rome, que des gélinottes. Vous me ferez grand ir de me prêter ce livre de M. *le Pelletier*; je le renverrai après en avoir fait mon profit. onsoir, mon cher philosophe.

# LETTRE LX

## A M. LE COMTE D'ARG

1 de janvier.

1771. MON cher ange, le jeune étourd
envoyé l'œuvre des onze jours, vou
grâce de le lui rendre. Il m'a dit qu
teux, mais qu'il fallait pardonner aux
de la jeunesse; qu'il voulait absolum
vingt-deux jours au moins.

A propos de jours, je vous en so
deux de fort agréables: mais on dit qu
cile par le temps qui court. Vous ne p
je perds tout. Voilà ma colonie anéan
Carthage, et trois mots ont détruit (

Je n'ai pas une passion bien vio
Sophonisbe de *Lantin*, mais je serais f
rejouât Olimpie; c'est un beau spe
moiselle *Clairon* avait grand tort, d
mademoiselle *Vestris* s'en tirerait à m
devriez bien présenter requête à *le K*
*Cassander*; ce serait même une fête à
cour, en guise de feu d'artifice. Cha
vous prie, de cette importante né
moi je me chargerai de faire la paix
et de *Moustapha*.

On me mande que M. le marécha
est fort malade; il devrait pourtant f

'écris à M. le duc de *Praslin*. Voilà qui eſt fait; 1771.
l n'enverra plus de mes montres au prétendu roi l'Egypte, mais il lui reſte *Praslin* : c'eſt une belle et bonne conſolation, non pas en hiver, mais dans es grandes chaleurs. Le lieu eſt froid, ſombre et l'une beauté aſſez triſte. Vous y attendiez-vous? Dites-moi enfin ſi *meſſieurs* obtempèrent et ſe tempèrent.

On fait vos montres. Madame d'*Argental* ſera plutôt ſervie que le roi d'Egypte.

Mille tendres reſpects. *V.*

## LETTRE LXI.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le 6 de janvier.

MADAME, je ſuis enterré tout vivant: c'eſt la différence qui eſt entre le préſident *Hénault* et moi; l n'a été enterré que lorſqu'il a été tout-à-fait ort.

Mais je ne ſuis occupé actuellement que de votre and'maman et de ſon mari. Puis-je me flatter que rous aurez la bonté de lui mander que, dans le ombre très-grand de ſes ſerviteurs, je ſuis le plus nutile et le plus triſte; et que, ſi je pouvais quitter non lit, je viendrais lui demander la permiſſion de me mettre au chevet du ſien pour lui faire la lec-

—— ture ? mais je commencerais d'abord pai
1771. Madame. Ce ferait vraiment un joli voyag
que de venir paſſer quinze jours auprès d
et de-là quinze jours auprès d'elle. On di
ne ſe portait pas bien à ſon départ. Je
toujours pour ſa petite ſanté.

On dit tant de ſottiſes que je n'en crois
Il faut pourtant que le coup ait été poı
inopinément, puiſqu'on n'avait encore pr
nes meſures pour les places à donner. On
M. de *Monteynard* de Grenoble, qu'on
comme un homme ſage. Je ne ſais pas en
eſt bien vrai que M. le comte de *La Ma*
les ſuiſſes.

J'ai vu des *Queſtions ſur le droit public*,
caſion de l'affaire de M. le duc d'*Aiguil*
ouvrage me paraît fort inſtructif. Je dou
tant que vous le liſiez : il me ſemble que vo
nez la préférence à ceux qui vous plai
ceux qui vous inſtruiſent ; d'ailleurs cet
roule ſur des formes juridiques qui ne ſoı
du tout agréables. C'eſt bien aſſez de ſav
la mauvaiſe humeur du parlement de Paris
M. le duc d'*Aiguillon* eſt auſſi ridicule que
qu'il a fait du temps de la fronde, mais
ſi dangereux.

Je m'intéreſſe plus à la guerre des Ruſſes
les Ottomans qu'à la guerre de plume du
ment. Cependant, Madame, je vous avc
vous me feriez grand plaiſir de dicter à
en eſt, ce qu'on fait et ce qu'on dit q l'

Pour moi, je crois que dans ſix ſemaines on n'en parlera plus, et que tout rentrera dans l'ordre 1771. accoutumé.

Si à vos momens perdus vous voulez m'écrire tout ce que vous avez ſur le cœur et tout ce qui ſe débite, vous le pouvez en toute ſureté en envoyant lettre à M. *Marin*, ſecrétaire général de la librairie. Il m'envoie mes lettres ſous un contre-ſeing très-reſpecté ; et d'ailleurs quand on ne garantit point toutes les ſottiſes qu'on entend dire, on n'en eſt point reſponſable.

On m'a envoyé un tome de *Lettres à une illuſtre morte* : elles m'auraient fait mourir d'ennui, ſi je ne l'étais déjà de chagrin.

On nous dit que M. le marquis d'*Oſſun*, ambaſſadeur en Eſpagne, a les affaires étrangères, et que monſieur l'évêque d'Orléans n'a plus celles de l'Egliſe.

J'ai beaucoup de relations avec l'Eſpagne pour la vente des montres de ma colonie, ainſi je m'intéreſſe fort à M. le marquis d'*Oſſun* qui la protége ; mais pour les affaires de l'Egliſe, vous ſavez que je ne m'en mêle pas.

Portez-vous bien, Madame ; conſervez-moi une amitié qui fait ma plus chère conſolation. Ecrivez-moi tout ce que vous pourrez m'écrire, et envoyez, encore une fois, votre lettre chez M. *Marin.*

## LETTRE LXII.

### A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

9 de janvier.

1771. Je ne crois pas, mon cher *Baron* (*), que madame *Denis* vous ait encore écrit; mais moi, je vous écris quoi que vous en disiez, et c'eſt pour vous dire que, je vous ai envoyé une Sophonisbe de M. *Lantin*; que s'il faut encore quelques vers, ils ſont tout prêts; mais que je doute fort qu'on joue cette pièce.

Les Pélopides de M. *Durand* ſeraient plus faits pour la nation; il y a là une petite pointe d'adultère qui ne réuſſirait pas mal; il y a même un inceſte aſſez galant et très-honnête; on ne peut pas faire un enfant avec un beau-frère avec plus de modeſtie. La vengeance eſt dure, je l'avoue; mais cela ſe pardonne dans un premier mouvement.

Un des malheurs de *Crébillon*, (et ſes malheurs ſont innombrables) c'était de ſe venger après vingt ans de cocuage, et de ſe venger par plaiſir, comme on fait une partie de chaſſe. M. *Durand* a mis beaucoup de nouvelles nuances à ſon enſeigne à bière; il a fait un cinquième acte tout battant neuf. Il a prié M. d'*Argental* de lui renvoyer toute l'ancienne copie; il vous en fera tenir une autre inceſſamment. Il faut, s'il vous plaît, le plus profond ſecret.

(*) Alluſion à l'auteur de ce nom.

Il ne ferait pas mal de savoir de M. d'*Argental* si on pourrait faire jouer cela pour le mariage, en s'adressant à M. le duc de *Duras*. — 1771.

Voilà le sommaire de tous les articles. Pressez-vo de me répondre; car je me meurs, et je ı ĸ savoir à quoi m'en tenir avant ma mort. Ma ère volonté est que je vous aime de tout cœur. *V.*

## LETTRE LXIII.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, le 16 de janvier.

Je vous représentai mes raisons fort à la hâte par le dernier courrier, étant fort pressé par le temps. Permettez que je vous parle encore de cette petite affaire qui ne vous intéresse en aucune façon, et qui resse infiniment. Pour peu que vous fussiez lié a l'homme en question, vous savez avec quel ır je sacrifierais mes répugnances à vos goûts; vous ne le connaissez point du tout, et moi je le connais pour m'avoir trompé, pour m'avoir ennuyé, et pour m'avoir voulu dénoncer. Si vous aviez eu le malheur de lire ses *Fétiches* et ses *Terres australes*, vous ne voudriez pas assurément de lui. Hélas! nous avons assez de présidens. Encore si on ıs donnait un président *Hénault*! mais nous n'en 'ons plus de si aimable.

Je vous conjure, encore une fois, de ne nous

point charger de celui qui se présente ; ce serait un
1771. affront pour moi, dans l'état où sont les choses, et ce ne serait pas une grande satisfaction pour lui. Il est même dit dans nos statuts qu'un homme, obligé par sa place de résider toujours en province, ne peut être de l'académie.

Vous me demandez si je veux qu'on joue Sophonisbe. Hélas ! je veux sur cela tout ce qu'on voudra, et sur-tout ce que vous ordonnerez. Ce que je voudrais principalement, ces sont des acteurs, et on dit qu'il n'y en a point. Laissera-t-on ainsi tomber le théâtre qui fesait tant d'honneur à la France dans les pays étrangers, et n'aurons-nous plus que des opéra comiques ? il y va de la gloire de la nation, et vous êtes accoutumé à la soutenir.

Vous me parlez du carrillon de mon village et de mes montres démonées. Je puis vous assurer que c'est une entreprise qui mérite toute la protection du ministère. Il est assez singulier qu'un petit particulier comme moi ait peuplé un désert, et ait bâti douze maisons pour des artistes qui ont déjà établi leur commerce dans les pays étrangers. Le roi lui-même a pris quelques-unes de nos montres, et en a fait des présens. Nous avons quelques-uns des meilleurs ouvriers de l'Europe, et nous étendrions notre commerce en Turquie avec un grand avantage, s'il plaisait à *Catherine II* de faire la paix. Je n'ai aucun intérêt dans cet établissement. Je suis comme les gens qui fondent des hôpitaux, mais qui ne s'y font point recevoir. M. le duc de *Duras* a eu la bonté d'encourager nos fabriques, en pre-

nant quelques-unes de nos montres pour les préfens du mariage de monfeigneur le comte de Provence. Nous vous demanderions la même grâce, si vous étiez d'année. Ma nièce foutiendra cette manufacture après moi ; vous lui continuerez les bontés dont vous m'avez honoré si long-temps, elle vous attestera que vous êtes l'homme de l'Europe à qui j'ai été attaché avec le plus de respect et de tendresse. *V.* 1771.

## LETTRE LXIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de janvier.

Mon cher ange, j'ai dit au jeune homme que la fin de son second acte était froide, et je l'en ai fait convenir. C'est une chose fort plaisante que la docilité de cet enfant ; il s'est mis sur le champ à faire un nouvel acte. Je vous l'enverrais aujourd'hui, s'il ne retravaillait pas les autres.

Quand je vous dis que vous n'avez rien perdu, j'entends que vous conservez votre place, votre belle maison de Paris, et que vous allez au spectacle tant qu'il vous plaît. Pour moi, je vous ai donné des spectacles, et je ne les ai point vus. J'ai établi une colonie, et je crains bien qu'elle ne soit détruite. Les fermiers généraux la persécutent, personne ne la soutiendra. Je ne suis pas même à portée de solliciter la restitution de mon propre bien

qu'on s'est avisé de me prendre sans aucune forme
1771. de procès. Voilà comme j'entends que je perds ; et malheureusement je perds aussi la vue. Je suis enseveli dans les neiges qui m'ont arraché les yeux par l'âcreté de l'air qu'elles apportent avec elles. Je maudis Ferney quatre mois de l'année au moi ; mais je ne puis le quitter, je suis enchaîné à colonie.

J'ai bien envie de vous envoyer, pour votre amusement, une grande lettre en vers que j'ai écrite au roi de Danemarck sur la liberté de la presse qu'il a donnée dans tout son royaume ; bel exemple que nous sommes bien loin de suivre. Vous l'aurez dans quelques jours ; on ne peut pas tout faire à la fois, sur-tout quand on souffre.

Je vous prie de vouloir bien me mander s'il est vrai qu'un homme de considération, qui écrivit le 23 de décembre à un de ses anciens amis, lui manda qu'il l'aurait envoyé voyager plus loin sans madame sa femme qui est fort délicate.

Au reste, cette dame a encore plus de délicatesse dans l'esprit que dans la figure, et à cette délicatesse se joint une grandeur d'ame singulière, qui n'est égalée que par la bonté de son cœur.

Est-il vrai, comme on le dit, que monsieur et madame sont endettés de deux millions ?

Est-il vrai qu'on leur ait offert douze cents mille francs le jour de leur départ ?

Reçoivent-ils des visites ? comment se porte votre ami de 35 ans (*) ? son séjour est bien beau, mais il est bien triste en hiver.

(*) M le duc de *Praslin.*

avez-vous encore me dire ce que devient ——
e *La Ponce?* Vous me direz que je suis un 1771.
questionneur; mais vous répondrez ce qu'il
plaira, on ne vous force à rien.
nservez votre santé, mes deux anges; c'est-là
d point. Je sens ce que c'est que de n'en
int; c'est être damné, au pied de la lettre.
s a misère à l'ombre de vos ailes. *V.*

## LETTRE LXV.

### A MADAME

### MARQUISE DU DEFFANT.

19 de janvier.

OTRE grand'maman, Madame, me fait l'hon-
m'appeller son confrère. Je prends la liberté
dire plus que jamais votre confrère aussi,
y a quatre jours que je suis absolument
e. Nous sommes enterrés sous la neige. En
pour un grand mois au moins.
otre grand'maman, Dieu merci, est moins à
dre. Elle est dans le plus beau climat de la
, Elle sera honorée par-tout; elle sera plus
: à son mari; elle possède un petit royaume
le sera du bien.
ais j'ai un scrupule. On dit que son mari a au-
de dettes qu'il a fait de belles actions. On les
: à plus de deux millions. On ajoute qu'un
ne de quelque considération lui a mandé que,

—— ſans ſa femme, il aurait été ailleurs que chez
1771. Voilà de ces choſes que vous pouvez ſavoir et vous pouvez me dire.

Cette petite *Vénus* en abrégé me paraît un ( pour les ſentimens, et ſon catoniſme eſt plei grâces. Vous ne ſauriez croire combien je ſuis ! de mourir ſans vous avoir revues l'une et l'au

Un jeune homme, qui me paraît promettre que choſe, eſt venu me montrer cette lettre tra de l'arabe, que je vous envoie (*). Je penſ votre grand'maman l'a reçue. Je vous conju n'en point laiſſer prendre de copie.

Adieu, Madame; je ſouffre beaucoup, je ne tais rien écrire qui pût vous amuſer. Je ſuis for finir en vous diſant que je vous ſerai attaché juſ dernier moment de ma vie. *V.*

## LETTRE LXVI.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHEL

A Ferney, 4 de février.

MON héros paſſe ſa vie à m'accabler de b et de niches. On me mande qu'il eſt à la t faction brillante contre M. *Gaillard.* Je le ſup deſcendre un moment du grand tourbillon lequel il plane, pour conſidérer que M. *Ga* travaille au *Journal des ſavans* depuis 24 ans,

(*) Voyez dans le volume d'Epîtres celle de *Ben* à *Caramouſtée.*

i remporté des prix à l'académie, qu'il a fait l'*Hif-* ——
e *de François I*, laquelle eft très-eftimée, et 1771.
l n'a fait ni les *Fétiches* ni les *Terres auftrales.*

Je fupplie notre refpectable doyen, le neveu de
re fondateur, de ne pas contrifter à ce point ma
re vieilleffe toute décrépite. Je fais bien qu'il ne
era que rire de mes lamentations, et qu'il fe mo-
de moi jufqu'au dernier moment de ma vie.
n l is eft très-capab e de me venir voir, et de
cab de plaifanteries. Il daigne m'aimer de-
lo temps, et me tourner parfois en ridicule.
re fi accoutumé à fon jeu, et il fait que je fup-
s la chofe avec une patience angélique.

Il reproche toujours des chimères, des pré-
en qu'il imagine, des négligences qui n'exif-
n s, et, fur ce beau fondement, il mortifie fon
h le et très-obéiffant ferviteur.

L rope croit que j'ai beaucoup de crédit fur l'efprit de mon héros, l'Europe fe trompe; et je lui certifierai, quand elle voudra, que je n'en ai aucun, et qu'il paffe fa vie à fe moquer de moi; cependant il faut qu'il foit jufte.

Là, mon héros, mettez la main fur la confcience; vous avez fait ferment devant DIEU de donner votre voix au plus digne, fans écouter la brigue et les cabales. Jugez quel eft le plus digne, et fongez à ce que dira de vous la poftérité, fi vous me bafouez dans cette affaire de droit. Je vous avertis que cette poftérité a l'œil fur vous, quoique vous foyez continuellement occupé du préfent. Je me plaindrai à elle, comme font tous les mauvais poëtes;

et toute prévenue qu'elle eſt en votre faveur,
1771. me rendra juſtice. Ne déſeſpérez point le très-vi
et très-raillé ſolitaire du mont Jura, qui v
toujours aimé et révéré d'un culte de dulie, et
en eſt pour ſon culte. *V.*

## LETTRE LXVII.

### A M. JOLY DE FLEURI, CONSEILLER D'ÉTAT.

A Ferney, 4 de février.

MONSIEUR,

Vous ne ſerez point ſurpris qu'un homme,
a eu l'honneur de vous faire ſa cour pendant
vous étiez intendant de Bourgogne, vous imp
pour des infortunés; il vous voyait alors occ
du ſoin de les ſoulager.

L'avocat que je prends la liberté de vous préſ
n'eſt point un homme que l'on doive juger pa
taille (*). Il joint à la plus grande probité une ſc
au-deſſus de ſon âge. Il eſt le défenſeur de douz
quinze mille bons ſujets du roi, que vingt chano
veulent rendre eſclaves. Il a cru que quinze n
cultivateurs pouvaient être auſſi utiles à l'Etat
moins dans cette vie, que vingt chanoines qui
doivent être occupés que de l'autre.

Vous connaiſſez cette affaire, Monſieur; vo

(*) M. *Chriſtin.*

êtes juge. Il ne m'appartient pas d'oser vous parler
:aveur d'aucune des parties; mais il m'est permis 1771.
vous dire que l'impératrice de Russie a rendu
es quatre cents mille esclaves de l'Eglise grecque,
le roi de Sardaigne a aboli la servitude dans
États, et je puis encore ajouter à ces exemples
ii du roi de Danemarck qui a la bonté de me
ınder qu'il est actuellement occupé à détruire dans
ses deux royaumes cet opprobre de la nature hu-
ne. Tout ce que désireraient les quinze mille
hommes à qui on refuse les droits de l'humanité,
serait que vous en fussiez le rapporteur.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, Monsieur, votre, etc.

## LETTRE LXVIII.

### A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

A Ferney, 5 de février.

MONSIEUR,

Je sais depuis long-temps que vous n'employez qu'à faire du bien les talens de votre esprit et la considération dont vous jouissez.

Permettez que je prenne la liberté de vous adresser l'avocat d'une province entière. Les mémoires ci-joints vous feront connaître de quoi il s'agit. Quinze mille infortunés, opprimés sans aucun titre par vingt chanoines, demandent votre protection auprès de monsieur d'*Aguesseau* l'un de leurs

—— juges. Il égalera la gloire de son père, s'il contri-
1771. bue à l'abolition de l'esclavage; et le genre-humain vous devra des remercîmens, si vous déterminez M. d'*Aguesseau*.

Souffrez, Monsieur, que je joigne ma faible et mourante voix aux cris de la reconnaissance d'une province que vous aurez fait jouir des droits de l'humanité.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur, votre, etc.

## LETTRE LXIX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de février.

MES anges, notre jeune homme m'a remis enfin son manuscrit que je vous envoie. Je ne chercherai point à vous séduire en sa faveur, je ne remarquerai point combien le sujet était difficile, je ne vous dirai point que *Sénèque* fut un plat déclamateur, et que *Joliot de Crébillon* fut un plat barbare; je n'insisterai point sur l'artifice des premiers actes et sur la terreur des derniers; c'est à vous de juger, et à moi de me taire.

Je vous prierai seulement de songer que mon jeune homme aurait très-grand besoin d'un succès. Ce succès servirait à faire voir qu'il n'est pas possible qu'il fasse tous les ouvrages qu'on lui impute contre l'*inf*...., tandis qu'il est tout entier à sa chère *Melpomène*.

Notre

Notre adolescent pourrait alors prendre cette occasion pour venir faire un petit tour en tapinois dans la capitale des Velches. Je vous avertis qu'il fait [be]aucoup plus de cas des Pélopides que de la Sophonisbe, et qu'il n'y met aucune comparaison. C'est à Pâques qu'il faudrait donner la famille de *Tantale*; c'est à présent qu'il aurait fallu donner [So]phonisbe. Si *le Kain* se donne au genre tempé[ré,] il devrait débuter par *Masinisse* qui ne demande [qu']un effort, et qui n'exige un peu de véhé[me]nce qu'au cinquième acte. 1771.

J'ai parlé à M. *Lantin* de votre plaisante idée, que *Sophonisbe* fasse des façons comme une femme qui se défend au premier rendez-vous, ou comme une fille qui combat pour son pucelage. Une femme telle que *Sophonisbe*, m'a-t-il dit, doit se marier sur la cendre chaude de *Syphax*, sans délibérer. L'horreur de l'esclavage et la haine des Romains doivent dresser l'autel sur le champ, et allumer les [fla]mbeaux de l'hymen pour en brûler le camp des [Ro]mains, et pour la conduire en triomphe au camp [d']*Annibal*.

La petite prétendue bienséance française est en pareille occasion une puérilité froide et misérable.

> A ces conditions j'accepte la couronne;
> Ce n'est qu'à mon vengeur que ma fierté se donne.

Voilà ce qu'il faut qu'une *Sophonisbe* dise; elle [n'e]st pas une petite fille sortant du couvent.

Je me suis rendu au sentiment de M. *Lantin*, et je lui ai seulement souhaité des acteurs qui pussent

—— rendre sa tragédie de *Mairet*, dans laquelle il n'y a
1771. pas, Dieu merci, un seul mot de *Mairet*.

Il m'a assuré qu'il avait envoyé à M. de *Thibouville* ces vers dont je vous parle, et vous êtes prié de les mettre sur votre copie.

Quant au Dépositaire, nous en parlerons autre fois. On vous enverra Barmécide; vous aurez aussi le Roi de Danemarck. Mais la journée n'a que vingt-quatre heures; les Questions sur l'Encyclopédie en prennent douze, le reste du temps est employé à souffrir; j'ai la goutte, je suis presque aveugle. J'ai de plus une colonie à conduire; on n'est pas de fer : un peu de patience.

Madame d'*Argental* aura sa chaîne et sa montre dans quelques jours.

Que dites-vous de M. le maréchal de *Richelieu* qui se met à la tête d'une faction, en faveur du nasillonneur *Debrosses*? Parlez fortement à M. de *Foncemagne*, à M. de *Sainte-Palaye*, à M. de *Mairan*. Il faut, malgré ma tendresse pour notre doyen, qu'il ne remporte pas cette victoire. Ne passons pas sous le joug comme le duc de *Cumberland* à Closter-Seven. Il a d'ailleurs assez d'avantage, et son dernier triomphe est assez complet.

Je ne puis finir ma lettre sans vous dire encore un mot des Pélopides. Faudra-t-il que je sois toujours reconnu comme M. de *Pourceaugnac*? ne pourrez-vous point, vous et M. de *Thibouville*, baptiser mon jeune homme? M. de *Thibouville* ne peut-il pas connaître des jeunes gens de bonne volonté, parmi lesquels il choisirait un prête-nom,

lqu'un qui aurait une belle voix, et qui lirait pièce aux comédiens comme si elle était de lui? y aurait-il pas un plaisir infini de jouer ce tour public et aux soldats de *Corbulon*? Rêvez à cela, s anges; ne m'oubliez pas auprès de votre ami le campagnard. 1771.

Adieu, mes anges gardiens; veillez bien sur moi, car je ne puis rien par moi-même sans votre grâce. *V.*

## LETTRE LXX.

### A M. DE CHABANON.

6 de février.

Mon cher ami, je n'écris jamais pour écrire; mais quand j'ai un sujet, je n'épargne pas ma plume, tout vieux et tout mourant que je suis. Mon sujet aujourd'hui est un étrange livre qu'on vient de m'envoyer contre M. *Delille* et contre M. de *Saint-Lambert.*

Quel est donc ce législateur, nommé *Clément*, qui dicte ses arrêts du haut de son trône? Je vous avoue que je n'ai jamais rien lu de plus injuste et de plus insolent. Je regarde la traduction des *Géorgiques* par M. *Delille* comme un des ouvrages qui font le plus d'honneur à la langue française, et je ne sais même si *Boileau* aurait osé traduire les *Géorgiques.*

Dites-moi donc ce que c'est que ce *Clément.* J'en connais un qui est fils d'un procureur de Dijon, et

— qui porta, il y a deux ans, une tragédie de ſa
'71 façon aux comédiens, et qui ſut éconduit par eux dès qu'ils eurent lu le premier acte.

Voilà les barbouilleurs qui ſe mêlent de j   :r les peintres. Ce qu'il y a de pis dans cet ouvr   , c'eſt qu'on y trouve par-ci par là d'aſſez bon choſes, et que les gens malins, à la faveur d bonne critique, en adoptent cent mauvaiſes.

Je ne vous parle point de la critique que m ſieur le chancelier a faite du parlement de Pa j'ai toujours cru, et ſur-tout depuis la cataſtro du chevalier de *La Barre*, que ſes arrêts pouvai être ſujets à la réviſion de la poſtérité; m   e ne me mêle point de cette eſpèce de controverſe. Il me paraît que vous ne vous en mêlez pas plus que moi. Vous êtes occupé de vos plaiſirs et de vos talens; moi, je le ſuis de mes misères qui augmentent tous les jours, et qui m'annoncent la fin de ma vie. En attendant, je vous embraſſe de tout mon cœur. *V.*

## LETTRE LXXI.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

12 de février.

VOTRE camarade le quinze-vingt, *Madame*, affligé de la goutte et de la fièvre, ramaſſe le peu de forces qui lui reſte pour vous écrire, et pour

vo fupplier de faire paffer à votre grand'maman lettre ci-jointe. 1771.

Je n'ai depuis huit jours aucunes nouvelles de is, dans mon enceinte de neiges. Enfermé dans fépulcre blanc, j'ignore où vous en êtes, fi vous il trouver votre amie à la campagne, fi la perfonne que vous me difiez devoir être nommée lundi en effet nommée et déclarée, fi les avocats font remis à plaider, fi le châtelet continue à aire fes fonctions, fi l'opéra comique attire tou- tout Paris. Je fuis mort au monde; ce ferait état affez doux, fi je ne fouffrais pas horriblement.

Vous faites cas de la nation anglaife, vous avez raifon de l'eftimer. Elle a trouvé un très-beau fecret, c'eft qu'aucun particulier chez elle ne va à la campagne que quand il lui en prend envie.

On m'a mandé que M. et madame *Barmécide* font endettés de près de trois millions; en ce cas, ils ont befoin d'une nouvelle vertu, la feule peut-être qui leur manquât, et qu'on appelle l'économie.

Mais vous, Madame, comment vous êtes-vous tirée d'affaire dans les réductions qu'on a faites fur votre revenu? vous n'êtes pas une perfonne à devoir trois millions.

Comment vous portez-vous, Madame, comment paffez-vous vos vingt-quatre heures? comment fupportez-vous la vie? La mienne eft à vous, mais très-inutilement; et probablement je vous reverrai jamais, ce dont je fuis beaucoup plus affligé que de ma goutte et de ma fièvre. Vous avez pas combien le vieil hermite vous regrette. *V.*

## LETTRE LXXII.

### A MADAME
### LA DUCHESSE DE CHOISE

A Ferney, 11 de février.

1771. VOUS prétendez donc, Madame, être fo gueilleuse? il y a bien des personnes qui en le seraient, si elles étaient à votre place. Je magine que vous mettez votre orgueil à êtr douce, bien égale, bien préparée à tout : c' fort bon vice que cet orgueil-là. Il n'y a pc vertu cardinale et théologale qui approche péché mortel. Pour moi, je suis obligé de mon petit orgueil à souffrir l'aveuglement pı total où je suis réduit dans une enceinte de q vingts lieues de neiges, la goutte et tous ses a pagnemens, et tout ce que la vieillesse traîne elle. Ainsi quand, dans mes premiers trans je disais que je me ferais porter en brancar mont Caucase où je demeure sur les bords d ronte, chez le grand *Barmécide*, comme hon lui appartenant, c'était supposé que je fusse e en vie et que j'eusse un firman par écrit. M sait ce que c'est qu'un firman en arabe et e Je suis, Madame, un mort fort orgueilleux, non pas indiscret.

Je ne sais si le bienfaisant *Barmécide* tro bon que le jour même qu'on sut au mont C la nouvelle de son voyage à la campagn

commis des douanes du calife aient fouillé dans les poches de mes nouveaux colons, et leur aient pris tout ce qu'ils portaient : pour moi, j'ai trouvé ce trait abominable. Il n'y a plus de générosité ulmane sur la terre ; *Allah* nous en punit : nous vons la famine en attendant la peste, car ur la guerre, le bienfaisant *Barmécide* nous en préservés immédiatement avant que d'aller à sa campagne sur l'Oronte. 1771.

Je m'imagine qu'à présent vous placez ce bel gueil dont vous me parlez à mettre de l'ordre s vos affaires, après que le visir s'est amusé douze ans à régler celles de l'Europe. C'é- ainsi qu'en usait *Scipion* à Linterne. Je ne crois que Linterne valût Chanteloup, ni que *Scipion* eût fait d'aussi grandes dépenses, ni qu'il eût été aussi généreux, ni que madame *Scipion* valût madame *Barmécide*.

Il aimait un peu les vers de *Térence* ; il avait raison, car *Térence* écrivait très-purement dans sa langue, et il n'employait jamais que le mot propre. Comme je n'ai pas le même talent, je n'ose vous envoyer une épître au roi de Danemarck sur la liberté qu'il a donnée dans ses Etats d'écrire et d'imprimer tout ce qu'on voudrait. Il est ridicule que je fasse des vers arabes à mon âge ; aussi vous voyez que je ne les montre qu'en tremblant.

Je me mets en prose à vos pieds, Madame, tout imperceptibles qu'ils sont. Je présente mon respectueux et inviolable attachement au généreux *Barmécide*, ainsi qu'à madame la duchesse de la grande

1771. montagne. Au reſte, les échos du mont Caucaſe ſ joignent à tous les autres échos.

Par-tout également on vous chante, on vous loue;
On vous voit, par-tout du même œil;
Vous êtes adorée, et tout le monde avoue
Que vous avez raiſon d'avoir beaucoup d'orgueil.

## LETTRE LXXIII.

### A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 15 de février.

Je vous demande en grâce, Madame, de me fair écrire ſur le champ s'il eſt vrai que la grand'mamai ait reçu une lettre du *patron*, et ſi cette lettre eſ auſſi agréable qu'on le dit. Les petits verſicul barmécidiens ont couru. Je peux en être fâché p eux qui ne valent pas grand'choſe, mais je ne ſaurais en être fâché pour moi qui ne rougis poin d'un ſentiment honnête. J'aurais trop à rougir, ſi je craignais de montrer mon attachement pour bienfaitrurs; je ne leur ai jamais demandé de grâc qu'ils ne me l'aient accordée ſur le champ. Il eſ vrai que ces grâces étaient pour d'autres, mais c'eſ ce qui me rend plus reconnaiſſant encore. Je l ſerai dévoué juſqu'à mon dernier ſoupir.

Je voudrais vous accompagner, Madame, d votre voyage, mais mon triſte état ne me peri

pa

pas de me remuer ; et d'ailleurs je n'ai pas le bonheur d'être de ce pays que vous aimez et où l'on va coucher chez qui l'on veut. Tout ce que je puis faire, c'est de vous être dévoué comme à vos amis ; on ne s'est point encore avisé de nous défendre ce sentiment-là. 1771.

Portez-vous bien, écrivez-moi tout ce qui vous plaira, et conservez-moi un peu d'amitié. *V.*

## LETTRE LXXIV.

### A M. CHRISTIN.

Février.

Mon très-cher avocat de l'humanité contre la rapine sacerdotale, voici deux lettres (*) que je vous envoie ; c'est tout ce que peut faire pour le présent votre ami moribond. Je ne crois pas que votre affaire soit sitôt jugée ; tout le conseil est actuellement occupé à remplacer le parlement. Il me semble qu'on se soucie fort peu à Paris de ce parlement. Au bout du compte, il est dans son tort avec le roi ; et l'assassinat du chevalier de *la Barre* et de *Lalli* ne doit pas le rendre cher à la nation.

On dit que monsieur le chancelier prépare un nouveau code dont nous avons grand besoin. Mon-

(*) A M. *Joly de Fleuri*, conseiller d'Etat, du 4 de février et celle à M. le chevalier de *Châtellux*, du 5 de ce mois.

—— ſieur *Chéry* devrait bien l'engager à mettre, dans
1771. ſon corps de lois, quelque règlement en faveur des hommes libres que des chanoines veulent rendre eſclaves. Il doit ſavoir s'il eſt vrai qu'on va reſſerrer la juridiction de Paris dans des limites plus convenables, et qu'on ne ſera plus forcé d'aller ſe ruiner à Paris en dernier reſſort, à cent-cinq lieues de chez ſoi. C'eſt le plus grand ſervice monſieur le chancelier puiſſe rendre ; ſ m ſera béni.

Si j'étais à Paris, mon cher philoſophe, je me ferais votre clerc, votre commiſſionnaire, votre ſolliciteur ; je frapperais à toutes les portes, je crierais à toutes les oreilles. Dès que vous ſerez près d'être jugé, je prendrai la liberté d'écrire à monſieur le chancelier à qui j'ai déjà écrit ſur cette affaire ; vous pouvez en aſſurer vos cliens. Je penſe fermement qu'il eſt de ſon intérêt de vous être favorable, et qu'il ſe couvrira de gloire en briſant les fers honteux de douze mille ſujets du roi très-utiles, enchaînés par vingt chanoines très-inutiles.

Adieu, mon cher ami ; je ſuis à vous et à vos cliens juſqu'au dernier jour de ma vie.

## LETTRE LXXV.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 18 de février.

OUI, mon héros, je vous l'avoue, j'ai ri un peu quand vous m'avez mandé que vous aviez la goutte; mais savez-vous bien pourquoi j'ai ri? c'est que je l'ai aussi. Il m'a paru assez plaisant qu'ayant pensé comme vous presque en toutes choses, ayant eu les mêmes idées, j'aye aussi les mêmes sensations. DIEU m'avait fait pour être réformé à votre suite; c'est bien dommage que je sois toujours si éloigné de vous, et que je sois une planète si distante du centre de mon orbite. 1771.

D'*Argens* vient de mourir à Toulon, il ne vous reste plus que moi de vos anciens serviteurs bafoués ou par vous ou par les rois. Je le suis fort aussi par la nature; mes yeux à l'écarlate sont absolument aveuglés par la neige, à l'heure que je vous écris.

Je cours actuellement ma soixante et dix-huitième année et vous êtes un jeune homme de près de soixante et quinze. Voilà, si je ne me trompe, le temps de faire des réflexions sur les vanités de ce monde. Deux jours que j'ai à vivre, et une vingtaine d'années qui vous restent, ne diffèrent pas beaucoup.

Je ris des folies de ce monde encore plus que de

—— ma goutte; mais je ne ris point quand mon hé
1771. me gronde, selon sa louable coutume, de ne
avoir pas envoyé je ne sais quels livres imprimés
Hollande, dont il me parle. Voulait-il que je les
envoyasse par la poste, afin que le paquet fût
vert, saisi et porté ailleurs? m'a-t-il donné
adresse? m'a-t-il fourni des moyens? ignore-
que je ne suis ni en Prusse, ni en Russie, ni en A
gleterre, ni en Suède, ni en Danemarck, ni
Hollande, ni dans le nord de l'Allemagne où
hommes jouissent du droit de savoir lire et écri

Ne se souvient-il plus du pauvre garçon apo
caire qui fut, il y a deux ans, fouetté, marqué d'
fleur de lis toute chaude, condamné aux galères p
pétuelles par *messieurs*, et qui mourut de douleu
lendemain avec sa femme et sa fille, pour av
vendu, dans Paris, une mauvaise comédie inti
*la Vestale*; laquelle avait été imprimée avec
permission tacite?

Ne vous souvient-il plus qu'un des plus horrib
crimes mentionnés dans le procès du chevalier de
*Barre*, était d'avoir, dans son cabinet, des liv
qu'on appelle défendus? ce qui, joint à l'abomi
tion de n'avoir pas ôté son chapeau pendant la plu
devant une procession de capucins, engagea les
teurs des rois à lui faire couper le poing, à lui a
racher la langue, et à faire jeter dans les flamm
sa tête d'un côté et son corps de l'autre.

Ne saviez-vous pas, mon héros, que, parmi c
Velches pour lesquels vous avez combattu so
*Louis XIV* et sous *Louis XV*, pendant soixan

ans, il y a des tigres acharnés à dévorer les hommes, comme il y a des singes occupés à faire la culbute? 1771.

J'ai été assez persécuté, je veux mourir tranquille. Dieu merci, je ne fais point de livres, puisqu'il est si dangereux d'en faire. J'achève ma vie au pied du mont Jura, et j'irais mourir au pied du Caucase, si on me persécutait encore. J'eusse aimé mieux rire avec vous à Richelieu; mais mon héros est incapable de porter la philosophie jusque là. Il sera dans le tourbillon jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, comme le duc d'*Epernon* qui ne le valait pas. Il faut que chaque individu remplisse sa destinée.

Je vous remercie très-tendrement d'avoir favorisé M. *Gaillard* qui en est digne.

Je crois votre goutte aussi légère que votre brillante imagination. Il n'est pas possible que, vous étant baigné presque tous les jours, l'accès soit bien violent et bien douloureux. La mienne est peu de chose aussi; mais mes yeux, mes yeux, voilà ce qui m'accable. Je ne conçois pas comment madame *du Deffant* peut être si gaie et si semillante après avoir perdu la vue. DIEU vous conserve vos deux yeux qui ont été tant lorgneurs et tant lorgnés! DIEU vous conserve tout le reste! Ne grondez plus votre vieux serviteur qui assurément ne le mérite pas.

Vous souvenez-vous de *Couratin* qui avait toujours tort avec vous, quelque chose qu'il fît?

Permettez-moi de me mettre aux pieds de madame la comtesse d'*Egmont*.

*Le vieil hermite.*

# LETTRE LXXVI.

## A MADAME

## LA PRINCESSE DE TALMONT.

A Ferney, 23 de février.

MADAME,

— J'AI soixante et dix-huit ans, je suis né faible, je
'71. suis très-malade et presque aveugle : *Moustapha* lui-même excuserait un homme qui, dans cet état, ne serait pas exact à écrire.

Si M. le prince de *Salm* vous a dit que je me portais bien, je lui pardonne cette horrible calomnie, en considération du plaisir infini que j'ai eu, quand il m'a fait l'honneur de venir dans ma chaumière.

A l'égard du grand-turc, Madame, je ne puis absolument prendre son parti. Il n'aime ni l'opéra, ni la comédie, ni aucun des beaux arts; il ne parle point français, il n'est pas mon prochain : je ne puis l'aimer. J'aurai toujours une dent contre des gens qui ont dévasté, appauvri et abruti la Gréce entière. Vous ne pouvez pas honnêtement exiger de moi que j'aime les destructeurs de la patrie d'*Homère*, de *Sophocle* et de *Démosthène*. Je vous respecte même assez pour croire que, dans le fond du cœur, vous pensez comme moi.

J'aurais désiré que vos braves Polonais, qui sont

si généreux, si nobles et si éloquens, et qui ont toujours résisté aux Turcs avec tant de courage, se fussent joints aux Russes pour chasser de l'Europe la famille d'*Ortogul*. Mes vœux n'ont pas été exaucés et j'en suis bien fâché; mais, quelque chose qui arrive, je suis persuadé que votre respectable nation conservera toujours ce qu'il y a de plus précieux au monde, la liberté. Les Turcs n'ont jamais pu l'entamer, nulle puissance ne la ravira. Vous essuierez toujours des orages; mais vous ne serez jamais submergés; vous êtes comme les baleines qui se jouent dans les tempêtes. 1771.

Pour vous, Madame, qui êtes dans un port assez commode, je conçois quel est le chagrin de votre belle ame de voir les peines de vos compatriotes. Vous avez toujours pensé avec grandeur; et j'ose dire qu'il y a une espèce de plaisir à sentir qu'on ne peut souffrir que par le malheur des autres. Je ne puis qu'approuver tous vos sentimens, excepté votre tendre amitié pour des barbares qui traitent si mal votre sexe, et qui lui ôtent cette liberté dont vous faites tant de cas. Que vous importe, après tout, qu'ils se lavent en commençant par le coude? Comme vous n'avez aucun intérêt à ces ablutions, autant vaudrait-il pour vous qu'ils fussent aussi crasseux que les Samoïèdes. Il faut que tous les musulmans soient naturellement bien mal-propres, puisque DIEU a été obligé de leur ordonner de se laver cinq fois par jour.

Au reste, Madame, je sens que je serai toujours rempli de respect et d'attachement pour vous, soit

que vous fuffiez à la Mecque, ou à Jérufalem, ou
1771 dans Aftracan. Je finis mes jours dans un défert fort différent de tous ces lieux fi renommés. J'y fais des vœux pour votre bonheur, fuppofé qu effet il y ait du bonheur fur notre globe. Vo avez vu des malheurs de toutes les efpèces; je vo commande à votre efprit et à votre courage.

Agréez, Madame, le profond refpect, etc.

## LETTRE LXXVII.

### A M. DE LA HARPE.

A Ferney, 25 de février.

Le diable fe fourre par-tout depuis long-temps. Si on vous a imputé des vers contre M. le maréchal de *Richelieu*, on m'attribue une lettre au pape. On veut vous faire arrêter, et on veut m'excommunier : perfonne n'eft en fureté ni dans cette vie ni dans l'autre; il fuffit d'avoir de la réputation pour être perfécuté et damné. Il faut fe foumettre à tous les ordres de la Providence; nous lui devons des remercîmens, puifqu'elle vous a choifi pour punir maître *Aliboron* dit *Fréron*. Le Mercure, en effet, eft devenu le feul journal de France, grâce à vos foins. L'âne d'*Apulée* mangeait des rofes, l'âne de *Fréron* s'enivre; chacun fe confole à fa façon; je plains feulement fon cabaretier. A l'égard du libraire qui fefait la litière d'*Aliboron*, il ne rifque rien; il lui reftera toujours le *Journal chrétien*, avec lequel on fait fon falut, fi on ne fait pas fa fortune.

On dit que gentil *Bernard* a perdu la mémoire ; — 1771.
l a pourtant pour mère une des filles de mémoire,
l doit avoir du crédit dans la famille.

Eſt-il vrai que M. de *Mairan* ſe dégoûte de ſon de quatre-vingt-treize ans, et qu'il veuille aller uver *Fontenelle ?* Pour moi, j'irai bientôt trouver *llegrin*, *Danchet* et le barbare *Crébillon*. En attendant, je vous embraſſe de tout mon cœur. *V.*

## LETTRE LXXVIII.

### A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 25 de janvier.

LA nature et la fortune nous traitent tous bien mal. Il eſt triſte d'avoir à combattre à la fois deux puiſſances auſſi formidables. Madame de *Florian* languiſſante et malade encore, ſon fils confiné avec ſa femme dans un pauvre village à plus de cent lieues de vous, madame *Denis* au mont Jura avec une très-mauvaiſe ſanté ; moi, chétif, devenu aveugle et attaqué de la goutte ; ma colonie, qui commençait à proſpérer, frappée d'un coup de foudre ; tout preſque détruit en un moment, des dépenſes immenſes perdues ; quand tout cela ſe joint enſemble, c'eſt un amas d'infortunes dont il eſt bien difficile de ſe tirer.

Je ne ſais pas comment finira l'affaire du parlement ; mais j'oſerais bien dire que les compagnies ſont de plus grandes fautes que les particuliers,

—— parce que perſonne n'en répondant en ſon pro
1771. nom, chacun en devient plus téméraire. Il
toujours paru abſurde de vouloir inculper un
du royaume, quand le roi, dans ſon c
déclaré que ce pair n'a rien fait que par ſes or
et a très-bien ſervi. C'eſt au fond vouloir fai
procès au roi lui-même; c'eſt de plus ſe dé
juge et partie; c'eſt manquer, ce me ſem
tous les devoirs.

Je vous avoue encore que j'ai ſur le c
ſang du chevalier de *la Barre* et du comte de *L*
Heureuſement d'*Omoï* n'y a point trempé ſes
mais ceux qui ont à ſe reprocher ces cruau
dont l'Europe eſt indignée, ſont-ils bien à plai
d'être à la campagne? Il y a dix-ſept ans qu
ſuis, et je n'ai pourtant aſſaſſiné perſonne.

Le ſetier de blé, meſure de Paris, vaut tou
chez nous environ vingt écus. C'eſt un très-
malheur pour moi, mais c'en eſt un fort g
pour le peuple.

Je vous embraſſe tous deux tendrement,
ſuis déſeſpéré de n'être d'aucun ſecours à ma n

## LETTRE LXXIX.

### A M. DE VEYMERANG

Le 25 de février.

LE vieux malade, goutteux, aveugle, n'en p
vant plus, remercie bien tendrement M. de *V*

de ses bontés et de ses nouvelles. Il tient 1771.
ore au monde par les bontés que vous avez
lui. Il est très-affligé des brigandages dont il
témoin dans le pays barbare qu'il habite. Il
fâché d'avoir vu tout le blé du pays vendu
u i nt à l'étranger par un génevois; il est
le froment coûte encore près de vingt écus
letier, mesure de Paris. Il voit avec douleur sa
onie vexée et dégoûtée. Il a levé les épaules
nd la cohue des enquêtes s'est mise à contrarier
roi, et à vouloir entacher les gens. Il a ri; mais
u ne rit point quand on manque de pain. C'est-là
l'essentiel; et le *Pater noster* commence par-là, ce
qui est, à mon avis, fort sensé.

Je m'intéresse fort à vos yeux, Monsieur; je suis d'ailleurs du métier, une fluxion épouvantable m'a rendu aveugle.

Je vous remercie, encore une fois, de tout ce e vous avez bien voulu m'apprendre.

On me mande de Lyon que monsieur le chancelier a déjà nommé onze conseillers du conseil suprême qu'il veut établir à Lyon. Si la chose est vraie, c'est un des plus grands services qu'il puisse rendre à l'Etat, et il sera béni à jamais. N'était-il pas horrible d'être obligé de s'aller ruiner, en dernier ressort, à cent lieues de chez soi, devant un tribunal qui n'entend rien au commerce, et qui ne sait pas comment on file la soie? Monsieur le chancelier paraît un homme d'esprit très-éclairé et très-ferme. S'il persiste, il se couvrira de gloire; s'il ollit, il aura toujours des ennemis à combattre.

Délivrez-nous du génevois *Cambassadès* qui, à présent, au lieu de vendre notre bled à l'étranger, nous vend notre pain tout cuit.

Madame *Denis* vous fait les plus sincères complimens. Je suis entièrement à vos ordres.

*Le vieux malade du mont Jura*
*et le plus inutile des hommes.*

## LETTRE LXXX.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 27 de février.

1771. COMME je suis réformé à la suite de mon héros, et que je suis quitte de ma goutte, je me flatte qu'il en est délivré aussi; elle ne lui allait point du tout. Passe pour un prélat désœuvré; mais monseigneur le maréchal n'est pas fait pour se tenir couché sur le dos avec un cataplasme sur le pied. C'est une chose bien plaisante que la goutte, et qui confond terriblement l'art prétendu de la médecine. Comment se peut-il faire que la douleur passe tout d'un coup d'un doigt de la main gauche à l'orteil du pied droit, sans qu'on sente le moindre effet de ce passage dans le reste du corps? Quand les médecins m'expliqueront cette transmigration, et qui y remédieront, je croirai en eux.

On dit que nous allons avoir un nouveau code; nous en avons un grand besoin. Cette réforme immortaliserait le règne du roi. Il est sur-tout bien à

r qu'on ne voye plus de jugemens femblables 1771.
du lieutenant général *Lalli* et du chevalier
*Barre*, qui n'ont pas fait honneur à la France,
e refte de l'Europe. J'avoue encore que je
ais rien de fi ridicule que la rage d'entacher;
y a eu des chofes plus odieufes du temps de la
de, mais rien de plus impertinent. On croit que
l'opéra comique que la nation eft folâtre;
fe trompe, c'eft à la cohue de enquêtes, et le
re juge beaucoup mieux qu'elle.

'eft trop raifonner pour un pauvre aveugle; j'ai
que perdu la vue dans mes neiges, je ne pourrai
voir mon héros, mais je lui ferai attaché, juf-
au dernier moment de ma vie, avec le plus
refpect. *V.*

## LETTRE LXXXI.

## L'ACADEMIE FRANÇAISE.

A Ferney, 4 de mars.

MESSIEURS,

PERMETTEZ-MOI de vous foumettre une idée
quelle j'ofe me flatter de me rencontrer avec
. Rempli de la lecture des *Géorgiques* de mon-
*Delille*, je fens tout le mérite de la difficulté
ureufement furmontée, et je penfe qu'on ne
ait faire plus d'honneur à *Virgile* et à la nation
ème des *Saifons* et la traduction des *Géorgi-*

—— *ques* me paraiſſent les deux meilleurs poëmes q
1771 aient honoré la France après l'*Art poétique.* V
avez donné à M. de *Saint-Lambert* la place q
méritait à plus d'un titre, il ne vous reſte
mettre M. *Delille* à côté de lui. Je ne le co
point ; mais je préſume, par ſa préface, qu'il
la liberté académique, qu'il n'eſt ni ſatiri
flatteur, et que ſes mœurs ſont dignes de

Je me confirme dans l'eſtime que je lui dois,
la critique odieuſe et ſouvent abſurde qu'un
*Clément* a faite de cet important ouvrage, ainſi
du poëme des *Saiſons.* Ce petit ſerpent de Di
s'eſt caſſé les dents à force de mordre les deux
leures limes que nous ayons.

Je penſe, Meſſieurs, qu'il eſt digne de vo
récompenſer les talens, en les ſeſant triompl
l'envie. La critique eſt permiſe, ſans doute :
la critique injuſte mérite un châtiment ; et ſa vi
punition eſt de voir la gloire de ceux qu'elle attaq

M. *Delille* ne ſait point quelle liberté je pr
avec vous. Je ſouhaite même qu'il l'ignore, et
me borne à vous faire juges de mes ſentimens
je dois vous ſoumettre.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect,

*A M. Duclos, ſecrétaire perpétuel, &c.*

SI M. *Duclos* penſe comme moi, et s'il trou
ma lettre à l'académie convenable, je le ſupplie
la préſenter dans la ſéance qui lui paraîtra la
diſpoſée. Je m'en rapporte à ſes lumières, à tout

vues qu'il peut avoir, et à l'amitié dont il m'a ——
ɔurs honoré. Je puis l'assurer que je n'ai jamais 1771.
ɔindre liaison avec M. *Delille*, que je ne
ı jamais écrit, que j'ignore même s'il fait des
hes pour être reçu à l'académie; mais il me
si digne d'en être, que je n'ai pu m'empêcher
ce que j'en pense, supposé que cela soit
nos statuts.

e présente mes respects à M. *Duclos*.

## LETTRE LXXXII.

### A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

4 de mars.

LON cher lieutenant de la garde prétorienne,
vie de lire la meilleure pièce qu'on ait faite
bien long-temps, pour le fond, pour la
e et pour le style. Je ne sais pas si elle réussit
Paris comme en province; mais je sais qu'elle
excellente, et que c'est ainsi qu'il faut écrire
prose. La pièce, à la vérité, est en six actes,
:es six actes sont très-bien distribués, et chacun
doit faire un très-bon effet. Il me paraît que
:eur a deux choses nécessaires et rares, du génie
de l'esprit. Si, par hasard, vous le voyez à Ver-
s, je vous supplie de lui dire que j'admire son
et que je suis enchanté de son style. Cet ou-
vrage doit aller à l'immortalité. Rien n'est si beau
que la justice gratuite, rien n'est si consolant que

de n'être pas obligé d'aller se ruiner à cent lieues
1771. de chez soi ; c'est le plus grand service rendu à la
nation.

Comment se porte madame *Dixneufans* ?
vous un petit tour cette année dans le Vi
aurons-nous le bonheur de vous posséder ?

Madame *Denis* vous fait mille complin
pauvre vieux malade vous embrasse comme il
car il n'en peut plus.

## LETTRE LXXXIII.

### A MADAME

### LA COMTESSE D'ARGENTAL.

9 de mars.

Je ne pourrai aujourd'hui, Madame, parler à mes anges ni de M. *Lantin* ni du petit anti-*Crébillon*, que M. de *Thibouville* a si heureusement trouvé. Je suis absolument aveugle pour le moment présent. Je sais bien qu'il serait fort mal de renoncer aux vers, parce qu'on a perdu les yeux ; au contraire, c'est alors qu'on en doit faire plus que jam on a l'esprit bien plus recueilli, et l'exemple d'*Ho* encourage infiniment : mais l'état où je me tr a été si embelli par tant d'autres accom dignes de mon âge, que je suis obligé de quartier pour quelques jours.

Je vous avertis seulement, mes anges, que j'ai une

répugnance infinie à tuer la reine-mère, après avoir empoisonné sa bru. Je vous trouve trop cruels; 1771. pourriez-vous point prendre des mœurs un peu douces?

M. d'*Argental* a donc toujours un grand goût pour ce *Systême de la nature*? Je le supplie de bien effacer les vers dans lesquels on en parle au roi de Danemarck. Cependant je vous jure que ce livre est farci de déclamations, de répétitions, et très-peu fourni de raisons. Il y a des morceaux éloquens, d'accord; mais il me paraît absurde de nier qu'il y ait une intelligence dans le monde. *Spinosa* lui-même, qui était bon géomètre, est obligé d'en convenir. L'intelligence répandue dans la matière fait la base de son systême. Cette intelligence est assurément démontrée par les faits, et l'opinion opposée de notre auteur me semble très-anti-philosophique: d'ailleurs, qu'est-ce qu'un systême uniquement fondé sur la balourdise d'un pauvre jésuite qui crut avoir fait des anguilles avec de la farine de blé ergoté? J'avoue que tout cela me paraît le comble de l'extravagance. *Spinosa* est moins éloquent, mais il est cent fois plus raisonnable.

Je passe volontiers de ce chaos à la nouvelle pièce en six actes, que le roi vient de faire. Je trouve ces six actes admirables, sur-tout si on trouve des acteurs. Il me paraît que la pièce réussit beaucoup auprès de tous les gens désintéressés. Il faut la jouer au plutôt. Je la regarde comme un chef-d'œuvre qui doit enchanter la nation malgré la cabale.

Je parlerai de la famille d'*Atrée* et de celle d'*An-*
1771 *nibal*, dès que je ferai quitte de mes souffrances.
Mille tendres respects à mes anges.

## LETTRE LXXXIV.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU

A Ferney, 11 de mars.

IL n'y a rien à répliquer, Monseigneur, au mémoire dont vous m'avez favorisé, si ce n'est ce que disait M. *le Grand* à *Louis XIV*, sur les que le roi venait de règler : Sire, le charbonnier maître chez lui.

Le roi peut arranger les choses comme il lui plaît à un bal, à son souper, à sa chapelle ; mais, pour la constitution de l'Etat, elle demande un peu plus d'attention et de connaissances.

Il est prouvé que la pairie est la vraie noblesse et la vraie juridiction suprême du royaume ; c'est l'ancien baronage, c'est le véritable parlement aussi ancien que la monarchie.

*Guillaume le conquérant*, premier vassal du roi de France, porta les lois fondamentales de la France dans l'Angleterre où elles se sont fortifiées, tandis qu'elles se sont affaiblies dans le lieu de leur origine. Cela est si vrai, que la pairie a été toujours composée en Angleterre de ducs, de marquis, au nombre de deux, de comtes, de vicomtes et de barons ; les ducs y ont toujours eu, et prennent encore le

:e de très-haut et de très-puissant prince, et on ——
appelle encore *votre grâce*, qualité qu'on donne 1771.
roi.

Voilà pourquoi *François de Montmorenci*, pair et
chal de France (cité dans le *Mémoire*, page
1), fut inscrit dans le rôle des chevaliers de la Jarre,
en 1572, sous ce titre: *His grace the most and potent*; sa grâce, le très-haut et puissant
e le duc de *Montmorenci*.

l raison en est que, dans ce temps, les ducs et
ient tous en Angleterre de la famille royale,
ils l'avaient été en France. Les Anglais ont
rvé leur ancienne prérogative, et c'est encore
i pour laquelle les ducs et pairs anglais, qui
dans l'armée du roi *Guillaume III*, ne voulu-
:éder aux princes de l'Empire Les prin-
étrangers n'ont aucun rang en Angleterre que
courtoisie, et les chevaliers de la Jarretière ne
que suivant l'ordre de leur réception,
f tement, selon l'ancien usage de France.
isque me voilà embarqué dans les profondeurs
pairie, je vous dirai que la juridiction suprême,
a atière d'Etat, a toujours continué d'être en
e re la seule cour des pairs, et qu'elle est
: le parlement, comme elle l'était chez nous.

Le roi de France peut encore assembler ses pairs
il veut, et juger la cause d'un pair où il veut,
y appeler aucun homme de robe, cela est
:contestable; c'est pourquoi les difficultés que le
arlement de Paris a faites au roi en dernier lieu,
l'ont toujours paru très-mal fondées.

Votre jurifprudence ayant continuellement c
1771. gé, ainfi que tous vos ufages, vous avez cer
ment befoin d'une réforme.

Un des plus grands abus était de fe voir o
d'aller plaider trop loin de chez foi. Cet al
ruiné mille familles, et la juftice n'en a ¡
mieux rendue. Si on peut y remédier, c'eft un
grand fervice rendu à l'Etat, et qui mérite la re
naiffance de la nation.

Voilà mes petites idées, elles fe foumettent
rement aux vôtres, comme de raifon; vo
affurément en favoir plus que moi fur tout c
concerne votre très-refpectable petaudière.
parle comme un moineau qui ne doit pas jug
aigles de fon pays.

Je me mets, dans le fond de mon pot à moine
fous la protection de l'aigle de Fontenoi, de G
et de Minorque.

Confervez vos bontés pour ce vieil aveugl
vous eft dévoué avec un refpect auffi tendre
s'il avait deux yeux.

Si vous pouviez me gratifier des remontrar
la cour des aides, je vous ferais infiniment o
mais de quoi s'avife la cour des aides? et
la cour des monnaies? *V.*

# LETTRE LXXXV.

## A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

13 de mars.

Le vieux malade, que ses fluxions ont rendu aveugle, remercie bien tendrement son cher et respectable inspecteur de son souvenir. 1771.

Je n'ai point lu les remontrances de la cour des ai- et je n'entends point pourquoi la cour des aides se des conseils souverains que le roi juge à propos créer dans son royaume pour le soulagement de ses peuples ; mais puisqu'elles sont si bien écrites, je suis curieux de les voir comme pièce d'éloquence et non pas comme affaire d'Etat. Si vous pouvez, Monsieur, avoir la bonté de me les faire parvenir contre-signées du nom de monseigneur le duc d'*Orléans*, je vous serai très-obligé ; si cela fait la moindre difficulté, je retire ma très-humble prière. Quand je verrai des remontrances qui opèreront le payement de nos rentes, je serai fort content ; jusque-là je ne vois que des phrases inutiles. L'*Oraison* de *Cicéron*, *pro lege Manilia*, fit donner le commandement d'Asie à *Pompée*. Toutes les belles harangues de *messieurs* n'ont produit, depuis *François I*, que des lettres de cachet. Il aurait bien mieux valu ne se point baigner dans le sang du chevalier de *la Barre* et du comte de *Lalli*.

Votre héros, le prince *Adolphe*, devenu roi, n'honorera point Ferney de sa présence. J'aurais

1771. été aſſez embarraſſé de le recevoir dans l'état où je ſuis. Je n'ai qu'un ſouffle de vie; mais tant que je reſpirerai, ce ſera, Monſieur, pour vous aimer et pour vous reſpecter.

## LETTRE LXXXVI.

### A MADAME

### LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

13 de mars.

*Job à Madame Barmécide.*

Le diable avait oublié de crever les yeux à l'autre *Job*, il s'eſt perfectionné depuis: ainſi, Madame, vous avez actuellement une petite-fille (*) et un vieux ſerviteur aux Quinze-vingts. C'eſt de mon fumier que j'ai l'honneur de vous écrire avec un têt de pot caſſé. Madame votre petite-fille eſt la plus heureuſe aveugle qui ſoit au monde; elle court, elle ſoupe, elle veille dans Babylone, elle compte même aller à Chanteloup; ce qui eſt, dit-on, la ſuprême félicité. *Job* n'y prétend point, il compte mourir inceſſamment dans ſes neiges; et voici ce qu'il dit, de la part du Seigneur, à l'illuſtre *Barmécide* :

Votre nom répandra toujours une odeur de ſuavité dans les nations, car vous feſiez le bien au point du jour et au coucher du ſoleil; vous n'avez point

(*) Madame du *Deffant.*

r de pacte avec le diable, mais vous avez fait pacte de famille qui eſt de DIEU; vous avez 1771.
ois donné la paix à Babylone, et vous avez autre fois empêché la guerre; et une autre fois, vous amuſer, vous avez donné une île au mandeur des croyans; auſſi je vous ai écrit le livre de vie, très-petit livre où n'a pas de e qui veut.

J'encadrerai avec vous la ſultane *Barmécide*, m'a loſophe, dont l'Eternel s'eſt complu à former belle ame, et je mettrai dans le même cadre votre ſ r de la grande montagne, en qui mérite ; et j'ai dit : ils feront bien par-tout où ils p e qu'ils ſeront bien avec eux-mêmes, e cœurs généreux ſont toujours en paix.

Et ſi vous voulez vous amuſer de rogatons par *A*, *B*, *C*, *D*, *E*, comme *Abbaye*, *Abraham*, *Adam*, *Alcoran*, *Alexandre*, *Anciens et Modernes*, *Ane*, , *Anguilles*, *Apocalypſe*, *Apôtres*, *Apoſtats*, vous ſera parvenir ces facéties honnêtes par la ie que vous aurez la bonté d'indiquer; facéties eurs pédanteſques et très-inſtructives pour ceux veulent ſavoir des choſes inutiles.

Si *Job* pouvait occuper un moment le loiſir de iſon *Barmécide*, il ſerait trop heureux; mais ut-il venir de bon des précipices et des nei- du mont Jura? C'eſt dans les belles campagnes Chanteloup que ſe trouvent l'eſprit, et la raiſon et le génie; ainſi je me tais et m'endors ſur mon fumier en me recommandant au néant.

En attendant, je ſupplie madame *Barmécide* de

1771 me conſerver ſes bontés qui ſont ma conſolation pour le moment qui me reſte à vivre, et d'agréer mon profond reſpect.

*Le vieil hermite.*

## LETTRE LXXXVII.

### A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

16 de mars.

Je vous trouve très heureuſe, Madame, de n'être qu'aveugle; pour moi, qui le ſuis entièrement depuis quinze jours, avec des douleurs horribles dans les yeux, moi qui ai la goutte et la fièvre, je me tiens un petit *Job* ſur mon fumier. Il eſt vrai que *Job* n'avait point perdu les deux yeux, et n'avait point ſur-tout perdu la langue, car c'était terrible bavard; le diable, à la vérité, lui avait ôté tout ſon bien, et il ne m'a pris qu'une grande partie du mien: mais DIEU rendit tout à *Job*, et il n'a pas la mine de me rien rendre.

Votre grand'maman a de la ſanté et bonne compagnie; ſa philoſophie et la trempe de ſon ame doivent encore contribuer à ſon bonheur dans le plus beau lieu de la nature: elle doit être plus chère que jamais à ſon mari; enfin elle jouira des agrémens de votre ſociété. Joignez à tout cela l'acclamation de la voix publique; ſon lôt me paraît un des meilleurs de ce monde. Il me ſemble que,

quand

ıand on a tous les cœurs pour ſoi, on eſt le ——
emier perſonnage de la terre. 1771.

Ma *Catherine* joue un autre rôle. Il y a à parier ɛlle ſera dans Conſtantinople avant la fin de nnée, à moins qu'*Aly-bey* ne la prévienne et ne 'ienne ſon ennemi, ce qui pourrait très-bien arıver. Voilà des événemens cela! nos tracaſſeries ırlementaires ſont des ſottiſes de pédans, des ıvretés mépriſab'es, en comparaiſon de ces belrévolutions. Vous pourrez bien auſſi voir cet :té quelques querelles ſur mer entre les Eſpagnols :t les Anglais; mais ce ſont de petites fuſées, en comparaiſon des grands feux de ma *Catherine.*

Les princes de Suède devaient venir dans mon pays barbare, mais ils ont un voyage plus preſſé à faire.

Adieu, Madame; portez-vous bien. Allez voir votre am'e; faites toutes deux le bonheur l'une de l'autre, ſi le mot de bonheur peut ſe prononcer; conſervez-moi des bontés qui me conſolent. *V.*

## LETTRE LXXXVIII.

### A M. DE LA PONCE.

A Ferney, mars.

SI vous allez à Chanteloup, je me recommande à vos bons offices. Je vous prie de me mettre aux pieds de M. le duc, de madame la ducheſſe de *Choiſeul* et de madame la ducheſſe de *Grammont*; leurs bontés ſeront toujours gravées dans mon cœur.

1771. Il me semble que je suis comme la France, [illegible] beaucoup à ce grand ministre.

S'il a fait le pacte de famille, s'il vous a [illegible] la paix, si la Corse est au roi, je lui dois aus[si] [l'é]tablissement de mademoiselle *Corneille*, les fr[anchises] de mes terres, et les grâces dont il a comblé t[outes] les personnes que j'ai pris la liberté de lui rec[om]mander : ainsi, Monsieur, je crois qu'il peut [bien] raisonnablement compter sur les cœurs de la F[ran]ce, sur le vôtre et sur le mien.

Ce n'est pas que je ne trouve l'érection des nouveaux conseils admirable, ce n'est [illegible] que ne sois persuadé que nous avons [illegible] que [nou]velle jurisprudence; mais cela n'a r[ien] [illegible] de co[mmun] avec les services que M. le duc de *Choi[seul]* a [ren]dus à l'Etat, et avec la reconnaissance que [je lui] dois.

Je vous remercie bien sensiblement, Mo[nsieur], du service essentiel que vous venez de rendre à [notre] petite colonie, en assurant par vos bontés et [illegible] vos soins l'envoi de la petite caisse adressée à [M.] le marquis d'*Ossun* : vous ne pouviez mieux fa[vo]riser ces pauvres gens, dans une circonstance [plus] critique. Ils sont maltraités de tous les côtés. [Ils] n'ont encore rien pu obtenir de ce qu'ils dem[an]daient; et notre petit pays qui se flattait, il y a quelques mois, de la protection la plus signalée, est bien près de retourner dans son ancienne barbarie. Je m'étais épuisé entièrement pour le vivifier un peu; un moment a tout détruit : nous n'avons à présent qu'une perspective très-triste avec

f ine dont nous avons bien de la peine à nous rer. 1771.

# LETTRE LXXXIX.

## A M. DE CHABANON.

25 de mars.

VRAIMENT oui, mon cher ami, quoique les lades ne ressentent que leurs maux, j'ai senti ement le triste état de douze mille honnêtes gens tés comme des nègres par des chanoines et par moines. On leur avait persuadé qu'ils étaient s esclaves, et ils le croyaient bonnement. *L'insion fait tout*, comme vous le savez. J'ai tra rivement pour eux, et M. le duc de *Choiseul* enait sous sa protection. Ils ont, dans mon *tin*, un défenseur admirable. Il est en ite de la liberté, de l'humanité et de la losophie; mais je crois que par ce temps-ci les es de mes pauvres esclaves ne seront pas sitôt ; le conseil est occupé à des choses plus tes; il faut attendre.

Je dois remercier madame la duchesse de *Villeroi* avoir épargné le soin de faire des chœurs à pe, je n'y aurais pas réussi; on fait mal les oses qu'on n'aime pas, et j'avoue que je n'ai goût pour la musique mêlée avec la décla- il me paraît que l'un tue toujours l'autre.

Je suis bien aise que le ton magistral de ce petit *lément*, sa malignité et ses bévues vous aient ré-

N 2

voûté comme moi. Ce marousle descend de
1771. qui engendra l'abbé *Desfontaines*, qui engend
*ron*, qui engendra *Clément*.

Adieu, mon cher ami; je suis accablé de
je suis aveugle; mais on m'assure que je retro
mes yeux quand ce mont Jura, que vous co
lez, n'aura plus de neige.

Madame *Denis* vous fait les plus tendres c
mens. Je vous embrasse de tout mon cœur.

## LETTRE XC.

### A M. LE COMTE DE ROCHEFO

27 de mars.

Si vous passez, comme vous le dites, Mo
au mois de juillet par votre hospice de Ferne
madame *Dixneufans*, vous savez comme ce
yeur sera sentie par ma pièce et par son onc
veugle. J'espère qu'alors j'aurai des yeux; c
qu'à présent l'été me rend la vue que je
dans le temps des neiges. On ne peut mieux
dre son temps pour voir, que quand m
*Dixneufans* passe.

Vous verrez ma petite colonie assez heureu
établie: celle de Versoy est un peu négligée
sent. Il me semble qu'on a trop étendu les
de M. le duc de *Choiseul*. On a fait dépenser
six cents mille francs pour un port qui hon
Brest ou Toulon, mais où il n'y aura jama
deux ou trois barques. Au lieu de construire

l'embouchure de la rivière, on l'a placé beaucoup —— 
plus haut, et on s'est mis dans la nécessité de don- 1771.
ner à la rivière un autre lit, ce qui exigerait des dépenses immenses. Voilà comment les meilleurs projets échouent, quand on veut plus faire que le ministère n'ordonne.

Je conserverai jusqu'au dernier jour de ma vie la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance pour M. le duc de *Choiseul.* Il m'accordait sur le champ tout ce que je lui demandais, et je ne lui ai jamais rien demandé que pour les autres; c'est ce qui augmente les obligations que je lui ai.

Il est horrible d'être ingrat, mais il faut être juste. Je persiste dans la ferme opinion que rien n'est plus utile et plus beau que l'établissement des six conseils souverains; cela seul doit rendre le règne de *Louis XV* cher à la nation. Ceux qui s'élèvent contre ce bienfait, sont des malades qui se plaignent du médecin qui leur rend la santé. Quelquefois les institutions les plus salutaires sont mal reçues, parce qu'elles ne viennent pas dans un temps favorable; mais bientôt les bons esprits se rendent: pour la canaille, il ne faut jamais la compter.

Adieu, Monsieur; conservez-moi votre amitié dont vous savez que je sens tout le prix, et qui fait ma consolation.

## LETTRE XCI.

### A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 1 d'avril.

1771. J'AI été pendant un mois accablé de sot mon cher grand écuyer de *Cyrus*; j'ai eu la gout j'ai été accablé de fluxions sur les yeux, j'ai aveugle, j'ai été mort, et le vent du nord p encore ma cendre.

Pendant ce temps-là, on m'imputait à Paris je ne sais combien de petites brochures qui courent sur les tracasseries parlementaires, de sorte que je me suis trouvé un des morts les plus vexés.

Tout cela est cause que je ne vous ai pas écrit en même temps que madame *Denis*. Tous ceux qui m'écrivent de Paris me protestent qu'ils sont très-fâchés d'y être; mais ils y restent. Vous êtes plus sage qu'eux, vous prenez le parti de vivre à la campagne, sans vous vanter de rien. Je ne si vous y êtes actuellement.

N'êtes-vous pas curieux de voir le déno de la pièce qu'on joue à Paris depuis deux Les six actes réussissent très-bien dans les pro es. Pour moi, je vous avoue que je bats des quand je vois que la justice n'est plus vén des citoyens ne sont plus traînés des cachots d'Angoulême aux cachots de la conciergerie, que les frais de justice ne sont plus à la charge des seigneurs, Je le dis hautement, ce réglement me paraît

plus beau qui ait été fait depuis la fondation de monarchie; et je pense qu'il faut être ennemi l'Etat et de soi-même pour ne pas sentir ce ɪnfait. 1771.

Vous avez un neveu qui est charmant : voici petit mot pour lui que je glisse dans ma lettre, cérémonie, pour ne pas multiplier les ports lettres.

## LETTRE XCII.

### A M. LE PRINCE DE BEAUVAU.

A Ferney, 5 d'avril.

E : mets aux pieds de mon très-respectable frère qui veut bien m'appeller de ce nom. un chêne est le confrère d'un roseau, le eau, en levant sa petite tête, dit très-humblement chêne : Ceux de Dodone n'ont jamais mieux é. Il est vrai, illustre chêne, que vous n'avez prédit l'avenir; mais vous avez raconté le : avec une noblesse, une décence, une finesse, 1 admirable.

ı parlant de ce que le roi a fait de grand et d'u- , vous avez trouvé le secret de faire l'éloge d'un stre votre ami, dont les soins ont rendu le at d'Avignon à la couronne, subjugué et po- : la Corse, rétabli la discipline militaire, et : la paix de la France. Vous avez sacrifié à nitié et à la vérité. Je n'ai que deux jours à vi- , mais j'emploîrai ces deux jours à aimer et à

révérer un grand ministre qui m'a comblé de bon-
1771. tés, et le roi approuvera ma reconnaissance.

Je ne me mêle pas assurément des affaires d'E-
tat, ce n'est pas le partage des roseaux; j'applaudi
comme vous à l'érection des six conseils, à la jus-
tice rendue gratuitement, aux frais de justice d
les seigneurs des terres sont délivrés; mais je n'é
cris point sur ces objets: j'en suis bien loin, e
suis indigné contre ceux qui m'attribuent tant
belles choses.

Il y a, entre autres écrits, un avis important à
la noblesse de France, dont la moitié est prise mo
pour mot d'un petit livre d'un jésuite, intitulé *To*
*se dira*: et on a l'injustice et l'ignorance de m'im-
puter cette feuille qui n'est qu'un réchauffé. Qu'on
m'impute Barmécide (*), voilà mon ouvrage; j
le réciterais au roi.

Mais, dans ma vieillesse et dans ma retraite
je ne peux que rendre justice obscurément et san
bruit au mérite.

C'est ainsi que ce pauvre roseau cassé en
avec le beau chêne verdoyant auquel il p
son profond respect.

(*) L'épître de *Benaldaki* à *Caramoustée*, vol. d'Epîtres

## LETTRE XCIV.

### A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 5 d'avril.

EH bien, Madame, vous aurez l'épître au roi de Danemarck. Je ne vous l'ai point envoyée, parce que j'ai craint que quelque velche ne s'en fâchât. Depuis ma correſpondance avec l'empereur de la Chine, je me ſuis beaucoup familiariſé avec les rois; mais je crains un certain public de Paris, qu'il eſt plus difficile d'apprivoiſer. 1771.

D'ailleurs, non-ſeulement je ſuis dans les ténèbres extérieures, mais tous les maux ſont venus à la fois fondre ſur moi. Il y a un avocat, nommé *Marchand*, qui s'eſt aviſé de faire mon teſtament: il peut compter que je ne lui ferai pas plus de legs que le préſident *Hénault* ne vous en a fait.

M. le prince de *Beauvau* m'a fait l'honneur de m'envoyer ſon diſcours à l'académie. Il eſt noble, décent, écrit du ſtyle convenable; j'en ſuis extrêmement content. Je ne le ſuis point du tout qu'on m'impute des ouvrages où l'on dit que les parlemens ſont maltraités. Il y en a un d'un jéſuite qui eſt l'auteur d'un livre intitulé *Tout ſe dira*, et d'un autre intitulé *Il eſt temps de parler*. Pour moi, je ne me mêle point du tout des affaires d'Etat; je me contente de dire hautement que je ſerai attaché

—— à M. le duc et à madame la ducheſſe de *Choiſeul*
1771. juſqu'au dernier moment de ma vie.

> Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guſman même.

Ce qui m'a paru le plus beau dans le diſcours d
M. le prince de *Beauvau*, c'eſt le ſecret qu'il
trouvé de relever tous les ſervices que M. le
de *Choiſeul* a rendus à l'Etat, et qu'en fesant
loge du roi, il a fait celui de M. le duc de *Choiſ*
ſans que le roi en puiſſe prendre le moin
ge : il y a bien de la générosité et de la
dans ce tour qui n'eſt pas aſſurément comm

Je n'ai pas approuvé de même quelq
trances qui m'ont paru trop dures. Il
qu'on doit parler à ſon ſouverain d'une man
un peu plus honnête. J'ai écrit ce que j'en p
à un homme qui a montré ma lettre.

J'ajoutais que j'étais enchanté de l'établiſſement des ſix conſeils nouveaux qui rendent la juſtice gratuitement. Je trouvais très-bon que le roi payât les frais de juſtice dans mon village. On a montré ma lettre au roi qui ne s'eſt pas fâché, il aime
ſentimens honnêtes; et il devrait être encore p
content, s'il voyait que je parle, dans le peu
lettres que j'écris, de la reconnaiſſance que je d
au mari de votre grand'maman.

Adieu, Madame; ſoupez, digérez, conſervez; et quand vous écrirez à votre grand'maman qui ne m'écrit point, mettez-moi tout de mon long à ſes pieds. *V.*

# LETTRE XCV.

## A M. DE SAINT-LAMBERT.

A Ferney, le 7 d'avril. 1771.

charmant confrère, je suis de votre avis tout ce que vous m'écrivez dans votre lettre d... e. Ce petit procureur de Dijon ne gagnera ... procès, ou je me trompe fort. Il rend des ... comme le parlement, sans les motiver. Il est ... fier ce *Clément*; c'est un grand homme. Il lut, ... deux ans, une tragédie aux comédiens qui ... ent tous au second acte. Voilà les gens qui ... r de juger les autres. J'aurai l'honneur de lui ... inceſſamment la plus exacte juſtice.

...'a envoyé de Lyon des écrits ſur les affai- ... tem..., qui n'ont pas été faits par meſſieurs ... tes. Il y a un homme à Lyon dont les ... s paſſent quelquefois pour les miens. On ſe ... entre ces deux *Soſie*. Je voudrais que chacun ... franchement ce qui lui appartient; mais il y ... occaſions où l'on fait largeſſe de ſon propre ... au lieu de prendre celui d'autrui. Quoi qu'il ... je ſuis choiſeuliſte et ne ſuis point parle- ... . Je n'aime point la guerre de la fronde, ... que les premiers coups de fuſil ne manque- ... pas d'eſtropier la main des payeurs de rentes; ... j ... mieux obéir à un beau lion qui ... coup plus fort que moi, qu'à deux cents ... non eſpèce. Je trouve d'ailleurs l'établiſſe-

ment des nouveaux conseils admirable. *Clément*
1771. qualité de procureur de Dijon, pourra écrire co
eux tant qu'il voudra; pour moi, je
contre les neiges qui couvrent encore
gnes, et qui me rendent entièrement av

Bonsoir, mon charmant confrère; conse
bien le goût de la littérature;
férable à la rage des tracasseries
bien persuadé que je sens
suis pas; Dieu merci, des

## LETTRE XCVI.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHEL

A Ferney, 29 d'avril.

Il y a long-temps que le vieux malade
n'a importuné son héros; il a respecté les
ries publiques et l'épidémie régnante. Je ne s
courtisan, il s'en faut beaucoup; mais j'ai
ma retraite que le parlement n'avait pas
commun; j'ai toujours dit avec *Chicaneau*

L'esprit de contumace est dans cette famille.

Je ne connais rien d'égal à la platte fi
soutenu au roi opiniâtrément qu'un pair é
*ché*, quand le roi le déclarait très-net
même des pièces du procès. C'était, ce
vouloir entacher le roi lui-même; et
aventure m'a paru celle des petites
querelle d'un parlement.

nent, nous sommes une nation d'enfans ——
à qui il faut donner le fouet et des sucreries. 1771.
ermentation est aussi forte dans les provinces
aris, et ne produira vraisemblablement que
êtés qui ne subsisteront pas, et des protesta-
rès inutiles, sans quoi la France serait la
à l'Europe. . . . . . . . . .
is deux neveux, l'un vient de prendre la
e l'autre dans le parlement de Paris; cela
. rire : et je ris de tout ceci, parce que je ne
que cette maladie de la nation soit mor-
es symptômes sont des vertiges qu'il faut
ir par M. *Pomme*. . . . .
a une maladie plus triste, c'est celle que
bbé *Terrai* ne peut guérir; elle m'a rendu
tique. J'avais établi une colonie assez consi-
e dans mon hameau, et on commençait à
re mon hameau pour une petite ville; il y
des manufactures sous la protection de M. de
*ul*; tout cela est presque détruit en un jour.
ts pâtissent du malheur des grands, et quel-
ème de leur bonheur. Je ne pourrai plus
de pension aux conseillers du parlement,
j'avais l'insolence de faire. Pour le roi, il
donne point de pension, et je l'en quitte.
l'osais, je penserais comme mon héros, et je
qu'une statue vaut mieux qu'une pension.
à mon âge, et dans l'état où je suis, cela me
un peu frivole. . . . .
in tendre et respectueux attachement pour vous
paraîtra peut-être un peu frivole aussi, mais

1771. agréez les sentimens d'un cœur qui est à vous d
cinquante années. *V.*

A propos, on m'a envoyé la réponse au m
des états de Bretagne. Les accusations me para
absurdes. Le duc de *Sully* avait bien raison d
que, si la sagesse venait au monde, elle ne se
rait jamais dans une compagnie.

## LETTRE XCVII.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFÀ

5 de mai.

MA sœur vous êtes dénaturée : vous ab o
votre frère le quinze-vingt, comme votre g
maman abandonne son frère le campagnard.
n'étais qu'aveugle et sourd, je prendrais la
en patience; si, à ces disgrâces de la nature
fortune se contentait d'ajouter la ruine de ma
nie, je me consolerais encore : mais on m'a cal
nié, et je ne me console point. Je serai
à votre grand'maman et à monsieur son
tant que j'aurai un souffle de vie, cela est
certain.

Je ne crois point du tout leur manquer
tant des pédans absurdes et sanguinaires. J'ai abh
avec l'Europe entière, les assassins du chevalie
*la Barre*, les assassins de *Calas*, les assassins de *Sir*

affaffins du comte de *Lalli*. Je les trouve, dans grande affaire dont il s'agit aujourd'hui, tout ridicules que du temps de la fronde. Ils fait que du mal, et ils n'ont produit que du 1771.

V‹ favez probablement que d'ailleurs je n'étais :·leur ami. Je fuis fidelle à toutes mes paffions. ous haïffez les philofophes, et moi je hais des tans bourgeois. Je vous ai pardonné toujours re fureur contre la philofophie, pardonnez-moi contre la cohue des enquêtes. J'ai d'ail- pour moi le grand *Condé* qui difait que la re de la fronde n'était bonne qu'à être chantée ı burlefques.

fais rien, dans mes déferts, de ce qui s'eft ıerrière les couliffes de ce théâtre de *Polichinelle*. borne à dire hautement que je regarde le de votre grand'maman comme un des hommes s refpectables de l'Europe, comme mon bien-:, mon protecteur, et que je partage mon ›ntre votre grand'maman et lui. J'ai foixante-fept ans, quoi qu'on die : je mets entre vos s dernières volontés, pour la décharge confcience. Je vous prie même, avec inf-, de communiquer ce teftament à votre grand'-n, après quoi je me fais enterrer.

ıyez très-fûre, Madame, que je mourrai en t de n'avoir pu paffer auprès de vous ıes dernières heures de ma vie. Vous favez vous étiez félon mon cœur, et que je fuis le y‹ de tous ceux qui vous ont été attachés ; je fuis

même le ſeul qui vous reſte de vos anciens ſer
1771. teurs; je dois hériter d'eux; je réclame mes d
pour le moment qui me reſte *V*.

## LETTRE XCVIII.

### A M. DE MAUPEOU,

### CHANCELIER DE FRANC

A Ferney, 8 de mai.

MONSEIGNEUR,

SERA-T-IL permis à un vieillard inutile d'e
vous préſenter un jeune avocat dont la
excerce cette fonction honorable depuis p
deux cents ans dans la Franche-Comté? Il
de vos plus grands admirateurs, et très-
ſervir utilement.

La cauſe dont il s'eſt chargé, et que
pourſuit au conſeil de ſa Majeſté, eſt d
ment d'être jugée par vous. Il s'agit de
douze ou quinze mille francs-comtois aur
bonheur d'être ſujets du roi, ou eſclaves c
noines de Saint-Claude. Ils produiſent leurs
qui les mettent au rang des autres Français;
chanoines n'ont pour eux qu'une uſurpation
rement démontrée.

Il eſt à croire, Monſeigneur, que, parmi
ſervices que vous rendez au roi et à la France

réform

rmant les lois, on comptera l'abolition de la ——
itude, et que tous les sujets du roi vous devront 1771.
jouissance des droits que la nature leur donne.
respecte trop vos grands travaux pour abuser
long-temps de votre patience. Souffrez que
ie à mon admiration le profond respect avec
lel j'ai l'honneur d'être, etc.

## LETTRE XCIX.

### A M. CHRISTIN.

8 de mai.

VOILA, mon cher ami, la lettre que je prends liberté d'écrire à monsieur le chancelier : cela est peu hardi de ma part. *Vox clamantis in deserto* st pas faite pour être écoutée à la cour, mais nvie de vous servir me rend un peu insolent. vais écrire à M. *Marie*, et même à M. le mar de *Monteynard*.

*Frontis ad urbana descendo præmia.*

Votre évêque de Saint-Claude veut destituer *Nidol*, notaire de Longchaumois, pour avoir reçu protestations des habitans contre les faux actes les chanoines se prévalent. Il demande à être notaire royal. Je ne sais, mon cher philosophe, la chose est possible ; je ne connais point en de chancellerie : vous êtes à portée d'être ruit.

J'ai tout lieu d'espérer que vous aurez d'ailleurs

1771. un plein succès, et que vous reviendrez che comme *Charles-quint* de son expédition de T avec dix-huit mille chrétiens dont il avait bri fers. Vous n'êtes pas homme à renoncer, ennui, à une chose que vous avez entreprise vertu. Voilà de ces occasions où il faut rester la brèche jusqu'au dernier moment.

Je vous embrasse bien tendrement.

## LETTRE C.

### A LE DUC DE LA VRILLIERE,

### MINISTRE D'ÉTAT.

A Ferney, le 9 de mai.

MONSEIGNEUR,

Je dois vous représenter que, par le marc au nom du roi avec l'entrepreneur, tous les riaux et tout ce qui peut servir au port et à la de Versoy appartiennent à sa Majesté engagée à les payer.

La petite frégate qui a servi à faire les v en Savoie, et qui est destinée à porter Suisse, appartient au roi; elle est ornée de lis, et porte pavillon de France.

M. *Bourcet* me manda même qu'il v réclamer au nom de sa Majesté. Les det lesquelles elle avait été saisie dans un port de

le lac de Genève, ne se montaient qu'à deux livres. Je ne balançai pas à la racheter. Je 1771.
ute point sur le payement; je m'en rapporte tre équité ou à celle du secrétaire d'Etat dans l le département de la ville de Versoy pourra er, ou à monsieur le contrôleur général; et :endrai votre commodité et la leur.

Quant au projet de la ville de Versoy, mon :t personnel doit céder sans doute à l'intérêt c. Toutes les observations que j'ai eu l'honneur rous faire, je les ai faites à M. le duc de *Choiseul* gna condescendre à toutes mes prières, et iver toutes mes vues, excepté celles de l'em- nt du port que j'avais proposé à l'em- ure de la rivière, seulement pour épargner

M. *Bourcet* chargé alors de toute l'entreprise, et nt plus capable que personne de la con- :, connut, par la nature du terrain, qu'il fallait le port beaucoup plus haut, quoique cette n coûtât davantage.

commençait à tracer la ville, et les fonde- du port étaient déjà jetés, lorsqu'environ deux *ifs* de Genève, dont quelques-uns avaient atta s par les *citoyens*, se réfugièrent dans y. Ce sont presque tous d'excellens ouvriers rlogerie; je les recueillis, je leur bâtis des lons avec une célérité aussi grande que mon ; M. le duc de *Choiseul* approuva ma conduite. a Majesté leur permit d'exercer leurs fonctions en te liberté, sans payer aucun impôt. On promit

au village de Ferney tous les priviléges c
1771. ville de Verfoy devait jouir.

J'avançai tout ce qui me reftait d'argen
nouveaux colons ; ils travaillèrent. M. le
*Choifeul* eut même la générofité d'acheter p
de leurs montres. Ils en fourniffent actuellem
Efpagne, en Italie, en Hollande, en Ruffie,
entrer de l'argent dans le royaume. Les cho
changé depuis ; mais j'efpère que vos bonté
moi ne changeront point, et que vous voudr
protéger ma colonie comme M. le duc de
la protégait. Je lui dois tout. Je ferai pénét
qu'au dernier moment de ma vie de la rec
fance refpectueufe que je lui dois, et de l'adı
que la nobleffe de fon caractère m'a toujou
pirée.

Vous approuvez mes fentimens, Monfei
vous avez intérêt, plus que perfonne, que l
foit point ingrat.

Accablé de vieilleffe et de maladies, prêt
ma carrière, je vous implore bien moins po
que pour les artiftes qui fe font habitués à Fer
qui font utiles à l'Etat auquel je fuis très-inut

J'ai l'honneur d'être avec un profond refpe

# LETTRE CI.

A MADAME

A DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 13 de mai.

MADAME,

vous prie de lire et de faire lire la copie de la —— 
e à M. le duc de *La Vrillière*. Vous y verrez une 1771.
petite partie de mes sentimens, et mon prin-
il objet a été de les lui manifester; car assuré-
je n'insiste point sur ce qu'il m'en a coûté pour
r le vaisseau amiral d'esclavage.

colonie que j'avais établie sous la protection
le duc de *Choiseul*, et sous la vôtre, sera
tôt détruite; je serai entièrement ruiné, et je
console avec beaucoup d'honnêtes gens. Près
ir ma carrière, je regrette fort peu les vanités
e monde.

ermettez-moi seulement de vous dire, Madame,
mes derniers sentimens seront ceux de la recon-
nce que je vous dois, de mon admiration pour
e caractère comme pour celui de *Barmécide*, de
 respect et de mon attachement inviolable pour
deux; c'est ma profession de foi, et rien ne
n fera changer. Je mourrai aussi fidelle à la
que je vous ai jurée, qu'à ma juste haine contre
hommes qui m'ont persécuté tant qu'ils ont pu.

Voilà, Madame, ma confession achevé
1771. me donnez l'absolution, je ne mourrai
quinze jours; si vous me la refusez, je
dans quatre; mais si je ne mourais pas en
rant, je me croirais plus réprouvé que

*Le vieil h*

LETTRE CIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RIC

20 de mai.

Si mon héros ne peut deviner comment taudière se terminera, il n'y a pas d'appa vieil aveugle entrevoye ce que le vice-ro taine ne voit point. Je juge seulement, pays, que notre nation a été toujours légè quefois très-cruelle, qu'elle n'a jamais su s ner par elle-même, et qu'elle n'est pas t d'être libre. J'ajouterai encore que j'aimera malgré mon goût extrême pour la liber sous la patte d'un lion, que d'être co ment exposé aux dents d'un millier de confrères.

On m'envoie une seconde édition beau ample de la brochure des peuples aux Monseigneur voudra bien que je lui en Elle produit quelque effet dans la pro n'est pas une raison pour qu'elle réussisse cependant tous les faits en sont vrais.

Je fais très-bon gré à l'auteur d'avo

rdiment tant d'éloges à M. le duc de *Choiseul*; ———
a les plus grandes obligations à ce ministre. 1771.
M. le duc de *Choiseul* a favorisé sa colonie, à
donner des priviléges étonnans à sa petite terre;
ui a accordé sur le champ toutes les grâces que
ce solitaire lui a demandées pour les autres; places,
argent, priviléges, rien ne lui a coûté; et la der-
re grâce qu'il a signée, a été une patente de
dier pour un des neveux du solitaire. Il serait
le plus ingrat et le plus indigne de tous les
s, s'il n'avait pas une reconnaissance propor-
e à tant de bienfaits. Malheur à celui qui le
herait d'avoir rempli son devoir! Ce ne sera
tainement mon héros qui conseillera l'ingra-
Un brave chevalier peut être d'un parti diffé-
l'un autre brave chevalier, mais tous deux doi-
t se rendre justice. Je me trouve comme *Atticus*
e *César* et *Pompée*. Le solitaire n'a écouté que
ion cœur: il est intimement persuadé que l'ancien
rlement de Paris avait autant de tort que du temps
la fronde; il ne peut pas d'ailleurs aimer ni les
rtriers des *Calas*, ni ceux du pauvre *Lalli*, ni
ux du chevalier de *la Barre*. Les jurisconsultes
l'Europe, et sur-tout le célèbre marquis *Bec-
caria*, n'ont jamais qualifié ces jugemens que d'as-
sassinats.

Le solitaire a dans le nouveau parlement un ne-
veu, doyen des conseillers-clercs, qui pense entiè-
rement comme lui.

Le solitaire se flatte que monsieur le chancelier,
qui jusqu'à présent a très-approuvé ses sentimens et

—— sa conduite, trouvera très-bon qu'en rendant g
1771 à la vérité, il rende aussi ce qu'il doit à M. le
de *Choiseul*.

Le solitaire regarde les nouveaux établisse
faits par monsieur le chancelier, comme le
grand service qu'on pouvait rendre à la F
Il n'a été que trop témoin des malheurs at
au trop d'étendue qu'avait le ressort du parle
de Paris. Il trouve que les princes et les pair
ront bien plus d'influence sur le nouveau parle
qui sera moins nombreux. Il croit que tou
seigneurs haut-justiciers doivent rendre grâce à
sieur le chancelier des droits qu'il leur donn
pense que ce chef de la justice est presque le
qui ait eu une éloquence absolument opposé
pédantisme, et il est rempli d'estime pour lui,
rien savoir et sans vouloir rien savoir des i
particuliers qui ont pu diviser la cour.

Le solitaire supplie même monseigneur le m
chal de *Richelieu* de vouloir bien, dans l'occasi
faire valoir auprès de monsieur le chancelier la
veté et le désintéressement qu'on expose dans c
lettre, et dont on ne peut pas douter. Mons
le chancelier a eu la bonté de lui écrire.

Il arrive quelquefois, dans de pareilles occasio
qu'on déplaît aux deux partis; mais à la long
franchise et la pureté des sentimens réussissent t
jours.

J'ose penser aussi qu'à la longue le nouv
système réussira, parce que c'est le bien de
France.

Ce qui alarme le plus les provinces, c'eſt la crainte des nouveaux impôts, c'eſt la douleur de voir qu'après neuf ans de paix les finances du royaume ſoient dans un état ſi déplorable, tandis qu'une trentaine de financiers, qui ont fait des fortunes immenſes, inſultent par leur faſte à la misère publique. 1771.

J'ai dit à mon héros tout ce que j'avais ſur le cœur; j'ajoute très-ſérieuſement que mon plus grand chagrin eſt de mourir ſans avoir la conſolation de lui faire encore une fois ma cour; mais les circonſtances préſentes ne le permettent pas, et mon triſte état me prive abſolument de ce que j'ambitionnais le plus.

Je ſuis très-aiſe que vous ayez rendu vos bonnes grâces à un homme qui était en effet très-affligé de les avoir perdues, et qui ſentait toutes les obligations qu'il vous avait. J'ai été quelquefois fâché contre lui d'avoir mis dans mes pièces des vers que je ne voudrais pas avoir faits; mais dans l'amitié il faut ſe pardonner ces petits griefs. Ce ſerait un grand malheur de ſe brouiller avec ſes amis pour des vers ou pour de la proſe.

Voilà trop de proſe, je vous en demande bien pardon. Agréez mon très-tendre reſpect et tous les ſentimens qui m'attachent inviolablement à vous tant que je reſpirerai. *V.*

## LETTRE CIV.

### A M. L'ABBÉ ARNAUD.

A Ferney, 1 de juin.

1771. Il y avait long-temps, Monſieur, que nous étions confrères. Nous avions ſouvent penſé de même dans la *Gazette étrangère*, et je penſe abſolument comme vous ſur tout ce que vous dites des langues, dans votre diſcours auſſi utile que ſage et éloquent.

Il eſt très-vrai que notre langue s'eſt formée très-tard, et que cet édifice n'eſt bâti qu'avec des débris. Voilà pourquoi *Racine* et *Boileau*, qui ont fait un palais régulier, ſont des hommes admirables; auſſi on fait à préſent en Angleterre une nouvelle édition magnifique de *Boileau*, et on n'en fera jamais de *Bourdaloue* ni de *Maſſillon*. Soyez très-sûr que, ſi on parle aujourd'hui français à Moſcou et à Copenhague, ce n'eſt pas à *Paſcal* même qu'on en a l'obligation.

Notre droguet ne vaut pas le velours d'Athènes; mais on l'a ſi bien brodé qu'il eſt à la mode dans toute l'Europe. Vous ſavez que tous les gens de lettres apprennent aujourd'hui l'anglais, langue plus irrègulière que la nôtre, beaucoup plus dure et plus difficile à prononcer; et ce n'eſt que depuis *Pope* qu'on apprend l'anglais.

Dieu me garde de n'être que le couſin du meilleur de mes frères, dont j'ambitionne l'eſtime et

l'amitié plus que le titre de cousin du roi ! Je vous donnerai du respect dans cette première lettre ; mais, si les maux qui m'accablent me permettent encore de vous écrire, je bannirai les cérémonies qui ne conviennent pas aux philosophes. 1771

## LETTRE CV.

### A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

1 de juin.

Vous avez brûlé, Madame, tout ce qu'on a écrit sur les parlemens. Eh bien, brûlez donc encore cette troisième édition d'un écrit composé à Lyon ; mais ne brûlez pas la page 7 qui contient les justes éloges du mari de votre grand'maman. Vous devriez bien, si vous avez de l'amitié pour moi, envoyer cette page 7 à madame *Barmécide*.

Je vous répète que je ne serai jamais ingrat, mais que je n'oublierai jamais le chevalier de *la Barre* et mon ami, le fils du président d'*Etalonde*, qui fut condamné au supplice des parricides pour une très-légère faute de jeunesse. Il se déroba par la fuite à cette boucherie de cannibales ; je le recommandai au roi de Prusse qui lui a donné, en dernier lieu, une compagnie de cavalerie.

A peine se souvient-on dans Paris de cette horreur abominable. La légèreté française danse sur le tombeau des malheureux. Pour moi, je n'ai jamais

—— mis ma légéreté à oublier ce qui fait frémir la
771. nature. Je déteste des barbares, et j'aime mes b
faiteurs.

Vous aimez les Anglais; n'ayez donc point d'in
différence pour un homme qui est tout aussi ai
qu'eux. Songez d'ailleurs que je vis dans un dé
où je veux mourir, à moins que je n'aille mour
en Suisse. Songez que je ne dis jamais que ce qu
je pense, et qu'il y a soixante ans que je fais
métier. Songez qu'ayant fondé une colonie da
ma Sibérie, je dois approuver infiniment la grâ
que fait le roi à tous les seigneurs des terres,
payer les frais de leurs justices.

Je sais bien, encore une fois, qu'à Paris on
fait pas la moindre attention à ce qui peut faire
bonheur des provinces; je sais qu'on ne s'occu
que de souper et de dire son avis au hasard sur l
nouvelles du jour. Il faut d'autres occupations à
homme moitié cultivateur et moitié philosophe.
me suis ruiné à faire du bien, je ne demande auc
grâce à personne, et je ne veux rien de personn

Si jamais je vais à Paris pour une opératic
qu'on dit qu'il faut faire à mes yeux, et qui
réussira pas, ce sera beaucoup plus pour avoir
consolation de m'entretenir avec vous, que po
recouvrer la vue et pour prolonger ma vie.

Un hasard assez heureux m'amena en Franc
il y a près de vingt ans. Je ne devrais pas y être
parce que je ne pense pas à la française; m
quand je serais autre, comptez, Madame, q
vous serai attaché jusqu'à mon dernier mo

vec des sentimens aussi inaltérables que ma façon de penser. *V.* 1771

## LETTRE CVI.

### M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 3 de juin.

La lettre de mon héros m'a donné un tremblement de nerfs qui m'aurait rendu paralytique, si je n'avais pas, le moment d'après, reçu une lettre de monsieur le chancelier, qui a remis mes nerfs à leur ton, et rétabli l'équilibre des liqueurs. Il est très-content; il a seulement changé deux mots et fait réimprimer la chose. On en a fait quatre éditions dans les provinces. C'est la voix de *Jean* prêchant dans le désert, et que les échos répètent.

Mon héros sait que, quand *César* releva les statues de *Pompée*, on lui dit: Tu assures les tiennes. Ainsi mon héros, dans son cœur, trouvera très-bon on montre de la reconnaissance pour un homme on appelle en France disgracié, et qu'on relève statues, pourvu qu'elles n'écrasent personne.

J'avoue que je suis une espèce de don *Quichotte* i se fait des passions pour s'exercer. J'ai pris parti pour *Catherine II*, l'étoile du Nord, contre *Moustapha*, le cochon du croissant. J'ai pris parti contre nosseigneurs sans aucun motif que mon équité et juste haine envers les assassins du chevalier de *a* *rre* et du jeune d'*Etallonde*, mon ami, sans

imaginer ſeulement qu'il y eût un homme qui dût
1771. m'en ſavoir gré.

J'ai, dans toutes mes paſſions, déteſté le vice l'ingratitude; et ſi j'avais obligation au d je dirais du bien de ſes cornes.

Comme je n'ai pas long-temps à ramper ſur ce globe, je me ſuis mis à être plus naïf que jamais: je n'ai écouté que mon cœur; et, ſi on trou mauvais que je ſuiviſſe ſes leçons, j'irais mourir à Aſtracan, plutôt que de me gêner, dans mes derniers jours, chez les Velches. J'aime paſſionné à dire des vérités que d'autres n'oſent pas dire, et à remplir des devoirs qu'un autre n'oſe pas r plir. Mon ame s'eſt fortifiée à meſure que pauvre corps s'eſt affaibli.

Heureuſement mon caractère a plu à l auquel il aurait pu déplaire. Je me flatte qu'il v rebute pas, et c'eſt ce que j'ai ambitionné le

Je ſens vivement vos bontés. Je ne déſeſpère pas de faire un jour, ſi je vis, un petit tour très-incognito à Paris ou à Bordeaux, pour vous faire ma cour, vous jurer que je meurs en vous aimant, et m'enfuir au plus vîte: mais je crois qu'il faut atte que j'aye quatre-vingts ans ſonnés. Je n'en ai ſoixante et dix-huit, je ſuis encore trop jeu

J'ai d'ailleurs fondé une colonie que l'hom à qui je dois tout feſait fleurir, et qui me ruine à préſent en exigeant ma préſence.

Ce que vous daignez me dire ſur ma ſanté et *Tronchin*, me fait cent fois plus de plaiſir que votre veſpérie ne m'allarme: auſſi vous ſuis-je plus

attaché que jamais avec le plus tendre et le plus profond respect, et le plus éloigné de l'ingratitude. *V.* 1771.

## LETTRE CVII.

### A M. ELIE DE BEAUMONT.

A Ferney, 7 de juin.

JE ne sais, mon cher *Cicéron*, si vous êtes à Rome ou à Tusculum. Il y a des gens qui prétendent que vous êtes à la cour, et que vous avez une charge auprès de M. le comte de *Provence*. Je vous aimerais mieux dans votre royaume de Canon, dont vous faites surement un lieu d'abondance, de délices et de paix.

Je conseille à mon petit neveu d'*Ornoi* d'en faire autant chez lui. Quand on a bien cherché le bonheur, on ne le trouve jamais que dans sa propre maison. Je n'ai jamais imaginé qu'il pût être dans la grand'chambre ou dans la grand salle. Voilà mon autre neveu, le gros abbé, doyen des clercs; il ne s'y attendait pas, il y a six mois. J'aime mieux tout simplement l'ancienne méthode des jurés qui s'est conservée en Angleterre. Ces jurés n'auraient jamais fait rouer *Calas*, et conclu, comme *Riquet*, à faire brûler sa respectable femme; ils n'auraient pas fait rouer *Martin* sur le plus ridicule des indices; le chevalier de *La Barre* âgé de dix-neuf ans, et le fils du président d'*Etallonde* âgé de dix-sept, n'auraient point eu la langue arrachée par un arrêt

1771. le poing coupé, le corps jeté dans les flan pour n'avoir point fait la révérence à une pr sion de capucins, et pour avoir chanté une i vaife chanfon de grenadiers. Ils n'auraient traîné à Tiburn un brave général d'armée, qu très-brutal, avec un bâillon dans la bouch n'auraient point prétendu extorquer à fa fa quatre cents mille francs d'amende, à quo bien était fort loin de monter. Je m'étonne ment qu'on ne lui fit pas fubir, à Paris, la tion ordinaire et extraordinaire, pour favo jufte à quelle minute les Anglais nous avaient fés de toute l'Inde, où tant de gens s'étaient duits en fous, et tant d'autres en fripons.

Mon ami, quand des juges n'ont que l'aml et l'orgueil dans la tête, ils n'ont jamais l'équ l'humanité dans le cœur. Il y a eu dans l'ancie lement de Paris de belles ames, des hommes refpectables, pour qui j'ai de la vénération; il y a eu des bourreaux infolens. Je n'ai qu'ur à vivre, et je le paffe à dire ce que je pen perfifte à croire que l'établiffement des fix co fouverains eft le falut de la France. Je n'ai pouvoir arbitraire nulle part, et fur-tout je l dans des juges.

Il faut que le nouveau parlement de Paris p bien garde à ce qu'il fera fur l'affaire des *Pe* Lyon. Je penfe que la *le Rouge* a été noyée c'eft fon corps qu'on a trouvé dans le Rhôn *Loyfeau* ne s'éloigne pas de cet avis, et je avec lui que la *le Rouge*, en cherchant fon cl

it pourſuivie dans cette allée ſombre, par
: effronté, tomba dans les privés que l'on 1771.
ılors, et qui étaient ouverts malgré les régle-
: police. Ceux qui laiſsèrent ces lieux ouverts,
n contravention, prirent peut-être le parti
jeter le corps dans le Rhône, ce qui eſt aſſez
ın à Lyon.

t le reſte de l'accuſation contre les *Perra* et
les autres accuſés me paraît le comble de l'ab-
et de l'horreur. Je trouve d'ailleurs qu'il eſt
toute raiſon, contre toute législation, contre
ıumanité, de recommencer un procès criminel
ſix perſonnes déclarées innocentes par trente
jui les ont examinées pendant neuf mois, et
ſont pas des imbecilles.

a deux choſes bien réformables en France,
code criminel et le fatras de nos différentes
es.

: voulez-vous! nous avons été barbares dans
:s arts, juſqu'au temps qui touchait au beau
*Louis XIV*. Nous le ſommes encore en juriſ-
:e; et une preuve indubitable, c'eſt la multi-
de nos commentaires. Si quelqu'un veut ſe
la peine de nous refondre, ce ſera un
ı ; qui nous apportera le feu céleſte.

ır moi, je ne me mêle que de ma petite co-
qui m'a ruiné dans mon déſert. M. le duc et
la ducheſſe de *Choiſeul* la ſoutenaient par
ls généreuſes. Elle eſt actuellement ſur
nt de ſa ruine. J'ai perdu mes protecteurs,
du la plus grande partie de mon bien; je

1771. vais bientôt perdre la vie, ce qui arrive à t monde, mais ce sera en étant fidelle à et à l'amitié.

Mille respects à madame de Canon.

## LETTRE CVIII.

### A M. THOMAS,

### DE L'ACADÉMIE FRANÇAIS

A Ferney, 14 de juin.

JE vous aime, Monsieur, de tout mon co seulement parce que vous faites de très-l mais parce que vous soutenez noblement l et la liberté des lettres.

L'article *Epopée* vous sera assurément très- vous l'aurez dans quatre mois, si la chambre sy cale est aussi exacte cette fois-ci qu'elle l'a été l mais souvenez-vous bien que cet article *Ep* que dans votre génie. L'auteur de cet article bien donné de garde de hasarder aucun préce ne connaît que les exemples. Il a traduit morceaux des poëtes étrangers, et s'en est tem comme de raison, laissant à tout lecteur de conscience qu'il demande pour lui.

Vous avez très-bien fait de choisir un héro de la mer Glaciale. Nous n'en avons g bateaux de la Seine et de la Loire. Il est v votre héros avait deux natures, il était m

' et moitié homme ; mais c'eſt l'homme que hantez. 1771.

ez-vous ce qui s'eſt paſſé, il y a un an, ſur mbeau? L'impératrice de Ruſſie y fit chanter *Deum* en grec, pour la victoire navale dans e toute la flotte turque avait été détruite. Un ıandrite nommé *Platon*, auſſi éloquent que l'Athènes, remercia *Pierre le grand* de cette 'e, et fit ſouvenir la Ruſſie qu'avant lui on ne ſſait pas le nom de flotte dans la langue de ſes Etats. Cela vaut bien, Monſieur, nos ſermons ıch et de St. Euſtache, et même nos itéra- ıontrances qui font tant de bruit chez les

', Monſieur, que perſonne ne rend plus :e que moi à votre génie et à vos ſenti- que j'aime votre façon de penſer autant la baſſeſſe et la charlatanerie.

## LETTRE CIX.

### A M. ALLAMAND,

*à Corzier, pays de Vaud en Suiſſe, préſentement profeſſeur à Lauſanne.*

A Ferney, 17 de juin

ı partie de ce que je déſirais, Monſieur, eſt e; je ne voulais que la tolérance, et, pour y il fallait mettre dans tout leur ridicule les pour leſquelles on ne ſe tolérait pas.

Je vous assure que, le 30 de mai dernier,
1771. et le jésuite *Garasse* auraient été bien étonn
avaient vu une centaine de vos huguenots da
village devenu un lieu de plaisance, faire l
neurs de ce que nous appelons la fête de
élever deux beaux reposoirs, et leurs femm
ter à notre grand'messe pour leur plaisir.
les remercia à son prône, et fit leur éloge

Voilà ce que n'auroient fait ni le ca
*Lorraine*, ni le cardinal de *Guise*.

Il est vrai que je ne suis pas encore pa
faire distribuer aux pauvres les trésors de
Dame de Lorette, pour avoir du pain;
temps viendra. On s'appercevra que tant
reries sont soit inutiles à une vieille stat
pourri; *Dic lapidibus istis ut panes fiant.*

Il ne faut plus compter sur la prétendue
la tolérance qu'on voulait bâtir à Vers
n'existera qu'avec la ville de la diète e o
dont l'abbé de *Saint-Pierre* a donné le
du moins il y a un village de libre en Fr
c'est le mien. Quand je ne ferais par
voir rassemblés chez moi, comme des frè
gens qui se détestaient au nom de DIEU
quelques années, je me croirais trop heur

Vous m'écrivîtes, il y a long-temps, M
que certaines brochures, dont l'Europe
dée, ne feraient pas plus d'effet que les
*Tindal* et de *Toland*; mais ces messieurs
guère connus qu'en Angleterre. Les autres
de toute l'Europe; et je vous réponds q

ıer Glaciale jufqu'à Venife, il n'y a pas un homme —— 'Etat aujourd'hui qui ne penfe en philofophe. Il s'eft 1771. dans les efprits une plus grande révolution ıu feizième fiècle. Celle de ce feizième fiècle a turbulente, la nôtre eft tranquille. Tout le nde commence à manger paifiblement fon pain 'ombre de fon figuier, fans s'informer s'il y a le pain autre chofe que du pain. Il eft trifte ır l'efpèce humaine que, pour arriver à un t fi honnête et fi fimple, il ait fallu percer dix-fiècles de fottifes et d'horreurs.

Adieu, Monfieur; je fuis bien fâché que mon domicile, qui s'embellit tous les jours, foit fi loin du vôtre; je voudrais que votre Jérufalem fût à deux pas de ma Samarie. Je vous embraffe fans cérémonie du meilleur de mon cœur, avec bien de l'eftime et de l'amitié.

Je fuis aveugle et mourant, mais les vingt-quatre lettres de l'alphabet font à peu-près remplies.

## LETTRE CX.

### A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

17 de juin.

MADAME,

QUOIQU'ON ne m'écrive guère de Babylone, et que j'écrive encore moins, on m'a mandé que

—— vous étiez malade ; peut être n'en eſt-il rien
1771. dans le doute, vous trouverez bon que je vc
combien votre ſanté eſt précieuſe à tous ce
ont des yeux, des oreilles et une ame. Pour de:
je ne m'en pique pas ; il n'y a plus qu'u
entre votre petite-fille et moi. Mes oreilles
pas malheureuſement à portée de vous ent
à l'égard de l'ame, c'eſt autre choſe : je croi
dre de loin la vôtre devant laquelle la mie
à genoux. Il n'y a point d'ame au monde qu
trouver mauvais qu'il y ait des ames ſe
pleines de la plus reſpectueuſe reconnaiſſanc
leurs bienfaiteurs.

Soit que votre ſanté ait été altérée, ſo
vous et le grand-père de votre pétite-fille
conſerviez une ſanté brillante, je compte
faire de mal à propos, en vous diſant qu
ſoulier que je conſerve me ſera toujours
précieux de tous les bijoux ; que les capu
mon pays, et les ſœurs de la charité, et
gens qui vont à préſent pieds nuds, vous l
que les horlogers, en émaillant leurs cadr
en les ornant de votre nom, vous ſouhait
heures agréables ; que les neiges des Alpe
mont Jura ſe fondent quand on parle de vo
tous ceux qui ont été comblés de vos bo
s'entretiennent que de leur reconnaiſſance ;
les bords de l'Euphrate, comme ſur ceux
ronte, tous les bergers vous chantent ſur le
lumeaux.

Cette églogue, Madame, ne pourrait déplaire qu'à ceux qui n'aiment ni *Théocrite* ni *Virgile*. 1771

Pour moi, Madame, qui les aime passionnément, je vous dirai :

*Ante leves ergo pascentur in æthere cervi,*
*Quàm nostro illius labatur pectore vultus.*

Vous entendez le latin, Madame, vous savez ce que cela veut dire.

*Les cerfs iront paître dans l'air avant que j'oublie son visage.* Les savans assurent que cela est fort élégant. Vous me direz, Madame, que je n'ai jamais vu votre visage. Je vous demande pardon, je le connais très-bien ; car j'ai, comme vous savez, votre soulier et vos lettres ; et, quand on connaît le pied et le style de quelqu'un, il faudrait être bien bouché pour ne pas connaître ses traits parfaitement. Je suis désespéré de ne les pas voir face à face, mais je présume que ce bonheur n'est pas fait pour moi.

Embellissez les bords de l'Oronte, tandis que je vais me faire enterrer vers le lac Leman, en vous présentant, à vous et à tout ce qui vous environne en Syrie, mon profond respect, mon inviolable reconnaissance, mon adoration de latrie ou du moins d'hyperdulie.

*Le vieux radoteur aveugle*, entre un lac et une montagne couverte de neige.

## LETTRE CXL

### A M. MARMONTEL.

21 de juin.

1771. Il y a si long-temps, mon très-cher confrère, que je vous ai envoyé trois tomes des Questi sur l'Encyclopédie, qu'il faut que vous ne les aj pas reçus. J'en ai encore deux autres à mettre votre petite bibliothéque : et, comme il est souv question de vous dans ces volumes, j'ai fort à co que vous les ayez ; mais je ne sais comment prendre.

Je dois vous dire que vous avez dans le rd une héroïne qui combat pour vous ; c'est mad la princesse d'*Aschkof*, assez connue par des act qui passeront à la postérité. Voici comme elle p de votre chère sorbonne, dans son *Examen voyage de l'abbé Chappe en Sibérie* : « La Sorbonne » nous est connue par deux anecdoctes intéressan- » tes. La première, lorsqu'en l'année 1717, e » s'illustra en présentant à *Pierre le grand* les moyens » de soumettre la Russie au pape ; la seconde, » sa prudente et spirituelle condamnation du *B* » *saire* de M. *Marmontel*, en 1767. Vous pouvez » juger, par ces deux traits, de la profonde véné- » ration que tout homme qui a le sens commun » doit avoir pour un corps aussi respectable, qui » plus d'une fois a condamné le pour et le contre. »

J'ai eu deux jours cette très-étonnante princesse à Ferney ; cela ne ressemble point à vos dames de 1771. Paris : j'ai cru voir *Tomyris* qui parle français.

Je vous prie, quand vous verrez quelque premier
nmis des bureaux, de lui demander pourquoi on
e notre langue à Moscou et à Yassi. Pour moi,
rois qu'on en a plus d'obligation à votre *Bélisaire*
autres ouvrages semblables, qu'à nos lettres de
iet.

il vrai que nous aurons bientôt vos *Incas* ?
t-ce dans leur patrie qu'il faut chercher le bien-
re ? Je suis bien sûr que j'y trouverai le plaisir ;
st ce que je trouve rarement dans les livres qui
viennent de France : j'ai grand besoin des
s.

Avez-vous vu la *Dunciade* et l'*Homme dange-*
, etc. en trois volumes ? Il y a bien de la
e entre chercher la plaisanterie et être

nloir, mon très-cher confrère ; souvenez-vous
i avec ceux qui s'en souviennent, et aimez
jours un peu votre plus ancien ami. Madame
s vous fait mille tendres complimens.

## LETTRE CXII.

### A M. L'ABBÉ MIGNOT.

A Ferney, 24 de juin.

Du temps de la fronde, mon cher ami, on
criait bien autrement contre les sages attachés à la

bonne caufe; mais, avec le temps, la g[illegible]e de
1771. la fronde fut regardée comme le délire le pl cule qui ait jamais tourné les têtes de nos Ve impétueux et frivoles.

Je ne donne pas deux années aux ennemis raifon et de l'Etat pour rentrer dans leur bon

Je ne donne pas fix mois pour qu'on bé monfieur le chancelier de nous avoir délivrés trois cents procureurs. Il y a vingt-quatre ans le roi de Pruffe en fit autant; cette opé augmenta le nombre des agriculteurs, et d le nombre des chenilles.

Vous avez fait une belle œuvre de furérogation, en remettant votre place de juge de la caiffe d'amortiffement, et je ne crois pas cette caiffe bien garnie; mais enfin vous réfignez quatre mille livres d'appointement : cela eft d'autant plus beau que la faction ne vous en faura aucun gré. Quand les efprits font échauffés, on aurait beau faire miracles, les pharifiens n'en crient pas moins *Tolle*; mais cela n'a qu'un temps.

Je vois la bataille avec tranquillité, du ut mes montagnes de neige, et je lève mes v mains au ciel pour la bonne caufe. Je fuis très-perfuadé que monfieur le chancelier remportera victoire complète, et qu'on aimera le vainq ur.

Je fuis fâché qu'on laiffe courir plufieurs brochures peu dignes de la gravité de la caufe, et du refpect que l'on doit au général de l'armée. J'en ai vu une qu'on appelle *Le coup de peigne d'un maître perruquier*, dans laquelle on propofe de faire mettre

Saint-Lazare tous les anciens conſeillers du châ- ——
et, et de les faire feſſer par les frères. Cette 1771.
anterie un peu groſſière ne me paraît pas con-
.ble dans un temps où preſque tout le royaume
dans l'effervefcence et dans la conſternation.

erais encore plus fâché qu'on vous proposât, s le moment préſent, des impôts à enregiſtrer.

J'avoue que je ne conçois pas comment, après f années de paix, on a beſoin de mettre de iveaux impôts. Il me ſemble qu'il y aurait des ſſources plus promptes, plus sûres et moins ieuſes; mais il ne m'appartient pas de mettre le : dans ce ſanctuaire qui eſt plus rempli d'épines e d'argent comptant.

On parle d'un nouvel arrêté du parlement de Dijon, plus violent que le premier; mais je ne l'ai point vu.

Il faut que je vous diſe que j'ai un ami intime à Angoulême : c'eſt M. le marquis d'*Argence*, non pas d'*Argens* de Provence, qui a fait tant d'ouvrages; n un brigadier des armées du roi, qui a beaucoup de mérite et beaucoup de crédit dans ſa province. Il prétend que le préſidial de cette ville ne voulait point enregiſtrer, il prétend que je lui ai écrit ces mots : *Le droit et certainement du côté du roi; ſa fermeté eſt ſa clémence rendront ce droit reſpectable.* Il prétend qu'il a lu à ces meſſieurs mes deux petites lignes, et qu'il y a pris ſon texte pour obtenir l'enregiſtrement.

Je ne crois point du tout être homme à ſervir de

texte ; je n'ai point cette vanité , mais j'ai beaucoup
1771. de bonne volonté.

Nous sommes bien contens, votre sœur et mo
de votre Turquie. Nous ne pensons point du t
que le gouvernement des *Moustapha*, des *M*
et des *Orcan* ait le moindre rapport avec notre m
narchie gouvernée par les lois, et sur-tout par
mœurs. Votre conduite n'a certainement pas
menti vos opinions. Notre pauvre d'*Omoi* me
raît toujours très-affligé. Il est heureux, il est j
le temps change tout.

Nous vous embrassons bien tendrement.

## LETTRE CXIII.

### A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

30 de juin.

CROYEZ-MOI, Madame, si quelque chose dé
de nous, tâchons tous deux de ne point pr
d'humeur. C'est ce que nous pouvons faire de
à notre âge, et dans le triste état où nous som

Vous me laissez deviner tout ce que vous pensez ; mais pardonnez-moi aussi mes idées. Trouvez
bon que je condamne des gens que j'ai toujo
condamnés, et qui se sont souillés en cannib
du sang de l'innocent et du faible. Tout mon étonnement est que la nation ait oublié les atrocité

barbares. Comme j'ai été un peu perſécuté —— 1771.
eux, je ſuis en droit de les déteſter; mais il
ſuffit de leur rendre juſtice. Rendez-la moi,
ne, après cinquante années de connaiſſance
l'amitié.

avais infiniment à cœur que votre grand'ma-
et ſon mari fuſſent perſuadés de mes ſentimens.
e vois pas pourquoi vous ne leur avez pas
oyé cette ſeptième page; et il eſt très-triſte
r moi qu'elle leur vienne par d'autres.

'otre dernière lettre me laiſſe dans la perſuaſion
vous êtes fâchée, et dans la crainte que votre
id'maman ne le ſoit; mais je vous avertis toutes
x que je m'enveloppe dans mon innocence; je
écouté que les mouvemens de mon cœur:
yant rien à me reprocher, je ne me juſtifierai
s. Il y a d'ailleurs tant de ſujets de s'affliger
il ne s'en faut pas faire de nouveaux.

Je n'aurai pas la cruauté d'être en colère con-
vous. Je vous plains, je vous pardonne, et je
us ſouhaite tout ce que la nature et la deſtinée
refuſent auſſi-bien qu'à moi.

rdonnez-moi de même l'affliction que je vous
, en faveur de l'attachement qui ne finira
avec vie, laquelle finira bientôt. *V.*

## LETTRE CXIV.

### A M. LE COMTE D'ARGEN

1 juillet.

1771. Je n'écris plus ; je suis devenu en peu d incapable de tout ; je suis tombé très - lou après avoir fait encore quelques tours d passe.

Mon cher ange est prié de me renv Pélopides de ce jeune homme ; car je ne v entendre parler de ces momeries dans u où le goût est entièrement perdu à la égaré à la ville. Il ne reste plus rien du siècle : il est enterré et je m'enterre aussi.

Je remercie infiniment madame d'*Argenta* fait parvenir à madame *Corbi* les imprécati tre les cannibales en robe, qui se sont sou de fois du 'a g i n cent, t qu'on a la l regrette. Il était digne de notre nation de regarder nos assassins comme nos pro Nous sommes des mouches qui prenons le araignées.

Je sais bien qu'il y a des torts de tous l cela ne peut être autrement dans un p principes et sans règles.

On dit que les fortunes des particuliers ront de la confusion générale ; il le faut je m'y attends. Ma colonie sera détruite, m

rdues, toutes mes belles illusions évanouies. 1771.
Je crois que mon ange a été sollicité de parler à de *Monteynard*, en faveur de douze mille braves ıs qui sont, je ne sais pourquoi, esclaves de vingt noines. On ne sait point à Paris qu'il y a encore ; provinces où l'on est fort au-dessous des Cafres des Hottentots.

Mon cher ange aura sans doute fait sentir à M. de *onteynard* tout l'excès d'horreur et de ridicule que uze mille hommes, utiles à l'Etat, soient esclaves le vingt fainéans, chanoines remués de moines. de *Monteynard* a trop de raison pour ne pas e révolté d'un si abominable abus.

Que dirai-je d'ailleurs à mes anges, du fond de ı ərts? qu'il y a deux solitaires qui leur sont ıés plus tendrement que jamais et pour toute r vie. *V.*

## LETTRE CXV.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 20 de juillet.

On est donc, mon héros, à Paris comme à ›me, parens contre parens. La différence est qu'il 's'agissait chez les Romains de l'empire du monde t de ses bribes, et que chez les Velches il ne s'agit, comme à leur ordinaire, que de billevesées. Je rois pourtant que, s'il y a un bon parti, vous 'avez pris : et ce qui me persuade que ce parti est

—— le meilleur, c'eſt qu'il n'eſt pas aſſurément le plus
1771. nombreux.

Je me trouve, Monſeigneur, réformé à votre ſuite dans ma chétive petite ſphère. J'ai deux neveux qui ont chacun un grand crédit dans l et le nouveau parlement. J'ai donné mon tuttr au nouveau, mais je n'y ai pas eu grand mérite. Il y a long-temps que les *Calas*, le chevalier de *la Barre*, les *Lalli*, etc. etc. m'ont brouillé avec les tuteurs des rois; et j'ai toujours mieux aimé dépendre du deſcendant de *Robert le fort*, lequel deſc dait par femmes de *Charlemagne*, que d'av rois des bourgeois mes confrères. Je ſuis l que toute leur belle puiſſance intermédi l'unité, l'indiviſibilité de tous les parlemens, ne m raient jamais fait rendre un ſou de deux cent livres d'argent comptant que M. l'abbé *Terrai* m'a priſes un peu à la *Mandrin*, dans le coffre - f de M. *Magon*. Je lui pardonne cette de houſard, s'il ne nous prend pas tout le reſte.

C'eſt ſur-tout cette aventure qui a dérangé pauvre colonie. Elle était née ſous la protecti le M. le duc de *Choiſeul*, elle eſt tombée avec lui. avait établi chez moi trois manufactures qui tra laient pour l'Eſpagne, pour la Turquie, p Ruſſie. Il était aſſez beau de voir entrer l en France par les travaux d'un miſérable p vil- lage. Tout cela va tomber, ſi je ne ſuis pas couru. Les ſecours que je demandais n'étaient que payement de ce qu'on me doit, et qu'on avait promis de me payer. Je profiterai de vos bontés.

J'écrirai à M. l'abbé de *Blet*. Si on me refuse l'aumône, je n'aurai pas du moins à me reprocher de ne l'avoir pas demandée. 1771.

Je m'étais figuré que mon héros habiterait uniquement Versailles ; mais je vois qu'il veut encore jouir de son beau palais de Paris, où probablement j'aurai le malheur de ne lui faire jamais ma cour.

J'ai pris la liberté de recommander à madame la duchesse d'*Aiguillon* une dame de qualité de Franche-Comté, madame la comtesse de *Beaufort* ; et cette liberté, qui serait ridicule dans d'autres circonstances, porte son excuse dans l'étonnante aventure dont cette dame est la victime. Un coquin de prêtre, d'ailleurs très-scandaleux, et mort de ses débauches et d'une fièvre maligne, a déclaré en mourant que M. le comte de *Beaufort* l'avait assassiné.

M. de *Beaufort*, ancien officier, père de six enfans, et reconnu pour un des plus honnêtes gentilshommes de la province, a été décrété de prise de corps, et sa femme d'ajournement personnel. Les prêtres se sont ameutés, ils ont ameuté le peuple, M. de *Beaufort* a été obligé de s'enfuir pour laisser passer le torrent. Il ne demande qu'un sauf-conduit d'un mois, pour avoir le temps de préparer ses défenses. J'ignore si on peut obtenir cela de monsieur le chancelier. Si vous pouviez protéger madame de *Beaufort* dans cette cruelle affaire, vous feriez une action digne de vous.

Cela ressemble à l'aventure de ce *la Frenaye* qui se tua chez madame de *Tencin*, pour lui faire pièce.

—— Ma destinée est de prendre le parti des opprimés.
1771. Je plaide actuellement au conseil du roi pour douze mille hommes bien faits, que vingt chanoines prétendent être leurs esclaves, et que je soutiens n partenir qu'au roi. Ces petites affaires-là tien la vieillesse en haleine, et repoussent l'ennui qui cherche toujours à s'emparer des derniers j d'un pauvre homme

Je ne renonce d'ailleurs ni aux vers ni à la prose; et, si vous étiez premier gentilhomme d'année, je vous importunerais, moi tout seul, plus que q jeunes gens. Je suis pourtant aveugle, non comme madame *du Deffant*, mais il s'en faut t peu. Madame de *Boisgelin*, qui m'a vu dans cet état, m'a recommandé, avec son frère l'archevêque d'Aix, à l'oculiste *Grandjean*. Il serait plaisant qu'un archevêque me rendît la vue.

Je demande bien pardon à mon héros de l'entretenir ainsi de mes misères, mais il a voulu que je lui écrivisse. Il est assez bon pour me dire que misères l'amusent; je ne suis pas assez vain pour m'en flatter; ainsi je finis avec le plus profond respect et le plus tendre attachement. *V.*

# LETTRE CXVI.

## A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

29 de juillet.

DIEU soit béni, Madame! votre grand'maman me rend justice, et vous me la rendez. Je ne crains plus de déplaire à une ame aimable, juste et bienfesante, pour avoir élevé ma voix contre des êtres mal-fesans et injustes, qui dans la société ont toujours été insupportables, et dans l'exercice de leur charge, tantôt des assassins et tantôt des séditieux. 1771.

Je suis dans un âge et dans une situation où je puis dire la vérité. Je l'ai dite sans rien attendre de personne au monde, et soyez sûre que je ne demanderai jamais rien à personne, du moins pour moi, car je n'ai jusqu'ici demandé que pour les autres.

Si M. *Walpole* est à Paris, je vous prie de lui donner à lire la page 76 de la feuille que je vous envoie; il y est dit un petit mot de lui. J'ai regardé son sentiment comme une autorité, et ses expressions comme un modèle. Cette feuille est détachée du septième tome des Questions sur l'Encyclopédie, que vous ne connaissez ni ne voulez connaître. On a déjà fait quatre éditions des six premiers volumes, comme on a fait quatre éditions de ce grand dic-

tionnaire qui eſt à la baſtille. Il eſt en priſon dans
1771. ſa patrie ; mais l'Europe eſt encyclopédiſte. V
me répondrez comme une héroïne de *Corneille* à
*Flaminius* :

> Le monde ſous vos lois ! ah, vous me feriez peur,
> S'il ne s'en fallait pas l'Arménie et mon cœur !

Ne confondez pas, je vous prie, l'or faux avec
véritable. Je vous abandonne tout l'alliage qu
a mêlé à la bonne philoſophie. Nous rendons jui
à ceux qui nous ont donné du vrai et de l'u
ſoyons ce que le parlement devrait être, équ
bles et ſans eſprit de parti ; réuniſſons-nous d
cette ſainte religion qui conſiſte à vouloir être juſte,
et à ne voir ( autant qu'on le peut ) les choſes que
comme elles ſont.

Si vous daignez vous faire lire la feuille que je
vous envoie ( laquelle n'eſt qu'une épreuve d'imprimeur ), vous verrez qu'on y foule aux pi
tous les préjugés hiſtoriques.

Il y a d'autres articles ſur le goût, tous rem
de traductions en vers, des meilleurs morceaux
la poéſie italienne et anglaiſe Cela aurait pu v
amuſer autrefois ; mais vous avez traité tout ce
regarde l'*Encyclopédie*, comme vous avez traité n
impératrice *Catherine*. Vous êtes devenue turque,
pour n'être pas de mon avis.

Avouez du moins qu'on lit l'*Encyclopédie* à Moſcou, et que les flottes d'Archangel ſont dans les mers
de la Gréce. Avouez que *Catherine* a humilié l'empire le plus formidable, ſans mettre aucun impôt

ſur ſes ſujets; tandis qu'après neuf ans de paix, on nous prend nos reſcriptions ſans nous rembourſer, et qu'on accable d'un dixième le revenu de la veuve et de l'orphelin. 177

A propos de juſtice, Madame; vous ſouvenez-vous des quatre épîtres ſur la Loi naturelle? Je vous en parle, parce qu'un prélat étranger, étant venu chez moi, m'a dit que non-ſeulement il les avait traduites, mais qu'il les prêchait. Je lui ai répondu que Me. *Paſquier*, l'oracle du parlement, les avait fait brûler par le bourreau de ſon parlement. Il m'a promis de faire brûler *Paſquier*, ſi jamais il paſſe par ſes terres.

## LETTRE CXVII.

### A LA MEME.

De ma maiſon de quinze-vingt à la vôtre, 9 d'auguſte.

» ENVOYEZ-MOI des pâtes d'abricot de Genève. »

Cela eſt bientôt dit, Madame; mais cela n'eſt pas ſi aiſé à faire. Vos confiſeurs de Paris s'oppoſent à ce commerce. Il n'a jamais été ſi difficile d'envoyer un pot de marmelade dans votre pays, lorſque toute l'Europe en mange. Si M. *Walpole* demeurait encore quelquefois en France, on pourrait lui en envoyer; car je ne crois pas qu'on ſoit aſſez hardi chez vous pour ſaiſir les confitures d'un miniſtre anglais.

Quand vous verrez votre grand'maman, je vous

1771. prie de me mettre à ses pieds. Elle m'a pardon
mon goût pour *Catherine*; elle me pardonnera bi
la juste horreur que j'ai eue de tout temps pour
pédans qui firent la guerre des pots de chambre
grand *Condé*, et qui ont assassiné un pauvre cheval
de ma connaissance.

Passez-moi l'émétique, Madame, et je vous
ferai la saignée. Je vous sacrifierai une demi-
zaine de philosophes, abandonnez-moi autant
pédans barbares, vous ferez encore un très-b
marché.

Ne m'aviez-vous pas mandé, dans une de
dernières lettres, que les nouveaux réglemens
finance vous avaient fait quelque tort? ils m'en
fait beaucoup, et j'ai bien peur que cela ne déran
la pauvre petite colonie que j'avais établie au pi
des Alpes. Je crois que la France est le pays
il doit y avoir le plus d'amis; car, après to
l'amitié est une consolation, et on a toujours bes
en France de se consoler.

Ma plus grande consolation, Madame, a toujo
été la bonté dont vous m'avez honoré dans tous
temps. Vous savez si je vous suis attaché, et si je
compterais pas parmi les plus beaux momens de
vie le plaisir de vous entendre; car, grâce à
yeux, nous ne pouvons guère nous voir.

Je ne peux vous dire, Madame, que je vo
comme mes yeux; mais je vous aime comme
ame, car je me suis toujours aperçu qu'au fond
ame pensait comme la vôtre.

# LETTRE CXVIII.

## A M. CHRISTIN.

19 d'auguſte.

COURAGE, mon cher philoſophe; vous attenez un peu long-temps, mais vous gagnerez la taille. On a fort applaudi à celle que l'ancien parlement de Beſançon a perdue. 1771.

Ne manquez pas, je vous prie, de mettre une feuille de laurier dans votre lettre, quand vous apprendrez le gain du procès des eſclaves. Il faut qu'à votre retour vous ayez une place de conſeiller; perſonne ne la mérite mieux que vous.

Madame de *Beaufort* demande à monſieur le chancelier la grâce de ſon mari, lequel ne demandait qu'un ſauf-conduit. Je crois que cela dépendra des informations. On prétend qu'il y a double ſacrilége et ſimple aſſaſſinat. Double ſacrilége, parce qu'il y a meurtre de *prêtre* dans une *égliſe*; aſſaſſinat, parce qu'ils étaient deux, le comte de *Beaufort* et un jeune avocat, leſquels ont tous deux pris la fuite. L'avocat *Loyſeau* de Lyon, qui était à Genève, avait commencé un beau factum en faveur de M. de *Beaufort.* Il prétendait que le prêtre n'était mort que pour faire niche à l'accuſé. Il a rengainé ſon factum, et il eſt allé à Paris. J'eſpère que monſieur votre frère aura bientôt un bon emploi, et que vous reviendrez bientôt victorieux à Saint-Claude revoir votre petite maîtreſſe.

Je vous embraſſe le plus tendrement du monde.

## LETTRE CXIX.

### A M. FORMEY,

*Secrétaire perpétuel de l'académie de Berlin.*

A Ferney, le 26 d'auguste.

1771. Je n'ai qu'une idée fort confuse, Monsieur, tragédie dont vous me parlez. Il me semble q *Lothaire* avait tort avec sa femme, mais que le avait plus grand tort avec lui. C'est un de nos g ridicules que la barrette d'un pape prétende gou verner de droit divin la braguette d'un prince. Les Orientaux sont bien plus sages que nous; leurs prêtres ne se mêlent point du sérail des sulta.

Je fais assurément plus de cas du *Condé* de Rei berg que de tous les papes de Rome, sans y c prendre St *Pierre* qui n'a jamais été dans ce pay Je vois avec grand plaisir qu'il daigne m lauriers d'*Apollon* à ceux de *Mars*. Il joi bien plus grand avantage, il a pour lui les c de toute l'Europe. Tout ce que vous dites de la vie qu'il mène à Reinsberg me confirme dans mon idée que les arts et la gloire se sont réfugiés vers le Nord.

Vous m'apprenez, Monsieur, que vous avez environ deux ans plus que moi, et vous prétendez que vous finirez bientôt votre carrière. Pour moi, qui suis un jeune homme de soixante et dix-huit

s, je vous avoue que j'ai déjà fini la mienne. Je —— devenu aveugle, et c'eſt être véritablement 1771. rt, ſurtout dans une campagne où il n'y a d'aubeauté que celle de la vue.

Je vous aſſure que je ſuis très-touché de la lettre e vous m'écrivez; elle me fait eſpérer que vous z quelque pitié de moi dans mon oraiſon funè. Vous me reprocherez de n'avoir cru ni aux nades ni à l'harmonie préétablie, mais il faudra en que vous conveniez que j'ai été l'apôtre de la érance.

J'ai établi, Dieu merci, chez moi cinquante fales huguenottes qui vivent comme frères et ſœurs avec les familles papiſtes, et je ſouhaite que les Velches faſſent en grand ce que moi allobroge j'ai fait en petit. Comme je ne peux plus jouer comédie, j'ai changé mon théâtre en manufacture; c'eſt ainſi que j'expie mes péchés. Vous me direz que je me vante, au lieu de me confeſſer; mais j'avoue mon péché d'orgueil, et mon orgueil eſt de vous plaire.

Adieu, Monſieur; conſervez vos yeux et votre appétit tandis que je perds tout cela. Conſervez-moi auſſi vos bontés qui m'ont fait un plaiſir extrême.

*Le vieux malade de Ferney.*

## LETTRE CXX.

### A M. DE LA HARP

A Ferney, 4 de feptembre.

1771. *Il déclare qu'il ne fe chargera pas de porter la*
*divine . fi on lui donne des foutiens qui la déshon*
*et qu'il ne parlera au nom de* DIEU *et du roi qu*
*faire aimer l'un et l'autre.*

*Le monarque a dit : Je vous donne mon fils*
*les peuples difent : donnez-nous un père.*

Et le portrait de l'enthoufiafme, et celui de
dame de *Maintenon*, fi vrais, fi fins et fi fubl
et cette admirable penfée de fentiment, *il eft tr*
*de repréfenter le génie perfécutant la vertu*; et c
ignorant *Louis XIV*, moins *bleffé peut-être*
*maximes des faints*, *que des maximes du Télém*
et cette foule de peintures qui attendriffent, et
traits de philofophie qui inftruifent : tout cela, mo
cher ami, eft admirable; c'eft le génie du gran
fiècle paffé, fondu dans la philofophie du fièc
préfent.

Je ne fais pas fi vous êtes entré actuellement dan
l'académie, mais je fais que vous êtes tout au bea
milieu du temple de la gloire.

Votre difcours eft fi beau que le cardinal d
*Fleuri* vous aurait perfécuté, mais fourdement et poli
ment, à fon ordinaire. Il ne pouvait fouffrir qu'o
aimât l'aimable *Fénélon*. J'eus l'imprudence de l

nander un jour s'il fesait lire au roi le *Télémaque* ; —
rougit, il me répondit qu'il lui fesait lire de meil- 1771.
res choses, et il ne me le pardonna jamais.

Ce fut un beau jour pour l'académie, pour la illle de cet homme unique, et sur-tout pour M. d'*Alembert* avec sa petite voix grêle est excellent lecteur ; il fait tout sentir, sans avoir du moindre artifice. J'aurais bien voulu être là ; versé des larmes d'attendrissement et de joie. Il ne manque à votre pièce de poésie qu'un sujet ussi intéressant ; elle est également belle dans son re. Je suis enchanté de ces deux ouvrages et de vu J'en fais mon compliment, du fond de mon à madame votre femme.

M. le duc de *Choiseul* sera flatté de voir ses bienfaits si heureusement justifiés.

M. de l'*Etang*, avocat, l'un de vos admirateurs, m'a écrit votre triomphe. Je ne puis lui répondre aujourd'hui, je suis trop malade. Il vous voit souvent, sans doute ; je vous prie de le remercier pour moi.

Embrassez bien tendrement l'illustre d'*Alembert*. Il est donc associé à M. *Duclos* ; ils doivent tous deux vous ouvrir les portes d'un sanctuaire dont ils sont de très-dignes prêtres. Les *Thomas* et les *Marmontel* n'ont-ils par pris une part bien véritable à vos honneurs ! Réunissons-nous tous pour écraser l'envie.

Madame *Denis* est aussi sensible que moi, à votre gloire.

## LETTRE CXXI

### A M. DE BORDES, *à Lyc*

13 de ſeptembre.

1771. MON cher philoſophe, j'ai eu l'honneur
votre filleule, et j'ai reconnu ſon parrain: el
l'eſprit et les grâces. Que n'êtes-vous le parı
toute la ville de Lyon! J'ai preſque oublié m
et mes ſouffrances en voyant madame de *Lab*

On m'a mandé qu'on avait puni dans L
d'un ſupplice égal à celui de *Damiens*, un h
qui avait aſſaſſiné ſa mère; que ce ſpectacle a
une foule prodigieuſe: et que, le lendemain, qu
on pendit un pauvre diable, il n'y eut perſ
cela fait voir évidemment pourquoi l'on court
puis quelque temps aux tragédies dans le g
anglais.

Je viens d'apprendre que vous n'avez point r
des Queſtions qu'il n'appartient qu'à vous de ré
dre, et qu'un génevois, qui s'était chargé de v
les rendre, n'a point paſſé par Lyon, com
m'en avait flatté; je répare cette faute, et j
commets peut-être une plus grande en v
voyant des choſes peu dignes de vous: mais,
l'auteur des Queſtions penſe peu, il pourra v
faire penſer beaucoup. Il y a bien des mor
où il ne dit rien qu'à moitié; et vous ſuppl
aiſément à tout ce qu'il n'a oſé dire.

Vous m'attribuez, mon cher philosophe, trop de talens dans vos jolis vers. Vous prétendez. 1771.

Qu'avec trop de largesse
De m'enrichir la nature a pris soin.
— Peu de ducats composent ma richesse;
Mais ils sont tous frappés à votre coin.

Il me semble que je pense absolument comme vous sur tous les objets qui valent la peine d'être examinés.

Ayez bien soin de votre santé, c'est-là ce qui en vaut la peine. Je vous embrasse sans cérémonie; les philosophes n'en font point, les amis encore moins.

## LETTRE CXXII.

### A M. MILLE,

*Auteur d'un Abrégé chronologique de l'histoire de Bourgogne.*

A Ferney, 13 de septembre.

Un vieux malade demi-bourguignon a reçu, Monsieur, avec un extrême plaisir votre *Histoire de Bourgogne*, et vous en remercie avec autant de reconnaissance. Mes remercîmens tombent d'abord sur votre dissertation contre dom *Titrier*, que je viens de lire. Il ferait bien à désirer que toutes ces usurpations, qui ne sont que trop prouvées, fussent enfin rendues à l'Etat. Dom *Titrier* a travaillé dans

toutes les provinces de l'Europe, et par
71 ment dans la Franche-Comté où nous pla
tuellement contre lui. Ses titres n'étant pa
humain, il prétend qu'ils sont de droit div
nous sommes assurés qu'ils sont des droit di
et nous espérons que le diable en habit
ne gagnera pas toujours sa cause.

J'ai l'honneur d'être, etc.

## LETTRE CXXII

### A M. LE COMTE D'ARGEN

20 de septembre.

VOICI ce que le vieux solitaire, le vieux
le vieux radoteur dit à son cher ange.

1°. Il a reçu la lettre du 14 de septem

2°. M. de *La Ferté* ne sait pas que, de
portraits, l'un est de madame la dauphine
tre de la reine de Naples : ce qui me fait
ner que ces deux portraits ne sont pas ress
Puisque mon cher ange est lié avec M. de
je le prie, au nom de ma petite colonie,
loir bien nous recommander à lui; elle
à tout ce qu'on demandera, et à très-bon

3°. Le jeune auteur des Pélopides m'a
sa nouvelle leçon qui est fort différente de
miere. Il est honteux de son ébauche; il v
instamment de la renvoyer, et de nous di
ment il faut s'y prendre pour vous faire
leçon véritable.

4°. M. *Lantin* le bourguignon se flatte toujours le célèbre *le Kain* prendra son affaire d'Afri- 1771.
en considération.

5°. Si dans l'occasion, mon cher ange peut quelque éloge de nos colonies à M. le duc *iguillon*, il nous rendra un grand service. Figu- vous que nous avons fait un lieu considérable méchant hameau où il n'y avait que quarante érables dévorés de pauvreté et d'écrouelles. Il allu bâtir vingt maisons nouvelles de fond en comble. Nous avons actuellement quatre fabriques ntres, et trois autres petites manufactures. Loin voir le moindre intérêt dans toutes ces entre- ises, je me suis ruiné à les encourager, et c'est même qui mérite la protection du ministère. simple historique d'un désert affreux, changé une habitation florissante et animée, est un sujet conversation à table avec des ministres. M. le de *Choiseul* avait daigné acheter quelques-unes nos montres pour en faire des présens au nom roi. Nos fabriques les vendent à un grand tiers illeur marché qu'à Paris. Presque tous les hor- ers de Paris achètent de nous les montres qu'ils dent impudemment sous leur nom, et sur les- es ils gagnent non-seulement ce tiers, mais ès-souvent plus de moitié. Tout cela sera très- on à dire quand on traitera par hasard le chapitre s arts.

6°. Je ne demande point à mon cher ange le se- ret de Parme; mais je m'intéresse infiniment à M. *Félino*; on dit que ce sont les jésuites qui ont

trouvé le secret de le persécuter. Il est certai
1771. si les jésuites étaient relégués en enfer, ils y
seraient; jugez de ce qu'ils doivent faire é
Rome.

7°. Je vous prie de présenter mes respects
tre voisin.

8°. Comment mon autre ange se porte
a-t-elle repris toute sa santé? sa poitrine
estomac sont-ils bien en ordre? vous amusi
tous deux, et madame *Vestris* entre-t-elle d
plaisirs?

Je me mets plus que jamais sous les ailes
anges. *V.*

## LETTRE CXXIV.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHI

A Ferney, 23 de septembre.

Je n'ai pas été assez impudent pour oser
rompre mon héros dans son expédition d
deaux; mais, s'il a un moment de loisir, c
permette de l'ennuyer de mes remercîmens
bonté qu'il a eue dans mes petites affaires
héritiers de madame la princesse de *Guise*
mon héros lui-même.

Vous avez de plus, Monseigneur, la b
me protéger auprès de M. le duc d'*Aiguillo*
savais pas, quand j'eus l'honneur de vous
qu'il fût enfin décidé que Versoy, dont
question, serait entièrement dans le dépa

M. le duc de *la Vrillière*. Je l'apprends, et je restrains à demander les bontés de M. le duc 1771.
'*Aiguillon* pour la colonie que j'ai établie. Elle eſt aſſez conſidérable pour attirer l'attention du miniſtère, et pour mériter ſa protection dans le pays étranger. Son commerce eſt déjà très-étendu. Elle availle avec ſuccès, et ne demande ni ne demana aucun ſecours d'argent à M. l'abbé *Terrai*. Je ire ſeulement qu'on daigne la recommander à Paris à M. d'*Ogny*, intendant général des poſtes, et en Eſpagne à M. le marquis d'*Oſſun*, qui nous ont rendu déjà tous les bons offices poſſibles, et que je craindrai encore moins d'importuner quand ils ſauront que le miniſtre des affaires étrangères veut bien me protéger.

J'ai été entraîné dans cette entrepriſe aſſez grande, par les circonſtances preſque forcées où je me ſuis trouvé, et je ne demande, pour aſſurer nos ſuccès, que ces bontés générales qui ne compromettent perſonne.

C'eſt dans cet eſprit que j'écris à M. le duc d'*Aiguillon*, et que je me renomme de vous dans ma lettre; j'eſpère que vous ne me démentirez pas. Il ne s'agit, encore une fois, que de me recommander à M. le marquis d'*Oſſun* et à M. d'*Ogny*. Si vous voulez bien lui en écrire un petit mot, je vous en aurai beaucoup d'obligation.

Je vous demande bien pardon de vous fatiguer de cette bagatelle; mais, après tout, c'eſt un objet de commerce intéreſſant pour l'Etat, et qui augmente la population d'une province. Vous êtes

ſi accoutumé à faire du bien dans celle qu
1771 gouvernez, que vous ne trouverez pas ma r
mal placée.

Conſervez vos bontés, Monſeigneur, à
plus ancien courtiſan, qui vous ſera attaché
le plus tendre reſpect juſqu'au dernier mome
ſa vie. *V.*

## LETTRE CXXV.

### A MILORD CHESTERFIEL

A Ferney, 24 de ſeptembre.

Des cinq ſens que nous avons en partage, l
lord *Huntingdon* dit que vous n'en avez perdu qu'
ſeul, et que vous avez un bon eſtomac, ce q
vaut bien une paire d'oreilles.

Ce ſerait peut-être à moi de décider lequel e
le plus triſte d'être ſourd ou aveugle, ou de n
point digérer. Je puis juger de ces trois états
connaiſſance de cauſe; mais il y a long-temps
je n'oſe décider ſur les bagatelles, à plus forte
ſon ſur des choſes ſi importantes. Je me bor
croire que, ſi vous avez du ſoleil dans la belle mai-
ſon que vous avez bâtie, vous aurez des momens
tolérables. C'eſt tout ce qu'on peut eſpérer à l'âge
où nous ſommes, et même à tout âge. *Cicéron* écri-
vit un beau traité ſur la vieilleſſe, mais il ne prouva
point ſon livre par les faits; ſes dernières années
furent très-malheureuſes. Vous avez vécu plus
long-temps et plus heureuſement que lui. Vous

n'avez eu affaire ni à des dictateurs perpétuels ni des triumvirs. Votre lot a été et eſt encore un plus déſirables dans cette grande lotterie où les is billets ſont ſi rares, et où le gros lot d'un mheur continu n'a été encore gagné par perne. 1771.

Votre philoſophie n'a jamais été dérangée par s chimères qui ont brouillé quelquefois des cervelles, d'ailleurs aſſez bonnes. Vous n'avez jamais é, dans aucun genre, ni charlatan ni dupe des charlatans; et c'eſt ce que je compte pour un mérite très-peu commun qui contribue à l'ombre de félicité qu'on peut goûter dans cette courte vie, etc.

## LETTRE CXXVI.

### A M. DE LA HARPE.

Le 26 de ſeptembre.

Je ſuis aſſurément bien étonné et bien confondu, on cher enfant. Je ne l'aurais pas été, ſi on vous ait donné une place à l'académie, avec une pen- ı; c'était-là ce qu'on devait attendre. Je viens écrire à un homme qui peut ſervir et nuire; mais je crains bien que ce ne ſoit *Marion Délorme* qui écrit en faveur de *Ninon*, et qu'on ne les envoye toutes deux faire pénitence aux Magdelonettes.

Je ſouhaite, pour l'honneur de la nation, que cette affaire s'aſſoupiſſe; elle deviendrait encore plus ridicule que celle de *Béliſaire* : mais il y a long-temps que le ridicule ne nous effraie point.

Je suis sûr que, si vos succès vous donn
1771. ennemis, ils vous donneront des protecteu
ceux qui vous ont couronné sont intéressés
mir votre couronne. Tous les parens de *Te*
et de *Calypso* prendront votre parti. Ce p
vrage augmentera votre célébrité. Courage
combattre Si on s'obstine à vous chicaner
beau de dire: J'imite mon héros, j'aime la
et je me soumets.

## LETTRE CXXVI

## A M. AUDIBERT, *à Marseil*

A Ferney, 2 d'octobre.

MILLE remercîmens, Monsieur, de to
bontés; c'est en avoir beaucoup que de
descendre, comme vous faites, dans toutes
nuties de ma cargaison. Je félicite de to
cœur vos Marseillois d'avoir si bien profit
mauvaise spéculation des Anglais, et de fair
leurs affaires avec les Ottomans qui font s
les leurs. Moi qui vous parle, je soutiens a
ment un commerce que j'ai établi entre Fe
la sublime Porte. J'ai envoyé à la fois de
tres à sa Hautesse *Moustapha* et à sa Maje
périale russe qui bat toujours sa pauvre H
et je fais bien plus de cas de ma corresp
avec *Catherine II* qu'avec le commande
croyans. C'est une chose fort plaisante que j'
vingt maisons dans mon trou de Ferney p

istes de Genève qu'on a chassés de leur patrie à coups de fusil. Il se fait actuellement, dans mon village, un commerce qui s'étend aux quatre parties du monde; je n'y ai d'autre intérêt que celui de le faire fleurir à mes dépens. J'ai trouvé qu'il était assez beau de se ruiner ainsi de fond en comble avant que de mourir. 1771.

Voudriez-vous bien, Monsieur, quand vous aurez de loisir, me mander s'il est vrai que la flotte russe ait brûlé toute la flotte turque dans le port de Lemnos, qu'*Ali-bey* ait repris Damas et Jérusalem la sainte; si le comte *Orlof* a repris le Négrepont, et si Raguse s'est mise sous la protection du saint Empire Romain?

Le commerce de Marseille ne souffre-t-il pas un peu de toutes ces brûlures et de tous ces ravages?

Je vous réitère mes remercîmens et tous les sentimens avec lesquels, etc.

## LETTRE CXXVIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 d'octobre.

Mon cher ange, votre lettre du 30 de septembre m'a trouvé bien affligé. On dit que les vieillards sont durs; j'ai le malheur d'être sensible comme si j'avais vingt ans. Le soufflet donné à *la Harpe* et à notre académie est tout chaud sur ma joue.

Ma colonie qui n'est plus protégée me donne de très-vives alarmes. Je me suis ruiné pour l'éta-

1771 blir et pour la soutenir; j'ai animé un pays entierement mort; j'ai fait naître le travail et l'opulence dans le séjour de la misère, et je suis à la veille de voir tout mon ouvrage détruit; cela est dur à soixante et dix-huit ans.

La situation très-équivoque dans laquelle est colonie, par rapport à Pétersbourg où elle a de très-gros fonds, me met dans l'impossibilité rien faire à présent pour mademoiselle *Daudet*: encore pour moi une nouvelle peine.

Si la retraite de M. de *Félino* avait pu pro quelque chose de désagréable pour vous, combien j'aurais été inconsolable.

J'ai commandé vos deux montres telles v les ordonnez; vous les aurez probable it quinze jours.

Mon jeune homme vous enverrait bien Pélopides, qui sont très-différens de ceux q entre vos mains; mais, malgré toute la vivac de son âge, il fait attendre. Vous auriez aussi folie *Ninon*, et vous ne seriez peut-être s content de la docilité de ce jeune candidat; temps ne me paraît guère favorable.

Ma pauvre colonie occupe actuellement toute mon attention. Cent personnes dont il faut écouter les plaintes et soulager les besoins, d'assez grandes entreprises près d'être détruites, et l'embarras des plus pénibles détails, font un peu de tort aux belles-lettres. Je vous demande en grâce de parler à M. le duc d'*Aiguillon*; vous le pouvez, vous le voyez les mardi; je ne vous demande point de vous compromettre,

mettre, j'en suis bien éloigné. Je lui ai écrit, lui ai demandé en général sa protection; j'ose 1771. qu'il me la devait : il ne m'a point fait de nse; ne pourriez-vous pas lui en dire un mot? ait-il possible que les bontés de M. le duc de iseul pour ma colonie m'eussent fait tort, et que fusse à la fois ruiné et opprimé pour avoir fait bien? cela serait rude. Il vous est assurément aisé de savoir, dans la conversation, s'il est orablement disposé ou non. Voilà tout ce que conjure votre amitié de faire le plutôt que vous rrez, dans une occasion si pressante. Si M. le échal de *Richelieu* était à Versailles, il pourlui en dire quelques mots, c'est-à-dire, en faire elques plaisanteries, tourner mon entreprise en ri se bien moquer de moi et de ma colonie; is mon cher ange sentira mon état sérieusement, et le fera sentir : c'est en mon cher ange que j'espére. Je parlerai belles-lettres une autre fois; je ne parle aujourd'hui que tristesse et tendresse.

Mille respects à madame d'*Argental*.

## LETTRE CXXIX.

### A M. DE POMARET.

14 d'octobre.

Le vieux malade, Monsieur, est bien sensible à votre souvenir. Le ministère est trop occupé des parlemens pour songer à persécuter les dissidens de France. On laisse du moins fort tranquilles ceux

1771. que j'ai recueillis chez moi; ils ne payent aucun impôt, et j'ai obtenu jusqu'à présent les facilités possibles pour leur commerce.

Je présume qu'il en est ainsi dans le royaume. On s'appesantit plus sur les philos que sur les réformés; mais, si les uns et les ne parlent pas trop haut, on les laissera r en paix; c'est tout ce que l'on peut espére la situation présente. Le gouvernement ne s pera jamais à déraciner la superstition; il jours content, pourvu que le peuple obéisse. On laissera le prépuce de *Jésus-Ch* l'église du Puy en Velay, et la robe de *Marie* dans le village d'Argenteuil. Les posse tombent du haut-mal iront hurler la nuit d saint dans la Sainte-Chapelle de Paris, et glise de Saint-Maur; on liquéfiera le sang *Janvier* à Naples. On ne se souciera jamai clairer les hommes, mais de les asservir. I long-temps que, dans les pays despotiques, *qui peut* est la devise des sujets.

## LETTRE CXXX.

A MADAME

LA DUCHESSE DOUAIRIERE[1] D'AIGUILLO

A Ferney, 16 d'octobre.

MADAME,

Je vous ai importunée deux fois fort témé ment; la première pour un gentilhomme qui

'oir point tué un prêtre et qui l'avait tué ; la 
onde, pour moi qui disais ne point recevoir de 1771.
›nse de M. le duc d'*Aiguillon*, et qui, le moment
›rès, en reçus une pleine d'esprit, de grâces et
›onté, comme si vous l'aviez écrite. Cela prouve
: je suis un jeune homme de soixante et dix-huit
, très-vif et très-impatient, ce qui autrement
-dire un radoteur ; mais je ne radote point en
ıt persuadé que M. le duc d'*Aiguillon* écrit mieux
: M. le cardinal de *Richelieu*, et que je vous
ne sans difficulté la préférence sur madame la
sse d'*Aiguillon*, première du nom.

Il est vrai que je meurs dans l'impénitence finale
les testamens, mais aussi je meurs dans le res-
:t et dans la reconnaissance finale avec laquelle
l'honneur d'être,

Madame, etc.

## LETTRE CXXXI.

### A M. THIRIOT.

A Ferney, 20 d'octobre.

J'AI bien vu, mon ancien ami, que vos sentimens pour moi ne sont point affaiblis, puisque vous m'avez envoyé M. *Bacon*. C'est un homme qui pense comme il faut, et qui me paraît avoir autant de goût que de simplicité. Il serait à souhaiter que tous les procureurs généraux eussent été aussi humains et aussi honnêtes que leur substitut.

Il m'apprend que vous avez changé encore
1771. logement, et que vous êtes dans [illegible]
agréable. Vivez et jouissez. Vous appr[illegible]
soixante et dixième, et moi de [illegible]
huitième. Voilà le temps de s[illegible] n séri
ment à la conservation du reste de [illegible] être, d
prescrire un bon régime, et de se faire des [illegible]
faciles qui ne laissent après eux [illegible]
tâche d'en user ainsi. J'aurais voulu [illegible]
petite philosophie avec vous, [illegible]
veut que je meure à Ferney. J'y ai ét[illegible] c[illegible]
d'artistes, qui a besoin de ma présence. C'est
grande consolation que de rendre ses derniers j[illegible]
utiles, et ce plaisir tient lieu de tous les plaisirs

Adieu, portez-vous bien, et conservez-moi
amitié dont je sens le charme aussi vivement
si je n'avais que trente ans.

## LETTRE CXXXII.

### A M. MARMONTEL.

21 d'octobre.

Mon cher ami, après les aventures des [illegible]
et des *Fénélon*, il ne nous reste plus que d[illegible]re
silence la main de DIEU qui nous châtie. Les
ont été abolis, les parlemens ont été r[illegible]s,
gens de lettres ont leur tour, *Bergier*, *[illegible]*
*Cogé pecus et omnia pecora*, auront seuls le droit
brouter l'herbe. Vous m'avouerez que je ne s[illegible]

d'achever tout doucement ma carrière dans 1771.
paix de ma retraite, qui seule soutient le reste
mes jours très-languissans.

Heureux ceux qui se moquent gaiement du ren-
-vous donné dans le jardin pour aller souper en
', et qui n'ont point affaire à des fripons gagés
r abrutir les hommes, pour les tromper, et pour
e à leurs dépens! Sauve qui peut.

Dieu veuille qu'en dépit de ces marauds-là vous
siez choisir, pour remplir le nombre de nos
rante, quelque honnête homme franc du collier,
qui ne craigne point les cagots. Il n'y a plus
yen d'envoyer un seul livre à Paris. Cela est
raticable, à moins que vous ne trouviez quel-
intendant ou fermier des postes qui soit assez
li pour s'en charger; encore ne sais-je si cette
serait bien sûre. Figurez-vous que tous les
mes des Questions sur l'Encyclopédie, qui ont
mprimés jusqu'ici, l'ont été à Genève, à Neu-
el, dans Avignon, dans Amsterdam; que toute
ope en est remplie, et qu'il n'en peut entrer
Paris un seul exemplaire. On protégeait autre-
les belles-lettres en France, les temps sont un
changés.

ous faites bien, mon cher confrère, de vous
ser de l'opéra comique; cela n'est sujet à aucun
nvénient; et d'ailleurs on dit que le grand
tre tragique est tout-à-fait tombé depuis la
ite de mademoiselle *Clairon*. Je vous prie de lui
combien je lui suis attaché, et d'être persuadé
tendre amitié qu'on a pour vous dans la retraite
ley.

—— lement je ſuis bien dérouté. Mes colonies, qı
1771. ſont point du tout poétiques, ſont pour mo
ſource d'embarras qui feraient tourner la tête
jeune homme; jugez ce qui doit arriver à
d'un pauvre vieillard cacochyme. Cela n'empê
pas que vous n'ayez vos montres dans q
temps.

M. *Dupuits*, ci-devant employé dans l'éta
jor, va ſolliciter la faveur d'être replacé. Je ne
pas qu'on puiſſe trouver un meilleur offic
inſtruit, plus attaché à ſes devoirs, et plus
m'applaudis tous les jours de l'avoir marie
notre *Corneille*; ils font tous deux un petit
charmant. Je compte bien, mon cher ange
vous le vanterez à M. le marquis de *Monte*
Il y a plaiſir à recommander des gens qui ne
attireront jamais de reproches. Mon gendre *D*
a déjà quinze ans de ſervice. Comme le tem
cela n'eſt pas croyable. Ce ſerait une grande
lation pour moi de le voir bien établi av
je finiſſe ma chétive carrière.

Je vous prie donc, et très-inſtamment,
protéger tant que vous pourrez auprès du mi

J'ai été bien émerveillé de l'aventure de m
de *la Garde*, et du procès de M. *Duhautoi*
M. de *Soyecourt*. Je ne conçois pas trop, qı
nous ſoyons dans un ſiècle de fer, comme
hommes de cette qualité ſe ſont mis fermi
forge.

J'ai peine auſſi à comprendre comment le
celles de cette forge n'ont pas un peu ro

ınteau de M. l'abbé *Terrai.* Je m'aperçois qu'il
toujours à la tête des finances, parce qu'on ne 1771
ye point une partie de l'argent qu'il m'a pris
mes poches, dans l'aventure des refcriptions.
Ne pourriez-vous point me dire quelle eft la
orte qui conduit à fon cabinet et à fon coffre-
t?
J'ai toujours ouï dire que les miniftres, pour fe
affer de leurs travaux, avaient volontiers quel-
c.... à laquelle on pouvait s'adreffer dans
:cafion.
A propos de c...., n'avez-vous pas quelque
rice un peu paffable à la comédie qui puiffe
Zaïre et Olimpie? Ce font deux pièces que
: Olimpie, d'ailleurs, eft faite pour le peuple;
il y a des prêtres et un bûcher. Je ne les verrai
jouer; mais on aime fes enfans, quoiqu'on
it éloigné d'eux. C'eft ainfi que je vous aime,
on cher ange, et que je fuis attaché à madame
d'*Argental* avec le plus tendre refpect. *V.*

## LETTRE CXXXV.

### A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

9 de novembre.

Vous pardonnez fans doute, mon cher militaire philofophe, au vieux malade qui paraît fi négligent; mais il fera toujours pénétré pour vous de la plus tendre amitié. Je prends la liberté d'en dire

1771. autant à madame *Dixneufans* qui eſt tout auſſi philoſophe que vous.

Je ne vous ai point envoyé la Mépriſe d'Arras. Premièrement, le paquet ſerait trop gros ; en ſecond lieu, ayant été mieux informé, j'ai ſu que l'avocat avait fait un roman plutôt qu'un factum, et qu'il avait joint au ridicule de ſa déclamation puérile, le malheur de mentir en cinq ou ſix endroits importans. Ce bavard m'avait induit en erreur ; ainſi on eſt obligé de ſupprimer la Mépriſe. Le [illegible]reux qui a été condamné à la roue était aſſuré[illegible] très-innocent ; ſa femme, condamnée à être brûlée, était plus innocente encore ; mais l'avocat n'en eſt qu'un plus grand ſot d'avoir affaibli une ſi bonne cauſe par des fauſſetés, et d'avoir détruit des raiſons convaincantes par des raiſons pitoyables. J'ignore actuellement où cette affaire abominable en eſt ; je ſais ſeulement que la malheureuſe veuve de *Montbailli* n'a point été exécutée. Il eſt arrivé à cette infortunée la même choſe qu'aux prétendus complices du chevalier de *la Barre*. Le ſupplice de ce jeune officier, qui ſerait certainement devenu un homme d'un très-grand mérite, arracha tant de larmes, et excita tant d'horreur, que les miſérables juges d'Abbeville n'osèrent jamais achever le procès criminel de ces pauvres jeunes gens qui devaient être ſacrifiés au fanatiſme. Ces fatales cataſtrophes qui arrivent de temps en temps, jointes aux malheurs publics, font gémir ſur la nature humaine. Mais que mon militaire philoſophe ſoit heureux avec madame *Dixneufans* ! il eſt de l'intérêt de la

Providence que la vertu soit quelquefois récompensée. 1771

On vient de réformer le parlement de Dijon; on en a fait autant à Rennes et à Grenoble. Celui de Dombes, qui n'était qu'une excroissance inutile, est supprimé. Voilà toute cette grande révolution finie plus heureusement et avec plus de tranquillité qu'on n'avait osé l'espérer. La justice rendue gratuitement, et celle des seigneurs exercée aux dépens du roi, seront une grande époque, et la plus honorable de ce siècle. Un grand mal a produit un grand bien. Il y a de quoi se consoler de tant de malheurs attachés à notre pauvre espèce.

Vous ne retournez à Paris qu'à la fin de décembre; il faudra que vous alliez servir votre quartier; vous n'aurez guère le temps de voir M. d'*Alembert*: mais, si vous le voyez, je vous prie de lui dire que je voudrais passer le reste de ma vie entre vous et lui.

Notre hermitage vous renouvelle les sincères assurances de l'amitié la plus inviolable.

# LETTRE CXXXVI.

## A M. DE LA HARPE.

A Ferney, 23 de novembre.

» Autant que l'univerſité de Paris était autrefois célèbre et brillante, autant eſt-elle tombée dans l'aviliſſement. La faculté de théologie ſur-tout me paraît le corps le plus mépriſable qui ſoit dans le royaume. »

*Ces paroles ſont tirées de l'Hiſtoire critique de la philoſophie, par M. Deslandes, tome III, page 299.*

1771. Nous ſommes bien loin, vous et moi, mon cher ami, de penſer comme l'auteur de cette hiſtoire. Nous reſpectons tous deux, comme nous le devons, le concile perpétuel des Gaules, et ſur-tout le père du concile qui a daigné vous reprendre et vous faire ſentir la vérité. Il eſt triſte pour moi d'ignorer ſon nom, et de ne pouvoir lui rendre la juſtice qu'il mérite.

J'ignore auſſi le nom du jeune homme égaré qui préfère le talent de faire de bons vers à la dignité de cuiſtre de collége (*). *Boileau* certainement ne travaillait pas ſi bien à ſon âge. Il lui manque très-peu de choſe pour égaler le *Boileau* du bon temps.

Je voudrais peut-être qu'il changeât *ici ſa main d'une onde*; cet hémiſtiche n'eſt pas heureux.

(*) M. de *Saint-Ange*.

*Et son bras demi-nud est armé.* On prononce *nu st*, et cela est rude. 1771.

Je ne sais si on aimera la *voix langoureuse* : la chaleur du baiser est dans *Vertumne* : ainsi j'aimerais mieux *donne un baiser*, que *prend un baiser. Ovide* dit, *dedit oscula.*

Je voudrais que le mariage de la vigne et de l'ormeau fût écrit avec plus de soin. *Ces feuillages verds, dans les airs*, sont un peu faibles. Il faut que ce morceau l'emporte sur celui de l'opéra des sens.

*Essayer à la fin sa douceur fortunée.* Cette douceur fortunée est un peu faible.

*Jamais belle n'eût vu tant d'amans sur ses pas.* Cela veut dire, si vous étiez mariée, vous auriez plus d'amans que personne. Cela n'est ni honnête ni de l'intérêt de *Vertumne* : *Ovide* dit, si vous vouliez vous marier, *Hélène* n'aurait pas plus de prétendans. Il ne dit pas, *si vous vouliez essayer.*

Peut-être que le discours de *Vertumne* est un peu trop long dans l'auteur français ; j'ai peur qu'il ne languisse un peu. Il sera plus d'effet s'il est plus resserré.

Voilà toutes mes réflexions sur un très-bel ouvrage. Il me semble qu'il faudrait faire une souscription pour engager l'auteur à suivre un si beau talent. Je souscris pour deux cents francs, parce que je suis devenu pauvre ; ma colonie m'a ruiné.

Je vous embrasse tendrement, mon cher ami ; *macte animo.* La carrière est rude, mais elle est belle

## LETTRE CXXXVII.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 27 de novembre.

VRAIMENT, mon héros, quand je vous envoyai
1771. le *Bolingbrocke* par la poste de Toulouse, ce fut
plutôt pour amuser le politique que pour instruire
le philosophe. Vous êtes tout instruit; cependant
il n'est pas mal de répéter quelquefois son catéchisme
pour s'affermir dans cette bonne doctrine
qui fait jouir de la vie et mépriser la mort.

Un autre anglais nommé *Muller*, qui m'était venu voir à Ferney, et qui croit être partout dans le parlement de Westminster, s'est avisé de dire depuis peu, dans Rome, qu'il s'était chargé de me rapporter les oreilles du grand inquisiteur, dans un papier de musique. Le pape, en ayant été informé, lui a dit : *Faites bien mes complimens à M. de V.; mais dites-lui que sa commission est infesable : le grand inquisiteur n'a plus d'yeux ni d'oreilles.*

Moi qui n'avais point du tout chargé mon anglais de cette mauvaise plaisanterie, j'ai été tout confondu du compliment de sa sainteté. J'ai pris la liberté de lui écrire que je lui croyais les meilleures oreilles et les meilleurs yeux du monde; *un occhio occorto, un cuore benevolo.*, et que je comptais sur sa bénédiction paternelle *in articulo mortis.*

A vue de pays, votre cour de Paris ne sera pas

ıg-temps le parlement de M. *Muller*. Voilà une —
ıde révolution faite en peu de mois, c'est une 177
oque bien remarquable dans l'histoire des Velches.
Vous savez, sans doute, tous les détails de l'assinat du roi de Pologne; c'est bien là une autre aire parlementaire. Je vous supplie de remarquer e voilà cinq têtes couronnées, cinq images de EU, assassinées en très-peu de temps dans ce siècle ɔsophique. On ne peut pas dire pourtant que philosophes aient eu beaucoup de part à ces ions d'*Aod* et de *Ravaillac*.

Conservez-moi vos bontés, Monseigneur; il faut e ceux qui ont encore la vigueur du bel âge aient ié de ceux qui l'ont perdue. *V*.

# LETTRE CXXXVIII.

## A M. LAURENT,

*Ingénieur et chevalier de l'ordre du Roi.*

*6* de décembre.

E savais, Monsieur, il y a long-temps, que vous iez fait des prodiges de mécanique; mais je vous oue que j'ignorais, dans ma chaumière et dans es déserts, que vous travaillassiez actuellement par dre du roi aux canaux qui vont enrichir la Flane et la Picardie. Je remercie la nature qui nous argne les neiges cette année; je suis aveugle quand neige couvre nos montagnes; je n'aurais pu

voir les plans que vous avez bien voulu m'envoyer;
1771. j'en ſuis auſſi ſurpris que reconnaiſſant. Votre canal ſouterrain ſur-tout eſt un chef-d'œuvre inoui. *Boileau* diſait à *Louis XIV*, dans le beau ſiècle du goût,

J'éntends déjà frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées.

Lorſque ſon ſucceſſeur aura fait exécuter to projets, les mers ne s'étonneront plus de r ; feront très-accoutumées aux prodiges.

Je trouve qu'on ſe feſait peut-être un peu trop valoir dans le ſiècle paſſé, quoiqu'avec juſtice, et qu'on ne ſe fait peut-être pas aſſez valoir dans celui-ci. Je connaiſſais le poëme de l'empereur de la Chine, et j'ignorais les canaux navigables de *Louis XV*.

Vous avez raiſon de me dire, Monſieur, que je m'intéreſſe à tous les arts et aux objets du commerce.

Tous les goûts à la fois ſont entrés dans mon ame.

Quoiqu'octogénaire j'ai établi des fabriques dans ma ſolitude ſauvage ; j'ai d'excellens artiſtes qui ont envoyé de leurs ouvrages en Ruſſie et en Turquie; et, ſi j'étais plus jeune, je ne déſeſpérerais pas de fournir la cour de Pékin du fond de mon hameau ſuiſſe.

Vive la mémoire du grand *Colbert* qui fit naître l'induſtrie en France,

Et priva nos voiſins de ces tributs ſerviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes.

Béniſſons cet homme qui donna tant d'encoura-

gemens

nens au vrai génie, sans affaiblir les sentimens
: nous devons au duc de *Sulli*, qui commença le 177
ıal de Briare, et qui aima plus l'agriculture que
étoffes de soie. *Illa debuit facere, et ista non
ttere.*

J léfriche depuis long-temps une terre ingrate;
hommes quelquefois le sont encore plus; mais
us n'avez pas fait un ingrat, en m'envoyant le
de l'ouvrage le plus utile.

J'ai l'honneur d'être avec une estime égale à ma
onnaissance, etc.

## LETTRE CXXXIX.

### M. DE LA CROIX, *avocat à Toulouse.*

Le 6 de décembre.

V OTRE éloquence, Monsieur, et vos raisons
ıt fait enfin rendre une justice complète à mon
ni *Sirven*. Vous avez acquis de la gloire, et lui
repos. Ce sont deux bons oreillers sur lesquels
on peut dormir à son aise.

J'ai l'honneur de remercier monsieur le premier
ésident. Je fais mes tendres complimens à Mon-
ur *Sirven*. Je l'attends avec impatience. Le triste
état de ma santé ne me permet pas d'en dire
davantage.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que
je vous dois, etc.

absolument de monsieur votre neveu ce petit n
1771. recommandation, sans quoi mes grandes entre
seraient arrêtées, ma colonie irait à tous les d
les maisons que j'ai bâties pour loger mes a
deviendraient inutiles, et tout l'excès de m
nité serait confondu. Si on me protége, j
homme à bâtir une ville; si on m'abandon
reste écrasé dans une chaumière, et bien puni d
voulu être fondateur, à l'âge de soixante et di
ans passés: mais il faut faire des folies jusqu'a
nier moment; cela amuse un vieux malade
toujours passionné pour votre grandeur, po
tre gloire et pour vos plaisirs, et qui vous a
jusqu'au dernier moment de sa vie, avec l
profond respect. *V.*

Je vous demande encore pardon de la lettre
qui me paraît un peu hasardée.

## LETTRE CXLI.

### A M. LE COMTE DE ROCHEFOR

Décembre.

Je n'ai point changé d'avis, Monsieur, depu
je vous ai vu. Je déteste toujours les assassi
chevalier de *la Barre*, je respecte le gouvern
du roi. Rien n'est si beau que la justice gratuit
rendue dans tout le royaume, et la vénalité su
mée. Je trouve ces deux opérations admirable
je suis affligé qu'on ne leur rende pas justic

ne de Suède disait que la gloire d'un souverain
iste à être calomnié pour avoir fait du bien. 1771
Monsieur le premier président de Toulouse me
e que la première chose qu'il a faite avec son
uveau parlement, a été de rendre une entiére
ice aux *Sirven*, et de leur adjuger des dépens
nsidérables. Songez qu'il ne fallut que deux heures
r condamner cette famille au dernier supplice,
qu'il a fallu neuf ans pour faire rendre justice
l'innocence.

J'apprends que les assassins du roi de Pologne
raient tous communié, et fait serment à l'autel
la *sainte Vierge* d'exécuter leur parricide. J'en
s mes complimens à *Ravaillac* et au révérend
e *Malagrida*.

Mais j'aime mieux me mettre aux pieds de ma-
ne *Dixneufans* que je soupçonne avoir vingt
s, et que vous avez empêchée de rester vierge.
Quand vous serez à Versailles, je pourrai vous
ıvoyer un Abrégé de l'histoire du parlement,
ès-véridique. Vous pourrez en parler à monsieur
chancelier, qui permettra que je vous fasse tenir
paquet à son adresse.

## LETTRE CXLIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENT

22 de décembre.

1771. Mon cher ange, IV, V et VIII vous s
rendus par milord d'*Alrimple*, à moins qu'
soient saisis aux portes. Milord d'*Alrimple* e
écossais modeste, chose assez rare; je une l
simple, et même un peu honteux, avec bea
d'esprit; philosophe comme *Spinosa*, doux c
une fille. Il est neveu de milord *Stairs*,
de la maison; il n'a pas le nez ,
crois qu'il l'aura plus fin.

Voilà tout ce que le vieux malade de l
peut dire aujourd'hui à ses anges auxquels il
haite cent bonnes années. *V.*

## LETTRE CXLIV.

### A M. PERRET,

*Avocat au parlement de Dijon.*

A Ferney, le 28 de décembre.

Je vous remercie, Monsieur, de nous av
connaître nos usages barbares. J'ai lu ce qui re
l'esclavage de la main-morte, avec d'autant
d'attention et d'intérêt, que j'ai travaillé q

nps en faveur de ceux qu'on appelle francs, et 1771.
ui sont esclaves, et même esclaves de moines.
Pacôme et St Hilarion ne s'attendaient pas qu'un
r leurs successeurs auraient plus de serfs de main-
rte que n'en eut Attila ou Genseric. Nos moines
lent qu'ils ont succédé aux droits des conquérans,
t : leurs vassaux ont succédé aux peuples con-
s. Le procès est actuellement au conseil. Nous
e rdrons, sans doute, tant les vieilles coutumes
de force, et tant les saints ont de vertu.

On rit du péché originel, on a tort. Tout le monde a son péché originel. Le péché de ces pauvres serfs, au nombre de plus de cent mille dans le royaume, est que leurs pères, laboureurs gaulois, uèrent pas le petit nombre de barbares visigoths, bourguignons, ou francs, qui vinrent les tuer et s voler. S'ils s'étaient défendus comme les Romai contre les Cimbres, il n'y aurait pas au- de procès pour la main-morte. Ceux qui ent ce beau droit assurent qu'il est de droit divin : je le crois comme eux, car assurément il t pas humain. Je vous avoue, Monsieur, que 'y renonce de tout mon cœur : je ne veux ni main-orte ni échutte dans le petit coin de terre que j'h te ; je ne veux ni être serf, ni avoir des serfs. J'ai fort l'édit d'Henri II, adopté par le parlement de Paris. Pourquoi n'est-il pas reçu dans tous les autres parlemens? Presque toute notre ancienne jurisprudence est ridicule, barbare, contradictoire. Ce qui est vrai en-deçà de mon ruisseau est faux au-delà. Toutes nos coutumes ne sont bonnes qu'à

1771. jeter au feu. Il n'y a qu'une loi et une mesure en Angleterre.

Vous citez l'*Esprit des lois*. Hélas! il dié et ne remédiera jamais à rien. Ce parce qu'il cite faux trop souvent, ce parce qu'il songe presque toujours à l'esprit, c'est parce qu'il n'y a qu'un r faire un bon livre sur les lois, en tes. Agréez, Monsieur, mes r

## LETTRE CXLV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de janvier.

1772. Or, mes anges, voici le fait. Cet pour vous et pour M. de *Thibouville*, trouvé son jeune homme; et je suppose jeune homme lira bien, et fera pleurer

Mon jeune homme à moi m'est hier, et m'a dit ces propres paroles:

A l'âge où je suis, j'ai grand besoin d'avoir des protections à la cour, comme, par exemple, auprès du secrétaire de monsieur le trésorier des menus, ou auprès de messieurs les comédiens ordinaires du roi. On m'a dit que Sophonisbe n'étant qu'un réchauffé, et les Pélopides ayant été déjà traités, ces deux objets me procureraient difficilement la protection que je demande.

D'ailleurs des gens bien instruits m'ont assuré

q pour balancer le mérite éclatant de l'opéra ——
c ique et de fax-hall, pour attirer l'attention 1772.
Velches, et pour forcer la délicateſſe de la r à quelque indulgence, il fallait un grand ſpectacle, bien impoſant et bien intéreſſant; qu'il fallait -tout que ce ſpectacle fût nouveau; et j'ai cru er ces conditions dans la pièce ci-jointe (*) q je ſoumets à vos lumières. Elle m'a coûté aucoup de temps, car je l'ai commencée le 18 décembre, et elle a été achevée le 12 de janvier. Il ſerait triſte d'avoir perdu un temps ſi précieux. J'ai répondu au jeune candidat que je trouvais ſa pièce fort extraordinaire, et qu'il n'y manquait que de donner bataille ſur le théâtre; que ſans doute on en viendrait là quelque jour, et qu'alors on pourrait ſe flatter d'avoir égalé les Grecs.

Mais, mon cher enfant, quel titre donnez-vous votre tragédie? aucun, Monſieur. On ferait cent ſions, on tiendrait cent mauvais diſcours, et les Velches feraient tant que ma pièce ne ſerait point jouée; alors je ſerais privé de la protection du ſecrétaire de monſieur le tréſorier des menus, et de celle de meſſieurs les comédiens ordinaires du roi; et je ſerais obligé d'aller travailler aux feuilles de . *Fréron*, pour me pouſſer dans le monde.

J'ai eu pitié de ce pauvre enfant, et je vous envoie ſon œuvre, mes chers anges. Si M. de *Thib ille* veut ſe trémouſſer et conduire cette intrie, cela pourra l'amuſer beaucoup, et vous auſſi

(*) Les Lois de Minos.

jeter au feu. Il n'y a qu'une loi et une mesure
1771. Angleterre.

Vous citez l'*Esprit des lois*. Hélas! il
dié et ne remédiera jamais à rien. Ce
parce qu'il cite faux trop souvent,
parce qu'il songe presque toujours à
l'esprit, c'est parce qu'il n'y a qu'
faire un bon livre sur les lois,
tes. Agréez, Monsieur, mes

## LETTRE CXLV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de janvier.

Or, mes anges, voici le fait. C
1772. pour vous et pour M. de *Thibouville*,
trouvé son jeune homme; et je suppose
jeune homme lira bien, et fera pleurer

Mon jeune homme à moi m'est
hier, et m'a dit ces propres paro

A l'âge où je suis, j'ai grand bes
protections à la cour, comme,
près du secrétaire de monsieur le trés
nus, ou auprès de messieurs les co
du roi. On m'a dit que Sophonisbe
réchauffé, et les Pélopides ayant
ces deux objets me procureraient
protection que je demande.

D'ailleurs des gens bien instruits m'ont assuré

que pour balancer le mérite éclatant de l'opéra comique et de fax-hall, pour attirer l'attention des Velches, et pour forcer la délicateſſe de la cour à quelque indulgence, il fallait un grand ſpectacle, bien impoſant et bien intéreſſant; qu'il fallait ſur-tout que ce ſpectacle fût nouveau; et j'ai cru trouver ces conditions dans la pièce ci-jointe (*) que je ſoumets à vos lumières. Elle m'a coûté beaucoup de temps, car je l'ai commencée le 18 de décembre, et elle a été achevée le 12 de janvier. Il ſerait triſte d'avoir perdu un temps ſi précieux. 1772.

J'ai répondu au jeune candidat que je trouvais ſa pièce fort extraordinaire, et qu'il n'y manquait que de donner bataille ſur le théâtre; que ſans doute on en viendrait là quelque jour, et qu'alors on pourrait ſe flatter d'avoir égalé les Grecs.

Mais, mon cher enfant, quel titre donnez-vous à votre tragédie? aucun, Monſieur. On ferait cent alluſions, on tiendrait cent mauvais diſcours, et les Velches feraient tant que ma pièce ne ſerait point jouée; alors je ſerais privé de la protection du ſecrétaire de monſieur le tréſorier des menus, et de celle de meſſieurs les comédiens ordinaires du roi; et je ſerais obligé d'aller travailler aux feuilles de M. *Fréron*, pour me pouſſer dans le monde.

J'ai eu pitié de ce pauvre enfant, et je vous envoie ſon œuvre, mes chers anges. Si M. de *Thibouville* veut ſe trémouſſer et conduire cette intrigue, cela pourra l'amuſer beaucoup, et vous auſſi

(*) Les Lois de Minos.

Il y a vraiment, dans ce drame, je ne s
1772. de ſingulier et de magnifique qui ſent ſon a
Gréce; et ſi les Velches ne s'amuſent pas
ſpectacles grecs, ce n'eſt pas ma faute; je
pour réprouvés à jamais. Pour moi, qui
qu'un ſuiſſe, j'avoue que la pièce m'a fai
une heure agréable dans mon lit où je vég
puis long-temps.

Je vous remercie, mes chers anges, de
tures que vous me donnez avec tant de bon
etablir un bureau d'adreſſe en faveur de me
triers. Madame *le Jeune* ne pourrait-elle
la correſpondante? on s'arrangerait avec e

Il eſt arrivé de grands malheurs à notre c
je m'y ſuis ruiné, mais je ne ſuis pas déc
J'aurai toujours dans mon village le glorie
de fondateur. J'ai raſſemblé des gueux, il
que je finiſſe par leur fonder un hôpital.

Je me mets à l'ombre de vos ailes plus
mais, mes divins anges.

Vous devez recevoir la drôlerie de mo
homme par M. *Bacon*, non pas le chancelie
le ſubſtitut du procureur général, lequel doit
reçu dûment cachetée de la main de mon
procureur général. Si ces curieux ont ouvert
quet, je ſouhaite qu'ils aiment les vers, m
doute.

# LETTRE CXLVI.

## A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 22 de janvier.

JE vieillard, Madame, que vous honorez de t de bontés, vous parlera aussi librement dans 1772. lettre, que s'il avait le bonheur de vous entretenir coin du feu. Nous n'avons, vous et moi, que sentimens honnêtes; on peut les confier au encore mieux qu'à l'air qui les emporte dans le conversation qui s'oublie.

Un petit mot glissé dans votre lettre que M. *Du-ts* m'a apportée, m'oblige de vous ouvrir tout cœur.

Je dois à M. le duc de *Choiseul* la reconnaissance la plus inviolable de tous les plaisirs qu'il m'a faits. Je me croirais un monstre, si je cessais de l'aimer passionnément. Je suis aussi sensible à l'âge de près de quatre-vingts ans qu'à vingt-cinq.

Je ne dois pas bénir la mémoire de l'ancien parlement, comme je dois chérir et respecter votre ent, votre ami de Chanteloup. Il était difficile pas haïr une faction plus insolente que la action des seize.

M. *Séguier*, l'avocat général, me vint voir au ois d'octobre 1770, et me dit, en présence de madame *Denis*, et de M. *Hénin*, résident du roi Genève, que quatre conseillers le pressaient continuellement de requérir qu'on brûlât l'Histoire du

parlement, et qu'il ferait forcé de donner un beau
1772. réquisitoire vers le mois de février 1771. On requit
autre chose en ce temps-là de ces messieurs, et la
France en fut délivrée.

Il eût fallu quitter absolument la France. : avaient continué d'être les maîtres. M. du y a *Meynières*, président des enquêtes, m'avait e dix ans auparavant, que le parle donnerait jamais d'avoir dit la vérité da l'H du siècle de *Louis XIV*.

Vous savez combien il était dangereux d'a une terre dans le voisinage d'un conseiller, et risques on courait, si on était forcé contre lui.

Joignez à ces tyrannies leurs persécut : les gens de lettres, la manière aussi ridicule dont ils en usèrent avec le vert ux. *vétius*; enfin le sang du chevalier de *La* *rre* d ils se sont couverts, et tant d'aut ridiques. Songez que, dans leurs q e clergé, ils devinrent meurtriers, afin chrétiens; et vous verrez que je ne pour les aimer.

La cause de ces bourgeois tyrans n'a cer rien de commun avec celle de votre aimable que respectable.

Il y a deux ans que je ne fors guère de mon lit. J'ai rompu tout commerce. J'attends la mort, sans rien savoir de ce que font les vivans: mais je croirais mourir damné, si j'avais oublié un moment mes sentimens pour mon bienfaiteur. C'est-là ma

véritable profeſſion de foi que je fais entre vos mains ; c'eſt-là ce que j'ai crié ſur les toits au temps du départ. 1772.

Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guſman même.

Je mourrai en l'aimant ; et je vous ſupplie, par mon teſtament, d'avoir la bonté de le lui faire ſavoir ſi vous lui écrivez ; c'eſt la ſeule grâce que mon cœur puiſſe implorer, et je me jette à vos pieds, Madame, pour l'obtenir.

*Le vieux malade de Ferney V.*

## LETTRE CXLVII.

### A M. MARMONTEL.

26 de janvier.

Je vous écris bien tard, mon cher ami, mais je n'ai pas un moment à moi. Mes maladies et mes travaux qui ne les ſoulagent guère, occupent tout ce malheureux temps ; ces travaux ſont devenus forcés ; car, quand on a commencé un ouvrage, il faut le finir. J'envoie les tome ſix, ſept et huit aux adreſſes que vous m'avez données, et j'eſpère que ces rogatons vous parviendront ſurement.

Je verrai bientôt cet *Helvétius* que les aſſaſſins du chevalier de *la Barre* traitèrent ſi indignement, et dont je pris le parti ſi hautement. Je n'avais pas beaucoup à me louer de lui, et d'ailleurs je ne trouvais pas ſon livre trop bon ; mais je trouvais la perſécution abominable. Je l'ai dit, et redit

—— vingt fois. Je ne ſais ſi monſieur *Saurin* a r
1772. petit billet que je lui ai écrit ſur la mort de l

Je dois de grands remercîmens à M. l'ab
*rellet* pour une diſſertation très-bien faite ju
reçue de ſa part. Je n'ai pas la force de ter
lettres de ſuite ; chargez-vous, je vo
ma reconnaiſſance, et dites-lui c je
et je l'aime.

Ma misère m'empêc e l'A
*lembert.* Embraſſez-le pour i a
mes confrères qui veulent le tou
j'exiſte.

Dites à mademoiſelle *Clairon* que je ne l
qu'en mourant, et aimez votre ancien : V.
vous eſt tendrement attaché, juſqu'à
fumer ſon jardin après l'avoir culti

## LETTRE CXLVIII.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 28 de janvier.

MON HÉROS,

Je viens de lire, dans le diſcours de *du Belloi*, un trait de vous que je ne connaiſſais pas, et qui eſt bien digne de vous. Mon héros m'avait caché celui-là. Il entrera pourtant dans l'hiſtoire, malgré vous. Quand vous avez fait une belle action, vous ne ſongez plus qu'à vous divertir, et vous ſemblez oublier la gloire comme ſi elle était ennuyeuſe ;

cependant vous deviez bien me dire un mot de — 1772.
e aventure, car elle est aussi plaisante que glo-
e, et tout-à-fait dans votre caractère.

Je n'ai pas trop consulté votre caractère, quand vous ai ennuyé de requêtes pour des choses dont me soucie assez médiocrement; mais, comme ut le monde, jusqu'aux Suisses, sait que vous n'honorez de vos bontés depuis environ cinquante-inq ans, on m'a forcé de vous importuner.

Je présume que vous avez daigné disposer M. duc d'*Aiguillon* en faveur de ma colonie, car onsieur d'*Ogny* lui donne toutes les facilités possibles. Ma colonie réussit, du moins jusqu'à préit; elle travaille dans mon village pour les quatre rties du monde, en attendant qu'elle meure faim.

Je n'ai nulle nouvelle de la succession de madame a princesse de *Guise*. Je ne sais rien de ce qui se passe en France; mais je suis fort au fait des Turcs des Russes.

Que dites-vous du roi de Prusse qui m'a envoyé poëme en six chants contre les confédérés de Pologne? Les contributions qu'il tire de tous les virons de Dantzick pourront servir à faire imprimer son poëme, avec de belles estampes et de lles vignettes.

Le roi de Pologne n'est pas comme vous qui m'écrivez point; il m'a écrit une lettre pleine esprit et de plaisanterie sur son assassinat: il est igne de régner, car il est philosophe.

Croiriez-vous qu'une partie des confédérés a

—— propofé pour roi le landgrave de Heffe, que vous
1772. avez vu à Paris ? voilà ce que c'eft que d'être bon catholique.

Je finis ma lettre, de peur d'ennuyer mon héros qui fe moquerait de moi. Je le fupplie d'agréer le tendre et profond refpect d'un vieux malade qui n'en peut plus. *V.*

## LETTRE CXLIX.

### A M. DE LA HARPE.

28 de janvier.

MON cher champion du bon goût, je ne favais pas que vous euffiez été malade, car je ne fais rien dans mon lit dont je ne fors prefque plus.

N'y a-t-il pas une place vacante à l'académie, et ne l'aurez-vous point ? car les arrêts du confeil paffent, et le mérite refte.

Je ne fuis pas plus pour les gravures que vous. Ce que j'aime du beau *Virgile* d'Angleterre, c'eft qu'il n'y a point d'eftampes.

Ne feriez-vous pas une tragédie ? mais faites donc des actrices. On dit qu'il n'en refte plus que la moitié d'une.

J'aime tout-à-fait un élan *qui expire fous une combinaifon*; cela m'enchante. J'avais autrefois un père qui était grondeur comme M. *Grichard*; un jour, après avoir horriblement, et très-mal à propos, grondé fon jardinier, et après l'avoir prefque battu, il lui dit : *Va-t-en, coquin; je fouhaite que*

*trouves un maître aussi patient que moi* : je menai — père au grondeur, je priai l'acteur d'ajouter 1772
propres paroles à son rôle, et mon bon homme père se corrigea un peu.

Faites-en autant aux Précieuses ridicules ; faites uter *l'élan de la combinaison*, menez-y l'acteur, l qu'il soit, et tâchez de le corriger.

Le vieux malade vous embrasse de tout son cœur.

## LETTRE CL.

### A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

A Ferney, 1 de février.

Le vieux malade de Ferney a eu l'honneur, Monsieur, de vous envoyer les fadaises du questionneur par la voie que vous lui avez indiquée. Je ne sais si vous aurez des momens pour lire des choses si inutiles. Un homme qui ne sort pas de son lit, qui dicte au hasard ses rêveries, n'est guère fait p amuser.

Il me paraît que tous les honnêtes gens ont été d'autant plus sensibles à la perte d'*Helvétius*, que es marauds d'ex-jésuites et les marauds d'ex-convulsionnaires ont toujours aboyé contre lui jusqu'au lernier moment. Je n'aimais point son livre, mais 'aimais sa personne.

Vous avez grande raison, Monsieur, de dire qu'on a souvent exagéré la méchanceté de la nature humaine ; mais il est bon de faire des caricatures es méchantes gens, et de leur présenter des miroirs

[illegible] : quand cela ne servirait qu'à
1772. en corriger un ou deux sur vingt mille, ce serait toujours un bien.

Quant aux barbares qui veulent des tragédies en prose, ils en méritent. Qu'on leur en donne à ces pauvres Velches, comme on donne des chardons aux ânes.

Pour les autres Velches qui se passionnent pour ou contre les parlemens, cela passera comme le jansénisme et le molinisme ; mais ce qui ne passera qu'après ma mort, c'est mon tendre et sincère attachement pour vous, Monsieur, qui méritez autant d'amitié que d'estime.

## LETTRE CLI

### A MADAME

### LA MARQUISE D'ARGENS.

A Ferney, 1 de février.

MADAME,

Vous ne pouviez confier vos sentimens et vos regrets à un cœur plus fait pour les recevoir et pour les partager. Mon âge de soixante et dix-huit ans, les maladies dont je suis accablé, et le climat très-rude que j'habite, tout m'annonce que je verrai bientôt le digne mari que vous pleurez.

Je fus bien affligé qu'il ne prît point sa route par Ferney, quand il partit de Dijon ; et, par une fata-

lité singulière, ce fut le roi de Prusse qui m'apprit —— la perte que vous avez faite. Je ne crois pas qu'il 1778. y eût en France un ami plus constant que moi. Mon attachement et mon estime augmentaient encore par les traits que frère *Berthier* et d'autres polissons fanatiques lançaient continuellement contre lui. Les ouvrages des ces pédans de collége sont tombés dans un éternel oubli, et son mérite restera. C'était un philosophe gai, sensible et vertueux. Ses ennemis n'étaient que des dévots, et vous savez combien un dévot est loin d'un homme de bien. Son nom sera consacré à la postérité, par le roi de Prusse et par vous. Voilà les deux ornemens de son buste. On ne peut rien ajouter à l'épitaphe faite par le roi. Il n'y a que vous, Madame, dont le pinceau puisse se joindre au sien.

C'est un prodige bien singulier qu'une dame, aussi aimable que vous l'êtes, ait fait une étude particulière des deux langues savantes qui dureront plus que toutes les autres langues de l'Europe. Vous avez la science de madame *Dacier*, et elle n'avait point vos grâces.

Que ne puis-je, Madame, être auprès de vous! que ne puis-je vous parler long-temps de mon cher *Isaac*, et sur-tout vous entendre!

Si vous permettez en effet que mon amitié et ma douleur gravent un mot dans un coin du monument que vous lui destinez, si vous souffrez que mes sentimens s'expliquent après ceux du roi de Prusse et les vôtres, vous ne doutez pas que je ne sois à vos ordres. Vous ne sauriez croire combien

j'ai été touché de votre lettre. S'il rest
1772. quelque chose de nous-mêmes après no
est fort douteux, il vous saurait gré de
lation que vous m'avez donnée en m'éc

Soyez bien persuadée, Madame, de l'e pectueuse avec laquelle je serai, tant que votre très etc.

## LETTRE CLI

### A M. SAURIN.

2 de février.

Nous sommes, mon cher philosophe nombre d'adeptes qui aimons les l Votre petit recueil, moitié , itié pl que, m'a fait grand plaisir. Con nt! v de la vieillesse comme si vous la c moi, je sais ce qui en est; j'en épr re misères, et avec cela je vous dirai qu trouvé la vie tolérable que depuis que dans ma retraite.

Vous faites des vers comme si vous point en prose, et vous écrivez en pro si vous ne fesiez point de vers. Votre co mariage de *Julie* est une des plus agré dialoguées que j'aye jamais lues.

Adieu, mon cher philosophe; vieilliss que vous en disiez. Je m'amuse à établir nies et à marier des filles; cela me raj

J'ai toujours oublié de vous demander si made-
oiselle de *Livri*, votre ancienne amie, vit encore. 1771.
me souviens que, du temps de l'aventure horrible
s *Calas*, j'écrivis à M. de *Gouvernet* pour le prier
s'intéresser à cette famille infortunée. Il ne me fit
int de réponse, et ne voulut point voir madame
s. Il ne mérite pas de vieillir; cependant je ne
e pas qu'il soit mort.

Je vous embrasse bien tendrement.

## LETTRE CLIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de février.

E jeune homme, mes chers anges, quoi qu'on
, est un fort bon garçon; et quoiqu'il se soit
yé quelquefois aux dépens des *Nonottes*, des
s et des *Patouillets*, il a un fonds de raison
de justice qui me fait toujours plaisir.

Ce jeune crétois était donc avec moi, lorsqu'on m'apporta les remarques de vos quatre têtes dans un bonnet; il les lut avec attention.

Je ne suis point, me dit-il, de ces crétois dont parle St. *Paul*; il les appelle menteurs, méchantes bêtes et ventres paresseux; c'était bien lui, pardieu, qui était un menteur et une méchante bête; je ne sais pas s'il était constipé; mais je suis bien sûr qu'il n'aurait jamais fait ma tragédie crétoise, quelque peu qu'elle vaille; il n'aurait pas fait non plus

1772. les remarques des quatre têtes ; elles me paraissent fort judicieuses : il faut qu'il y ait bien plus d'esprit à Paris que dans nos provinces, car je n'ai trouvé personne, ni à Mâcon ni à Bourg-en-Bresse, qui m'ait fait de pareilles observations.

Aussi-tôt il prit papier, plume et encre; et voilà mon jeune homme qui se met à raturer, à corriger, à refaire. Il est fort vif; c'est un petit cheval qui, au moindre coup d'éperon, vous court le grand galop. Je n'ai pas été mécontent de sa besogne, mais je ne puis rien assurer qu'après qu'elle aura été remise sous vos yeux.

Ce qui me plaît de sa drôlerie, c'est qu'elle forme un très-beau spectacle. D'abord des prêtres et des guerriers disant leur avis sur une estrade, une petite fille amenée devant eux qui leur chante pouille, un contraste de grecs et de sauvages, un sacrifice, un prince qui arrache sa fille à un évêque tout prêt à lui donner l'extrême-onction ; et, à la fin de la pièce, le maître-autel détruit, et la cathédrale en flammes : tout cela peut amuser ; rien n'est amené par force ; tout est de la plus grande simplicité ; et il m'a paru même qu'il n'y avait aucune faute contre la langue, quoique l'auteur soit un provincial.

Mon candidat veut que je vous envoye sa pièce le plutôt que je pourrai ; mais il faut le temps de la transcrire. Il m'a dit qu'il avait des raisons essentielles pour que son drame fût joué cette année. Je prie donc M. de *Thibouville* de mander si son autre jeune homme est prêt, et si on peut compter sur lui.

A

A l'égard de votre ami qui est la campagne, je 1772.
is dirai qu'il ne peut avoir été choqué d'un petit
, d'ailleurs très-juste et très à sa place, à l'ar-
le *Parlement*, puisque ce petit mot n'a paru que
puis environ un mois, et est probablement entiè-
ent ignoré de lui.

Quoi qu'il en soit, je vous aurai une obligation
ie, si vous voulez bien faire en sorte qu'il soit
uadé de mes sentimens.

on jeune homme vous prie de répondre sur
de *Thibouville*, ou qu'il fasse réponse lui-même,
sé qu'on puisse lire son écriture; car je crains
ij s que ce candidat qui est fort vif, comme
e vous l'ai dit, n'ait la rage de faire imprimer
on drame, dès qu'il en sera un peu content.

*Interim* je me mets à l'ombre de vos ailes.

*Le vieux malade de Ferney.*

## LETTRE CLIV.

### M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

12 de février.

COMMENT donc mon héros daigne, du milieu de
l tourbillon, m'écrire dans ma caverne une lettre
philosophique! Je suis persuadé que le duc
*ernon*, votre devancier en Aquitaine, dont je
vous ai vu autrefois si entiché, et qui ne vous va-
t pas à beaucoup près, n'aurait point écrit une
reille lettre de quatre pages à *Malherbe* ou à
*Gassendi*.

J'avoue qu'il y a un peu de ridicule à moi à me
1772. mêler des affaires des autres; mais je suis comme ces vieilles catins qui ne peuvent rien refuser, et qui sont trop heureuses qu'on leur demande quelque chose. D'ailleurs, vous savez comme la destinée est faite, et comme elle nous ballotte. Elle m'adressa les *Calas* et les *Sirven*, sans que je cherchasse pratique. Je me pris de passion pour ces infortunés; et, Dieu merci, je réussis, ce qui m'arrive bien rarement.

J'ai eu la même faiblesse pour deux ou trois cents génevois sur qui leurs compatriotes tiraient comme sur des perdreaux; ils se réfugièrent dans mon village; je leur bâtis une vingtaine de maisons de pierre. J'ai établi quatre manufactures; ce sont les hochets de ma vieillesse; et, si monsieur le contrôleur général ne m'avait pas pris dans ma poche, ou plutôt dans celle de M *Magon*, deux cents mille francs qu'il avait à moi en dépôt (ce qui s'appelle, dit on, chez les Velches une opération de finance), ma colonie aurait été très-florissante presque en naissant. Elle se soutient pourtant, malgré cette perte épouvantable; et, si le ministère voulait bien nous protéger, et sur-tout si je n'étais pas si vieux, mon village deviendrait une ville dans peu d'années.

Je vois donc que la destinée fait tout, et que nous ne sommes que ses instrumens. Elle vous a choisi pour ses plus brillans événemens en tout genre, pour tous les plaisirs et pour toutes les sortes de gloire, et elle me fait faire des sauts de carpe dans un désert.

Vraiment, je ne savais pas que M. le duc d'*Aiguillon* n'avait point la surintendance des postes. 1772.
ne sais rien de ce qui se passe dans votre brillante cour. Je ne suis en relation qu'avec les clients de l'ourse. Je sais plus de nouvelles d'Archan-l que de Versailles. J'ignore même si vous êtes te ɿée premier gentilhomme de la chambre e: ice. Si vous l'étiez, je sais bien ce que je propoſerais pour vous amuser ; mais je pense c'est M. le duc de *Fleuri*, et je ne le crois pas ɿsable que vous, j'oserais même dire si amusant ; car enfin, il faut bien qu'il y ait des nuances tre les confrères, et chacun a son mérite différent.

Quoi qu'il en soit, Monseigneur, conservez vos bontés pour un vieillard cacochyme qui vous est attaché avec le plus tendre respect, jusqu'au moment où il ira revoir ou ne pas revoir tous ceux qui ont vécu avec vous, et qui sont engloutis dans nuit éternelle. *V.*

## LETTRE CLV.

### A M. DE LA HARPE.

Le 25 de février.

MON cher ami, qui devriez être mon confrère, je vois, par votre lettre du 15 de février, que vous avez été malade. Vos maladies, Dieu merci, sont passagères. Je ne relèverai pas de la mienne qui me

conduit tout doucement dans l'autre monde. Je
1772. vous avertis que, si vous ne me succédez pas à l'académie, je serai très-fâché.

Je ne vois pas pourquoi vous ne vous chargeriez pas du roi de Prusse, en laissant aux militaires le soin de parler de ses campagnes, et en vous bornant à la partie littéraire. Il me fait l'honneur de m'écrire, tous les quinze jours, des lettres pleines d'esprit et de connaissances; il fait encore quelquefois des vers français: tout cela est de votre ressort. Vous êtes dans le beau printemps de votre âge, et ma vieille main ne peut plus tenir le pinceau.

Je n'ai presque jamais lu dans le *Mercure* que les articles de votre façon. Je ne connais guère que vous et M. d'*Alembert* qui sachiez écrire. La raison en est que vous savez penser; les autres font des phrases. Ils sont tous les élèves du père *Nicodème* qui disait à *Jeannot*:

« Fais des phrases, Jeannot; ma douleur t'en conjure. »

On écrit à peu-près en prose comme en vers, en style allobroge et inintelligible. La précision, la clarté, les grâces sont passées de mode, il y a long-temps. Tâchez de ranimer un peu ce malheureux siècle qui ne subsiste plus que de l'opéra comique.

Croiriez-vous qu'on va jouer Mahomet à Lisbonne avec la plus grande magnificence? c'est une belle époque dans le pays de l'inquisition. Le visigoth *Crébillon* avait fait ce qu'il avait pu pour qu'on ne le jouât pas à Paris; il avait raison.

Adieu, mon cher successeur; on ne peut vous e plus attaché que le vieux malade de Ferney. 1772.

## LETTRE CLVI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 de mars.

MESSIEURS du quatuor, j'ai montré au jeune avocat du *Roncel* les pouilles que vous lui chantez. Voici comme il a plaidé sa cause, et mot pour mot ce qu'il m'a répondu :

» Je suis très-occupé dans ma province, et il me serait impossible d'être témoin à Paris de l'histrionage en question. Mon seul plaisir serait de contribuer deux ou trois fois à l'amusement de messieurs du quatuor à qui vous êtes si justement attaché; mais cela devient absolument impossible. On doit jouer le mercredi des cendres la pièce de M. *le Blanc* (*) qui traite précisément le même sujet. Voici ce qu'un connaisseur qui a vu cette tragédie m'en écrit :

» *Le sujet en est beau, c'est l'abolition des sacrifices humains dont nos ancêtres se rendaient coupables. On la jouera le mercredi des cendres; et, en attendant mieux, nous aurons le plaisir de voir sur le théâtre un peuple détrompé qui chasse ses prêtres et brise des autels arrosés de son sang. Je vous enverrai cette pièce aussitôt qu'elle sera im-*

(*) *Les Druides*, tragédie.

1772. » *primée. L'auteur, M. le Blanc, est un véritable* » *philosophe, un brave ennemi des préjugés de toute* » *espèce, et des tyrans de toutes les robes; et, ce* » *qui est bien plus nécessaire pour écrire une tragé*» *die, il est vraiment poëte.*

» Il ne me reste donc d'autre parti à prendre que » celui de me joindre à M. *le Blanc*, de montrer » que je ne suis point son plagiaire, et que deux » citoyens, sans s'être rien communiqué, ont » plaidé chacun de leur côté la cause du genre-» humain. Je regarde le supplice des citoyens qui » furent immolés à Thorn, en 1724, à la solli» citation des jésuites, la mort affreuse du cheva» lier de *la Barre*, la Saint-Barthelemi et les arrêts » de l'inquisition, comme de véritables sacrifices de » sang humain; et c'est ce que je me propose de » faire entendre dans une préface et dans des notes, » d'une manière qui ne pourra choquer personne. » Voilà le seul but que je me propose dans mon » ouvrage. Je l'aurais livré de tout mon cœur aux » comédiens de Paris, si je ne me voyais prévenu; » mais ils n'accepteraient pas à la fois deux pièces » sur le même sujet. Le réchauffé n'est jamais bien » reçu; et vous savez d'ailleurs combien de gens » s'ameuteraient pour faire tomber mon ouvrage. » Je me pique seulement d'écrire en français; c'est » un devoir indispensable que tout le monde a » négligé depuis *Racine*. On m'assure que M. *le* » *Blanc* a rempli ce devoir indispensable pour » quiconque veut être lu des gens de goût.

» Je suis fâché que vous ayez envoyé déjà ma

tragédie à meſſieurs du quatuor, je ne la trouve pas digne d'eux. » 1772.

Voilà, Meſſieurs, mot pour mot, ce que m'a ce j homme, et je vous avoue que je n'ai le courage de lui rien répliquer. J'ai trouvé 'il avait raiſon en tout, et j'oſe croire que vous z comme moi. Si la pièce de M. du *Roncel* quelque choſe, vous ſerez bien aiſes que le nombre de connaiſſeurs, qui reſte encore à s, voye à la fois deux ouvrages ſur un objet ſi e t.

t aux autres dont M. de *Thibouville* parle, ſera l'affaire de M. le maréchal de *Richelieu*, ıd il ſera d'année, et quand il y aura des acırs; j'ajoute encore, quand les temps ſeront plus vorables, et quand les cabales ſeront un peu paiſées.

Pour réuſſir en France il faut prendre ſon temps.

Vous ſavez comme on a voulu, pendant vingt , étouffer la Henriade, et ce que toutes mes dies ont eſſuyé de contradictions. On doit her de bien faire et ſe réſigner.

Je ne ſuis fait que pour les pays étrangers. La enriade ne fut bien reçue qu'en Angleterre. *Crélon* empêcha Mahomet d'être joué. C'eſt madame *ecker*, née en Suiſſe, qui m'a fait un honneur ıe je ne méritais pas.

Ce ſont aujourd'hui les rois de Suède, de Danearck, de Pruſſe, de Pologne, et l'impératrice Ruſſie, qui me protégent. Nul n'eſt prophète ſon pays.

## LETTRE CLVII.

### A M. VASSELIER, à Lyon.

A Ferney, 2 de mars.

1772. Je ne plains, mon cher correſpondant, ni le c feiller qui s'eſt pendu, ni celui qui n'a pris co de perſonne; ils ont tous deux ſuivi leur g plains ceux qu'on empoiſonne avec du vert-gris, parce que ce n'était pas leur intention.

Je vous confie qu'un jeune avocat, nor M. du *Roncel*, m'a remis un manuſcrit fort lier (*) dont vous pourriez gratifier votre pro *Roſſet.* Il obtiendrait certainement une per ſans difficulté, et je puis vous aſſurer que c vaudrait quelque argent. J'ai eu beaucoup de p à engager M. du *Roncel* à donner la préféren Lyon ſur Genève. Ce que M. du *Roncel* v demande ſur-tout, c'eſt le plus profond ſecret n'en faut parler ni à votre père ni à votre maître je ſuis ſûr de votre confeſſeur.

(*) Les Lois de Minos.

LETT

## LETTRE CLVIII.

### A M. DE CHABANON.

A Ferney, le 9 de mars.

Vous me faites un très-beau préfent, mon cher 1772.
ii. Vous rendez un grand fervice aux lettres, en ant connaître *Pindare*. Votre traduction eft noble élégante, vos notes très-inftructives. Je vous oue que j'ai de la peine à m'accoutumer à voir : *Pindare* couper fi fouvent fes mots en deux, ttre une moitié d'un mot à la fin d'un vers, et autre moitié au commencement du vers fuivant.

Je fais bien que vous me direz que c'eft en faveur de la mufique; mais je ne fuis pas moins étonné de voir dès la première ftrophe.

*Chryzea formigx Apollo-*
*nos, Kai ïoplokamon.*

Voudriez-vous mettre, dans un opéra,

Lyre d'or d'Apol-
lon, et des cheveux violets?

Que dites-vous de

*Amphi te La*
*toida.*
Le fils de La-
tone?

On aurait pu, ce me femble, faire de la mı que grecque fans cette étrange bigarrure. Les oı

1772. d'*Anacréon* étaient chantées, et *Anacréon* ne s'avisa jamais de couper ainsi les mots en deux.

On prétend aussi que les rapsodes chant[illegible] les vers d'*Homère*, et il n'y a pas un seul vers [illegible] taillé comme ceux de *Pindare*.

Ce qui me paraît bien étrange, c'est de voi[illegible] *Horace*.

> *Jove non probante u-*
> *xorius amnis.*
> Jupiter condamnait le cour-
> roux du fleuve amant de sa femme.

Il se donne souvent cette licence. Il n'y a moyen de réprouver cette méthode qu'*Horace* a fait. Tout ce que nous pouvons dire, c[illegible] Français se moqueraient de no[illegible] p[illegible] la liberté que *Pindare* et *Horace* ont prise. P[illegible] *Chapelle* qui écrit au courant de la p[illegible] :

> A cet agréable repas
> Petit-Val ne se trouva pas.
> Et sais-tu bien pourquoi ? c'est parce
> Qu'il est toujours avec sa garce.

Au reste, je doute fort qu'on ait c[illegible] les odes d'*Horace*. Croyez-vous q[illegible] d[illegible] o-maines et les hommes du bon ton eussent g[illegible] grand plaisir à chanter à table cette c[illegible] *odi* que *Dacier* a traduite ainsi ?

» Laquais, je ne suis point pour
» des Perses. Je ne puis même souffrir c[illegible]
» qui sont pliées avec de petites l[illegible]
» tilleul. Cesse donc de t'informer où p[illegible]

» trouver des roses tardives. Je ne te demande que des couronnes de simple myrte, sans que tu y fasses d'autre façon. Le myrte sied bien à un 1772.
» comme toi; et il ne me sied pas mal,
» lorsque je bois sous l'épaisseur d'une treille. »

Je doute encore que la bonne compagnie de ...me ait répété en chorus les horreurs qu'*Horace* ...oche à la sorcière *Canidie* et à quelques autres ...lles.

Plusieurs savans prétendent que les trois quarts ...s odes d'*Horace* n'étaient point faites pour la ...usique. Mais enfin, ode signifie chanson; et qu'est-...ce qu'une chanson qu'on ne peut chanter? on nous ...dit que c'est ainsi qu'on en use dans toute l'Europe; ...on y fait des stances rimées qui ne se chantent jamais: aussi les amateurs de la musique répondent que c'est un reste de barbarie.

L'abbé *Terrasson* demandait sur quel air *Moïse* ...ait mis son fameux cantique au sortir de la mer rouge: *Chantons une hymne au Seigneur qui s'est ma-...festé glorieusement*?

Il faut que je vous fasse une petite querelle sur votre discours préliminaire qui me paraît excellent. Vous appellez *Cowlei* le *Pindare anglais*; vous lui ... bien de l'honneur: c'était un poëte sans har-...n qui cherchait à mettre de l'esprit par-tout. Le vrai *Pindare* est *Dryden*, auteur de cette belle ode intitulée: *La Fête d'Alexandre*, ou *Alexandre et Thimothée*. Cette ode, mise en musique par *Purcel* (si je ne me trompe), passe en Angleterre pour le chef-d'œuvre de la poésie la plus sublime et la

—— plus variée; et je vous avoue que, co e
1772. mieux l'anglais que le grec, j'aime cent fo
cette ode que tout *Pindare.*

C'est assez blasphémer contre le
du roi de Sicile *Hiéron.* Je voudr i
seulement si on chantait ses odes r l
très-probable que les Grecs connaiss it c
monie que nous leur nions avec be :
dence. *Platon* le dit expressément, et
formels.

> Pardon de faire avec vous le savant.
> D'un certain magister le rat tenait ces choses,
> Et les disait à travers champs, etc.

Gardez-vous bien de me prendre pour
sur tout ce que je vous dis là, car je suis l'h
du monde le moins grec. Je devine s
vous devez avoir eu une peine extrême à re
prose agréable et coulante, votre sub
des cochers grecs et des combats à cou

Je ne connais point les vers de *Clém* ,
les veux connaître. Je suis émerveillé qu
petit gredin, qui n'a jamais rien fait
ble tragédie, refusée par les co
avisé d'insulter messieurs de *Saint-La rt*,
*Delille*, et *tutti quanti*, avec autant de
que d'insuffisance. *Marsyas* n'en avait
quand *Apollon* l'écorcha. Il faut que
soit un bâtard de *Fréron*, comme *F*
bâtard de *Desfontaines.*

Adieu, mon cher ami; il faut qu'après

des grâces, de l'ordre, de la clarté à votre ·elligible et bourfouflé thébain qu'on dit fublime, vous remettiez à faire quelque tragédie, ou ·ielque opéra français. Notre langue a autant de ·ıe qu'en avait autrefois la langue grecque. On ·rıe français dans tout le Nord où les Grecs étaient ·ınnus. Ranimez un peu nos Mufes qui languiffent plus d'un genre; foutenez notre honneur qui fe ·ommande à vous. 1772

Je vous embraffe avec la plus tendre et la plus ·onftante amitié. Madame *Denis* fe joint à moi.

## LETTRE CLIX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de mars.

·ES divins anges, fi cette lettre du pays des ·s parvient jufqu'à vous; fi, parmi les fottifes ·aris, vous daignez vous intéreffer un peu aux ·ttifes de la Crète, vous faurez que le jeune avocat ·u *Roncel* eft toujours reconnaiffant comme il doit être des bontés du quatuor. Il lui eft venu un petit ·rupule qu'il m'a confié, et fur lequel je vous ·onfulte. Il a peur que *Teucer* ayant paru déter·iné, dès le fecond acte, à étendre fon autorité ·op bornée, et à ne pas fouffrir le facrifice ·'*Aftérie*, ne paraiffe fe démentir au troifième acte, ·rfque la violence de *Datame* a changé la fituation ·es affaires. Il craint qu'on ne reproche à *Teucer*

de changer aussi trop aisément ; il prétend que
1772. *Teucer* ne saurait trop insister sur les raisons qui le forcent à souffrir le supplice d'*Astérie*, contre lequel il s'était déclaré d'abord si hautement.

Cet avocat ne plaide que pour vous plaire ; il craint même que son factum ne paraisse à l'audience des comédiens. Il est toujours dans l'idée que ces messieurs n'ont ni goût, ni sentiment, ni raison ; qu'ils ne se connaissent pas plus en tragédies les libraires en livres, et qu'en tout ils sont a mauvais juges que mauvais acteurs ; qu'enfin il est honteux de subir leur jugement, et plus honteux d'en être condamné. C'est à vous de juger de ces moyens que mon avocat emploie ; je ne puis lui donner de conseil, moi qui suis absent de Paris depuis vingt-quatre ans, et qui ne suis au fait de rien.

On m'a dit d'étranges nouvelles de notre tripot plus respectable. Je ne sais si on me trompe, mais on m'assure que tout va changer ; je ne crois que vous en vers et en prose.

Je me mets à l'ombre de vos ailes. Si cette facétie vous a amusés un peu, je me tiens très-content.

## LETTRE CLX.

### A M. L'ABBÉ DU VERNET.

A Ferney, le 23 de mars.

Le vieux malade de Ferney, Monsieur, vous renouvelle ses remercîmens et sa protestation bien

sincère qu'il n'a jamais lu ni ne lira le libelle diffamatoire de *la Beaumelle* et de l'abbé *Sabatier*. Il y a plus de quatre cents libelles de cette espèce. La vie est courte, et le peu de temps qui me reste doit être mieux employé. Il est juste, Monsieur, que vous qui voulez bien être mon avocat, vous lisiez les pièces du procès; mais pour moi qui ai presque perdu la vue, il faut que je remette entièrement ma cause entre vos mains, et que je m'en rapporte à votre éloquence et à votre sagesse. 1772.

A l'égard du procès que poursuit M. *Christin*, et qui est assurément plus considérable, il espère faire rendre justice à ses cliens par le parlement de Besançon auquel l'affaire a été renvoyée.

Je n'ai point donné ma médaille à *Grasset*; il y a environ dix-huit ans que je n'ai vu cet homme; je ne lui ai jamais écrit; j'ai tiré d'un état bien triste son frère qui est chargé d'une nombreuse famille à Genève. Ces deux frères ont pu imprimer mes sottises; m'imprime qui veut, et me lit qui peut.

Vous me demandez les pièces de vers qu'on a faites à mon honneur et gloire; je conserve peu de ces pièces fugitives. Si jen ai quelques-unes, elles sont confondues dans des tas immenses de papiers que ma santé délabrée et mes fluxions sur les yeux ne me permettent guère de débrouiller. Je tâcherai de vous satisfaire; mais vous savez que les louanges des amis persuadent moins le public que les satires des ennemis. J'aurais beau étaler cent certificats, comme l'apothicaire *Arnoud* et le sieur *le Lièvre*, cela ne servirait de rien.

Puiſque vous êtes l'enchanteur qui daigne écrire
772. la vie du *Don Quichotte* des Alpes qui s'eſt battu ſi long-temps contre des moulins à vent, il faut vous fournir les pièces néceſſaires en original. M. *du Rey de Morſan*, frère de madame la première préſidente, a l'extrême bonté de ſe donner cette peine; c'eſt un homme de lettres fort inſtruit. Si on lui reproche quelques fautes de jeuneſſe, il les répare aujourd'hui par la conduite la plus ſage. Je le poſsède à Ferney depuis quelque temps. Il faut qu'il ſoit bien bon, car la beſogne qu'il a entrepriſe n'eſt point amuſante et ſera fort longue; mais il paraît que vous avez encore plus de bonté que lui. Agréez, Monſieur, tous les ſentimens que vous doit la reconnaiſſance de votre très-humble, etc.

*Le vieux malade de Ferney.*

## LETTRE CLXI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 24 de mars

Je vous écris, Madame, malgré le pitoyable état où mon grand âge, ma mauvaiſe ſanté et le climat dur où je me ſuis confiné, ont réduit mon corps et mon ame. Un officier ſuiſſe, qui part dans le moment, veut bien ſe charger de ma lettre. Songez que vous m'aviez mandé que vous alliez chez votre

grand'maman, il y a près de ſix mois; j'ai cru toujours que vous y étiez. J'apprends que vous êtes 177
à Paris. Vous m'aviez promis de me mettre aux pieds de votre grand'maman et de ſon mari.

Je vous dis très-ſincèrement que je mourrai bientôt, mais que je mourrai de douleur ſi votre grand'maman et ſon très-reſpectable mari pouvaient ſoupçonner un moment que mon cœur n'eſt pas entièrement à eux. Je l'ai déclaré très-nettement à un homme conſidérable qui ne paſſe pas pour être de leurs amis. Je ne demande rien à perſonne; je n'attends rien de perſonne. Je repaſſe dans ma mémoire toutes les bontés dont votre grand'maman et ſon mari m'ont comblé; j'en parle tous les jours, elles ſont encore la conſolation de ma vie.

J'ai autant d'horreur pour l'ingratitude que pour les aſſaſſins du chevalier de *la Barre*, et pour des bourgeois inſolens qui voulaient être nos tyrans. J'ai manifeſté hautement tous ces ſentimens; je ne me ſuis démenti en rien, et je ne me démentirai certainement pas; je n'ai d'autre prétention dans ce monde que de ſatisfaire mon cœur. Je ſuis votre plus ancien ami; vous vous êtes ſouvenue de moi dans ma retraite; votre commerce de lettres, la franchiſe de votre caractère, la beauté de votre eſprit et de votre imagination, m'ont enchanté. Mon amitié n'eſt point exigeante, mais vous lui devez quelque choſe; vous lui devez de me faire connaître aux deux perſonnes reſpectables qui ne me connaiſſent pas. Je ne leur écris point, parce qu'on m'a dit qu'ils ne voulaient pas qu'on leur écrivît,

1772. et que d'ailleurs je ne fais comment m'y prendre: mais vous avez des moyens, et vous pouvez en fervir pour leur faire paffer le contenu de lettre. Je vous en conjure, Madame, par t qu'il y a de plus facré dans le monde, par l' Il m'eft auffi impoffible de les oublier pas vous aimer.

Je vous fouhaite toutes les confolations vent vous rendre la vie fupportable. Je vou être avec vous à Saint-Jofeph, dans l'apparte de *Formont*. J'y viendrais, fi je pouvais m'ar à mes travaux de toute efpèce, et à une ma famille qui eft avec moi. Confolez-moi loin de vous, en fefant hardiment ce que je demande. Soyez bien perfuadée, Madame, que v n'avez pas dans ce monde un homme plus attach que moi, plus fenfible à votre mérite, plus enth fiafte de vous, de votre grand'maman et de fon

## LETTRE CLXII.

### A M. VASSELIER, *à Lyon*.

Le 28 de mars.

PREMIÈREMENT, le cher correfpondant eft fupplié de s'informer du jeune *Chazin*, écolier de réthorique, qui paraît avoir quelques talens, et qui a écrit une lettre fi bien faite que le vieux malade lui a répondu, quoiqu'il ne réponde à perfonne; et qu'on lui envoie un petit livre tout de poéfie, pour le mettre un peu au fait.

Secondement, voici bien une autre hiſtoire : la pièce de l'avocat du *Roncel* à été lue aux comédiens qui en ont été émerveillés, et qui l'ont reçue avec acclamation. On ne ſait encore s'ils pourront la jouer immédiatement après Pâques, parce qu'ils ont donné parole à M. du *Belloi*, et qu'ils ont appris déjà ſa tragédie de Don Pèdre. Un ami de M. du *Roncel* s'eſt chargé de cette négociation ; on attend des nouvelles de cet ami : ainſi il faudra abſolument que *Roſſet* attende ces nouvelles pour imprimer. Il ne s'agit que de huit ou dix jours ; c'eſt un préſent qu'on lui fait, et il doit ſe conformer aux intentions de ceux qui le lui ſont : A cheval donné, on ne regarde pas la bride, dit *Cicéron*. — 177

Au reſte, il *y* a de bien bonnes notes à faire à la queue de cette tragédie, à commencer par les ſacrifices de ſang humain qu'ont fait ſi ſouvent les Juifs, tantôt à leur *Adonaï*, tantôt à *Moloch*, tantôt à *Melkom* : mais ces notes doivent édifier les fidelles dans une autre édition.

On embraſſe tendrement le cher correſpondant.

*P. S.* M. du *Roncel*, à qui j'ai communiqué votre lettre du 27, dit que vous êtes le maître abſolu de la facétie à vous envoyée, que tout ce que vous ferez ſera très-bien fait. Pour moi, je trouve que les druides d'aujourd'hui ſont auſſi fripons que les anciens. Je ſuis sûr qu'ils brûleraient tous les philoſophes dans des ſtatues d'oſier, s'ils le pouvaient. Je ne ſais pas quels monſtres ſont les plus abominables, ou ceux du temps paſſé ou ceux du temps préſent.

## LETTRE CLXIII.

### A M. CHRISTIN.

30 de mars.

1772. MON cher philofophe, nous avons lu et tr l'acte de *magifter Andreas Banduyens*, qu'un de habitans de Longchaumois m'a apporté. Nous av trouvé que cet acte eft un peu équivoque, et peut-être ferait plus dangereux que profitable à nos pauvres efclaves. On les appelle *taillables* dans ces actes, et on les relève feulement de l'obligation où ils étaient de payer certaines redevances onéreufes.

Il eft vrai qu'on trouve dans cet écrit les mots de *liberté* et de *franchife*; mais je crains que cette liberté et cette franchife regardent feulement les petites impofitions annuelles dont on les délivre, et ne les laiffent pas moins foumis à cette infame taillabilité de fervitude qui eft l'opprobre de la nature humaine. C'eft aux moines d'être efclaves, et non d'en avoir. Les hommes utiles à l'Etat doivent être libres, mais nos lois font auffi abfurdes que barbares. Douze mille hommes efclaves de vingt moines devenus chanoines! cela augmente la fièvre qui me tourmente ce printemps. Je n'aurai point de fanté cette année. Je crains bien de mourir en 1772; c'eft l'année centenaire de la Saint-Barthelemi.

Venez faire vos pâques à Ferney, mon cher philofophe. Je vous embraffe bien tendrement.

## LETTRE CLXIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1 d'avril.

MON cher ange a ſans doute reçu la lettre écrite au quinqué; et je ne puis rien ajouter au verbiage de M. du *Roncel*. Vraiment, je vous enverrai tant de neuvièmes que vous voudrez, mais comment et par où? Les clameurs commencent à s'élever, et il y a des perſonnes qui n'oſent pas voyager. Si vous ne trouvez pas une voie, vous qui habitez la ſuperbe ville de Paris, comment voulez-vous que j'en trouve, moi qui ſuis chez les Antipodes, dans un déſert entouré de précipices?

1772.

Vous m'avez ôté un poids de quatre cents livres qui peſait ſur mon cœur, en me diſant que monſieur d'*Albe* (*) avait toujours de la bonté pour moi: mais ce n'eſt pas aſſez; et je mourrai certainement d'une apoplexie foudroyante, s'il n'eſt pas perſuadé de mon inviolable attachement, et de la reconnaiſſance la plus vive que ce cœur oppreſſé lui conſerve. L'idée qu'il en peut douter me déſeſpère. Je l'aime comme je l'ai toujours aimé, et autant que j'ai toujours déteſté et mépriſé des monſtres noirs et inſolens, ennemis de la raiſon et du roi.

*Florian* qui pleurait ma nièce, et qui eſt venu chez moi toujours pleurant, a trouvé dans la mai-

(*) M. le duc de *Choiſeul*.

—— fon une petite calvinifte affez aimable, et, au l
1772. de quinze jours, il eft allé fe faire marier
lac de Conftance par un miniftre luthérien. Ce m
riage-là n'eft pas tout-à-fait felon les canons,
il eft felon la nature dont les lois font
nes que le concile de Trente.

Eft-il vrai que M. le duc de *la Vrillière* fe
J'en ferais fâché; il m'a témoigné en
les plus grandes bontés. Ayez celle de
vous voyez déjà des arbres verts aux
des fenêtres de votre palais. Je me
chaumière, au bout des ailes de mes
effufion de cœur.

## LETTRE CLXV.

### AU MÊME.

3 d'avril.

Mes anges ont voulu des changemens,
S'ils n'en font pas contens, M. du *Roncel*
à en faire d'autres; c'eft un homme très-fa
affaires; un peu goguenard, à la vérité,
le fond bon diable.

Il croit que le quinqué fe moque de lui,
le quinqué lui propofe de nommer aux pre
dignités de la Crète. Il dit que c'eft au jeune
dat, qui a lu la pièce, à nommer les grands
de la cour de *Teucer*. C'eft à ce jeune candidat qu'on
peut transférer l'ancien droit des Guèbres. Songez
au refte que mon avocat eft un pauvre provincial,

ui n'a pas la moindre connaissance des tripots de aris. Amusez-vous; faites comme il vous plaira. 1772.
ıtre du *Roncel* dit que, si on ne plaide pas sa ıuse à Paris, il l'ira plaider à Varsovie; que *Teucer* frère de lait de *Stanislas Poniatowski*; que rement *Stanislas* finira comme *Teucer*, et que ıarès, évêque de Cracovie, passera mal son nps.

Pour moi, mes anges, je n'entends rien à tout ı. Tout ce que je sais, c'est que, si jamais on soupçonnait de connaître seulement Monsieur *Roncel*, je serais sifflé à triple carillon par une ari e de *Pompignans*, de *Frérons*, de *Cléments* et *tutti quanti*.

## LETTRE CLXVI.

### AU MÊME.

6 d'avril.

Mes anges sauront que j'épuise tout mon savoir-faire à suspendre l'édition de la tragédie de notre jeune avocat. Je crois que j'y parviendrai; mais je me flatte que le quinqué, en considération de mes services, pourra faire passer, à la rentrée, le bon homme *Teucer* subrogé aux droits des Guèbres; car il me semble qu'on peut céder son droit à qui on veut, et que le tripot est le maître de substituer Crétois à Guèbres, en changeant *gué* en *cré*, et *bres* en *tois*.

De plus, je ne doute pas que mon avocat, qui

—— plaide pour rien, ne donne à *Teucer* et à la dem
1772. selle *Astérie* les émolumens de sa drôlerie. Ils p
raient, sur ce pied-là, s'obstiner à dire : N
voulons faire le voyage de Crète avant le voy
d'Espagne. Don *Pèdre* se soutiendra toujours
lui-même, mais *Tencer* a besoin d'un temps fa
rable. Si cette négociation est trop difficile, il f
drait du moins être sûr qu'il n'y aurait point d'
tervalle entre l'Espagne et la Crète. L'avo
mande votre avis sur ce point de droit, co
à un fameux jurisconsulte. Vous savez de q
docilité il a été dans son factum, et il esp
tout qu'un ancien conseiller de grand'cham
sera favorable dans cette conjoncture critique.

Voilà tout ce qu'il peut dire à présent pour
cause.

*Signé*, maître du *Roncel*, *avocat*.
*L'Ouvreur de loge*, *procureur*.
Monsieur *D*...., *rapporteur*.
Monsieur de *T*...., *solliciteur*.

## LETTRE CLXVII.

### A M. DE LA HARPE.

6 d'avril.

NOTRE académie défile : j'attends mon heu
mon cher enfant. J'envoie mon codicille à no
illustre doyen qui pourrait bien se moquer de
testament, comme il s'est moqué plus d'une fois
son très-humble serviteur le testateur.

Je crois que le philosophe d'*Alembert*, très-véritable philosophe qui a refusé la place du duc de *la Vauguion* à Pétersbourg, se soucie fort peu de la place de secrétaire ; mais nous devons tous souhaiter qu'il daigne l'accepter, d'autant plus que, malgré tous ses mérites, il a une écriture fort lisible, que vous n'avez pas. 1772.

Le moment présent ne me paraît pas favorable pour écrire à l'homme en place dont vous me parlez. On m'a fait auprès de lui une petite tracasserie ; car il y a toujours des gens officieux qui servent de loin. Agissez toujours ; *pulsate, et aperietur vobis.*

Connaissez-vous M. l'abbé *Duvernet* qui veut absolument écrire ma vie, en attendant que je sois tout-à-fait mort ? M. d'*Alembert* le connaît ; il faudrait qu'il eût la bonté d'engager mon historiographe à ne point faire paraître de mon vivant certains petits morceaux qu'il m'a envoyés, et qui me paraissent très-prématurés, et, qui pis est, très-peu intéressans. Je n'ose prier M. d'*Alembert* de lui en parler ; mais si, par hasard, il voyait M. l'abbé *Duvernet*, il me ferait grand plaisir de l'engager à modérer son zèle, qui d'ailleurs ne lui procurerait ni prébende ni prieuré. Ces momens-ci ne sont pas les plus brillans pour la république des lettres ; nous sommes condamnés *ad bestias*. Contentons-nous, pour le présent, du bon témoignage de notre conscience. Pour moi, je mets tout aux pieds de mon crucifix, à mon ordinaire.

—— Adieu ; je vous embraſſe de tout mon cœur, et
1772. je vous donne ma bénédiction *in quantùm poſſum*, *et in quantùm indiges.*

## LETTRE CLXVIII.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 6 d'avril.

J'ADRESSE mes hommages tantôt à [illegible] tantôt à mon doyen. C'eſt aujourd'hui [illegible] qui eſt le ſujet de ma lettre. Vous m[illegible] tous l'un après l'autre, et vous avez vu [illegible] toute notre pauvre académie, quoique mes confrères ſoient beaucoup plus âgés que vous. Enterrez-moi quand il vous plaira, et faites accorder un peu de terre ſainte, ce qui eſt une g[illegible] conſolation pour un mort ; mais, en attendant, vous allez nommer un ſecrétaire. Je ne ſais pas ſur vous jetez les yeux ; mais daignez ſonger, [illegible] ſeigneur, qu'il y a une penſion ſur la caſſette [illegible] chée d'ordinaire à cette éminente dignité ; d'*Alembert* eſt pauvre, et qu'il n'eſt pauvre que parce qu'il a refuſé cinquante mille livres de rente en Ruſſie. Il poſsède toutes les parties de la littérature, il me paraît plus propre que perſonne à cette place, il eſt exact et aſſidu. Si vous n'êtes engagé pour perſonne, je penſe que vous ne ſauriez faire un meilleur choix que celui de M. d'*Alembert* ; mais votre volonté ſoit faite, tant à l'académie qu'à la cour.

Oſerai-je encore vous parler du petit *la Harpe* qui a beaucoup d'eſprit et beaucoup de goût, qui a fait de jolies choſes, qui a bien traduit *Suétone*, qui eſt travailleur, qui eſt bien plus pauvre que d'*Alembert*; ſi vous le mettiez de l'académie, il pourrait vous devoir ſa fortune, vous feriez un heureux, et c'eſt un très-grand plaiſir, comme vous ſavez.

1772.

Ces deux idées me ſont venues dans la tête, en apprenant dans mes déſerts la mort de deux de mes confrères. Je vous les ſoumets au haſard, et peut-être fort étourdiment; et pour peu que vous réprouviez mes deux idées, je les abandonne tout net. Mes grandes paſſions, car il faut en avoir juſqu'au dernier moment, ſe tournent actuellement vers *Ali-bey*, *Catherine II*, *Mouſtapha* et le roi de Pologne. J'avais pris toutes ces affaires-là fort à cœur; cependant, à la fin, je m'en détacherai comme de l'académie et du théâtre.

Je m'étais flatté d'abord que les Turcs ſeraient chaſſés de la Gréce, et que je pourrais aller voir ce beau pays d'Athènes où naquit votre devancier *Alcibiade*; mais je vois qu'il faudra mourir au milieu des neiges du mont Jura : cela eſt bien déſagréable pour un homme auſſi frileux que moi. Ce qui beaucoup plus triſte, c'eſt de mourir ſans avoir refait ma cour à mon héros; mais je deviens aveugle et ſourd, il me faut un pays chaud; je ſuis réduit à couvrir toujours ma pauvre tête d'un bonnet, quelque temps qu'il faſſe; il n'y a pas moyen d'aller à Paris dans cet état, lorſque tout le monde

1772. coifé à l'oiseau royal. Je ne puis me présenter à l'hôtel de Richelieu avec un bonnet à oreille, mais il y a sous ce bonnet une vieille tête et un cœur qui vous appartiennent; l'une vous a toujours admiré, l'autre toujours aimé, et cela forme un composé plein d'un profond respect pour mon héros. *V.*

## LETTRE CLXIX.

### A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 10 d'avril.

Il est très-certain, Madame, ou que vous m'avez trompé, ou que vous vous êtes trompée. On dit que les dames y sont sujettes, et nous aussi; mais le fait est que vous m'écrivîtes que vous alliez à la campagne, et que j'ignore encore si vous y avez été ou non. M. *Dupuits* prétend que vous n'avez jamais fait ce voyage. Si vous ne l'avez pas fait, vous deviez donc avoir la bonté de m'en instruire. Vous me dites, je pars, et vous restez un an sans m'écrire. Qui de vous ou de moi a tort en amitié?

Tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai pas changé un seul de mes sentimens. Je vous répète que j'ai détesté et que je détesterai toujours les assassins en robe et les pédans insolens.

Je n'ai rien su de ce qui se passe depuis un an dans aucun des tripots de Paris. J'ai conservé, j'ai

affiché hautement la reconnaissance que je dois à vos amis, et je l'ai sur-tout signifié à M. le maréchal de *Richelieu*, que vous voyez peut-être quelquefois. 1772.

Du reste, je sais beaucoup plus de nouvelles du Nord que de Paris.

Je suis fort aise que vous vous soyez remise à relire *Homère*, vous y trouverez du moins un monde entièrement différent du nôtre. C'est un plaisir de voir que nos guerres sur le Rhin et sur le Danube, notre religion, notre galanterie, nos usages, nos préjugés, n'ont rien de ce temps qu'on appelle héroïques. Vous verrez que l'immortalité de l'ame, ou du moins d'une petite figure aérienne qu'on appelait ame, était reçue dans ce temps-là chez toutes les grandes nations. Cette opinion était ignorée des Juifs, et n'y a été en vogue que très-tard, du temps d'*Hérode*. Vous êtes bien persuadée que ni les pharisiens ni *Homère* ne nous apprendront ce que nous devons être un jour. J'ai connu un homme qui était très-fermement persuadé qu'après la mort d'une abeille, son bourdonnement ne subsistait plus. Il croyait, avec *Epicure* et *Lucrèce*, que rien n'était plus ridicule que de supposer un être inétendu, gouvernant un être étendu, et le gouvernant très-mal. Il ajoutait qu'il était très-impertinent de joindre le mortel à l'immortel. Il disait que nos sensations sont aussi difficiles à concevoir que nos pensées; qu'il n'est pas plus difficile à la nature, ou à l'auteur de la nature, de donner des idées à un animal à deux pieds, appelé homme, que du sentiment à

—— un ver de terre. Il difait que la nature a
1772. arrangé les chofes, que nous penfons par la t
comme nous marchons par les pieds. Il nous c
parait à un inftrument de mufique, qui ne rend
de fon quand il eft brifé. Il prétendait qu'il eft
la dernière évidence que l'homme eft comme t
les autres animaux et tous les végétaux, et peut
comme toutes les autres chofes de l'univers,
pour être et pour n'être plus.

Son opinion était que cette idée confole de tous les chagrins de la vie, parce que tous ces pré chagrins ont été inévitables : auffi cet homme venu à l'âge de *Démocrite*, riait de tout comme Voyez, Madame, fi vous êtes pour *Démocrite* ou pour *Héraclite*.

Si vous aviez voulu vous faire lire des Quefti fur l'encyclopédie, vous y auriez pu voir chofe de cette philofophie, quoiqu'un peu enveloppée. Vous auriez paffé les articles qui ne vous auraient pas plu, et vous en auriez peut-être trouvé quelques-uns qui vous auraient amufée. A peine cet ouvrage a-t-il été imprimé qu'il s'en eft fait quatre éditions, quoiqu'il foit peu connu en France. Vous y trouveriez aifément fous la main toutes les chofes dont vous regrettez quelquefois de n'avoir pas eu connaiffance. Vous pafferiez fans peine et fans regret le peu d'articles qui ont exigé des figures de géométrie. Vous y trouveriez un précis de la philofophie de *Defcartes* et du poëme de l'*Ariofte*. Vous y verriez quelques morceaux d'*Homère* et de *Virgile*, traduits en vers français. Tout cela eft par ordre

alphabétique. Cette lecture pourrait vous amuſer —
autant que celle des feuilles de *Fréron*. 177

Il y a une dame avec qui vous ſoupiez, ce me ſemble, quelquefois, et qui eſt la mère d'un contre-ſeing. Mais je ne ſais plus ni ce que vous faites, ni ce que vous penſez. Pour moi, je penſe à vous, Madame, plus que vous ne croyez; et je vous aime ſans doute plus que vous ne m'aimez. *V.*

## LETTRE CLXX.

### A M. MARMONTEL.

11 d'avril.

Mon cher et ancien ami, qui ſont les gens qui ont dit qu'on n'aime point ſon ſucceſſeur? Ils en ont menti; j'étais ami de *Duclos*, et je ſuis encore plus le vôtre. Je me flatte qu'avec le titre d'hiſtoriographe vous avez une bonne penſion. *Martin Fréron* dit que vous n'avez fait que des romans. Premièrement, je maintiens que les anciens hiſtoriens n'ont fait que cela; et enſuite je dis qu'un homme qui écrit bien une fable, en écrira beaucoup mieux l'hiſtoire. Je ſuis perſuadé que *Fénélon* aurait ſu rendre l'Hiſtoire de France intéreſſante. C'eſt un ſecret qui a été ignoré de tous nos écrivains. Laiſſez donc braire maître *Aliboron* dit *Fréron*. Il appartient bien à cette canaille d'oſer juger les véritables gens de lettres! Ce miſérable n'a gagné ſa vie qu'à décrier ce que les autres ont fait, et il n'a jamais rien fait par lui-même.

—— un ver de terre. Il difait que la nature a tellement
1772. arrangé les chofes, que nous penfons par la tête comme nous marchons par les pieds. Il nous comparait à un inftrument de mufique, qui ne rend p de fon quand il eft brifé. Il prétendait qu'il eft la dernière évidence que l'homme eft comme t les autres animaux et tous les végétaux, et peut e comme toutes les autres chofes de l'univers, pour être et pour n'être plus.

Son opinion était que cette idée confole de tous les chagrins de la vie, parce que tous ces prétendus chagrins ont été inévitables : auffi cet homme parvenu à l'âge de *Démocrite*, riait de tout comme lui. Voyez, Madame, fi vous êtes pour *Démocrite* ou pour *Héraclite*.

Si vous aviez voulu vous faire lire des Quefti fur l'encyclopédie, vous y auriez pu voir qı chofe de cette philofophie, quoiqu'un enveloppée. Vous auriez paffé les articles qui vous auraient pas plu, et vous en auriez peut-être uvé quelques-uns qui vous auraient amufée. A | cet ouvrage a-t-il été imprimé qu'il s'en eft quatre éditions, quoiqu'il foit peu connu en Fr Vous y trouveriez aifément fous la main toutes chofes dont vous regrettez quelquefois de n'avoir eu connaiffance. Vous pafferiez fans peine et f regret le peu d'articles qui ont exigé des figures géométrie. Vous y trouveriez un précis de la philofophie de *Defcartes* et du poëme de l'*Ariofte*. Vous y verriez quelques morceaux d'*Homère* et de *Virgile*, traduits en vers français. Tout cela eft par ordre

alphabétique. Cette lecture pourrait vous amufer —— autant que celle des feuilles de *Fréron.* 177

Il y a une dame avec qui vous foupiez, ce me femble, quelquefois, et qui eft la mère d'un contre-feing. Mais je ne fais plus ni ce que vous faites, ni ce que vous penfez. Pour moi, je penfe à vous, Madame, plus que vous ne croyez; et je vous aime fans doute plus que vous ne m'aimez. *V.*

## LETTRE CLXX.

### A M. MARMONTEL.

11 d'avril.

MON cher et ancien ami, qui font les gens qui ont dit qu'on n'aime point fon fucceffeur? Ils en ont menti; j'étais ami de *Duclos*, et je fuis encore plus le vôtre. Je me flatte qu'avec le titre d'hiftoriographe vous avez une bonne penfion. *Martin Fréron* dit que vous n'avez fait que des romans. Premièrement, je maintiens que les anciens hiftoriens n'ont fait que cela; et enfuite je dis qu'un homme qui écrit bien une fable, en écrira beaucoup mieux l'hiftoire. Je fuis perfuadé que *Fénélon* aurait fu rendre l'Hiftoire de France intéreffante. C'eft un fecret qui a été ignoré de tous nos écrivains. Laiffez donc braire maître *Aliboron* dit *Fréron.* Il appartient bien à cette canaille d'ofer juger les véritables gens de lettres! Ce miférable n'a gagné fa vie qu'à décrier ce que les autres ont fait, et il n'a jamais rien fait par lui-même.

Encore ſon devancier *Desfontaines*, ſon maître en 1772. méchanceté, avait-il donné une médiocre traduction de l'Enéide. C'eſt une choſe bien aviliſſante pour la France que le *Journal des ſavans* ſoit négligé parce qu'il eſt ſage, et qu'on ait ſoutenu les feuilles des *Desfontaines* et des *Frérons* parce qu'elles ſont ſatiriques. Je me ſuis toujours déclaré l'implacable ennemi de ces interlopes qui ſont l'opprobre de la littérature, et je ſuis fidelle à mes principes.

Ce que vous me mandez du nommé *Clémen* fait voir qu'il aſpire à remplacer *Fréron*. Ce une belle ſérie, depuis *Zoïle* et *Mævius*. Je retrouver une lettre de ce miſérable, dans laquelle il me demande l'aumône ; et, dès qu'il a été à Paris, il s'eſt mis à écrire contre moi : je ne ſais pas mauvais gré, il m'a mis en b pagnie.

Sommes-nous aſſez heureux pour que monſieur d'*Alembert* ſoit notre ſecrétaire perpétuel ? Je réponds du moins que, s'il y a de la perpétuité, ce ſera pour ſon nom.

Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de ceux qui veulent bien ſe ſouvenir de moi dans l'académie. Adieu, mon cher hiſtoriographe de *Béliſaire* et des *Incas*.

LETTRE

## LETTRE CLXXI.

### A M. MALLET DU PAN.

A Ferney, 24 d'avril.

Mon cher et aimable profeſſeur, qui ne profeſſerez jamais que la vérité et le noble mépris des 1772
impoſtures et des impoſteurs, que vous êtes heureux d'être auprès d'un prince juſte (*), bon, éclairé, qui foule aux pieds l'infame ſuperſtition, et qui met la religion dans la vertu, qui n'eſt ni papiſte, ni calviniſte, mais homme, et qui rend heureux les hommes qui lui ſont ſoumis! Si j'étais moins vieux, je quitterais mes neiges pour les ſiennes, et mon triſte climat pour ſon triſte climat qu'il adoucit, et qu'il rend agréable par ſes mœurs et par ſes bontés.

Vous avez devant vous une belle carrière; vous pouvez, en donnant des leçons d'hiſtoire dans un goût nouveau, et en détruiſant les menſonges abſurdes qui défigurent toutes les hiſtoires, attirer à Caſſel un grand nombre d'étrangers qui apprendront à la fois la langue françaiſe et la vérité. J'ai eu un ami, nommé M. *Audra*, docteur de ſorbonne, qui mépriſait prodieuſement la ſorbonne, et qui était allé faire à Toulouſe ce que vous faites à Caſſel. Une foule étonnante venait l'entendre. Les fripons tremblèrent, ils ſe réunirent contre lui. Les prêtres firent tant qu'ils lui ôtèrent ſa place que le conſeil

(*) Le landgrave de Heſſe-Caſſel.

de ville lui avait donnée. Il en eſt mort de chagrin.
1772. Vous éprouverez un ſort tout contraire. Par quelle fatalité faut-il que les plus beaux climats de la terre, le Languedoc, la Provence, l'Italie, l'Eſpagne, ſoient livrés aux ſuperſtitions les plus infames, lorſque la raiſon règne dans le Nord? Mais ſouvenons-nous que ce ſont les peuples du Nord qui ont conquis la terre; eſpérons qu'ils pourront l'éclairer.

Madame *Denis*, et tout ce qui eſt à Ferney, vous fait mille complimens. Je vous envoie le neuvième tome des Queſtions, qui excite beaucoup de rumeur chez les tartufes de Genève.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

## LETTRE CLXXII.

### A M. MARIN.

A Ferney, 27 d'avril.

Je dois vous dire d'abord, mon cher ami, c'eſt moi qui fis faire une conſultation à Ro . I s'agiſſait du marquis de *Florian*, mon neveu, et d'une femme divorcée. Ce n'eſt point du tout le cas de M. de *Bombelle*; ces deux affaires cun rapport. De plus, mon neveu é chevalier de Saint-Louis, et penſionné roi, eſt aſtreint à des devoirs dont la tranſ pourrait avoir des ſuites fâcheuſes. Priez-l ne point parler du tout de cette aff

J'ai lu le mémoire en faveur de le comte de

*Morangiés.* J'ai été fort lié dans ma jeunesse avec madame sa mère. Je date de loin. Je ne peux imaginer qu'il perde son procès. Il est vrai qu'il a commis une grande imprudence en confiant à des gredins des billets pour cent mille écus. Les grandes affaires se traitent souvent ainsi à Lyon et à Marseille. Oui ; mais c'est avec des banquiers et des négocians accrédités, et non pas avec des gueuses qui prêtent sur gage.

1772

Cette affaire, qui paraît unique, ressemble assez à celle d'une friponne de janséniste que j'ai connue. Elle redemandait dans Bruxelles, en 1740, la somme de trois cents mille florins d'empire au frère *Yancin*, procureur des jésuites et son confesseur. Je fus témoin de tout ce procès. Cette femme, nommée *Genep*, feignit d'être fort malade; elle envoya chercher le confesseur procureur *Yancin.* La coquine avait mis en sentinelle, derrière une tapisserie, un notaire, deux témoins et son avocat, janséniste comme *Arnaud.* Le confesseur arrive ; il prend une espèce de transport au cerveau à madame *Genep.* Elle s'écrie : Mon père, je ne me confesserai point que je ne voye mes trois cents mille florins en sureté. Le confesseur, qui lui voit rouler les yeux et grincer les dents, croit devoir ménager sa folie ; il lui dit, pour l'appaiser, qu'elle ne doit point craindre pour son argent, et qu'il faut d'abord songer à son ame. Tout cela est bel et bon, reprit la mourante; mais avez-vous fait un emploi valable de mes trois cents mille florins ? Oui, oui, ne soyez en peine que de votre salut, ma bonne.—

Mais songez bien à mon argent.—Eh, m
1772 oui j'y songe, un petit mot de conf s'il
vous plaît. Cependant on fait un procès
demandes et des réponses; et dès le
malade répète en justice cette som nie, ce
qui prouve en passant que les disc
en savent autant que les enfans d'I ce.
se servirent contre ma drôlesse des y
que M. *Linguet* emploie. Où avez-v
cents mille florins d'empire, vous ve
petit commis à cent écus de g s? où je
pris? dans mes charmes. Que re e à c
que faire? Madame *Genep* meurt, et e
rant, sur son crucifix, qu'elle a porté
entière chez son confesseur. Les hé
vent, ils trouvent un fiacre qui dépose
l'argent dans son carrosse. Le fiacre a
était janséniste aussi; l'avocat tri Je
dis, ne chantez pas victoire: si vo z de
dix ou douze mille florins, v les au
mais vous n'en aurez jamais trois cents le. En
effet, le fiacre, qui n'était pas aussi han que
madame *Genep*, fut convaincu d'être un sot m
teur, il fut fouetté et banni. J'ai peur qu'il n'en arrive autant à notre ami du *Jonquai*.

A propos, j'ai été fâché que M. *Linguet*, élève de *Cicéron*, ait traité *Cicéron* de lâche qui ne plaidait que pour des coquins; il ne faut pas qu'un cordelier prêche contre St *François d'Assise*: mais j'ai toujours pensé comme lui sur l'Histoire ancienne, et je l'ai dit long-temps avant lui, et ensuite

je me ſuis appuyé de ſon opinion. Son plaidoyer me paraît bien raiſonné et bien écrit. Je voudrais 177 bien voir ce que M. *Gerbier* peut oppoſer à des argumens qui me ſemblent convaincans.

L'*Eloge de la police* eſt un beau morceau; la comparaiſon hardie de la direction des boues et ternes, des p. . . . . , des filous et des eſpions, avec l'ordre des ſphères céleſtes, eſt ſi ſingulière, ie l'auteur devait bien citer *Fontenelle* à qui elle appartient.

Tâchez, mon cher ami, de me procurer les deux factums pour et contre, et l'épître du faquin qui ſe croit ſecrétaire de *Boileau*, en cas que vous ayez ce rogaton.

On ne peut vous être plus attaché que le vieux malade de Ferney.

## LETTRE CLXXIII.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, le 29 d'avril.

Je dirai d'abord à mon héros qu'il eſt impoſſible que *la Harpe* ait fait les très-impertinens vers que les cabaleurs du temps ont mis ſur ſon compte. Il en eſt incapable, et il eſt évident qu'ils ſont d'un homme qui oſe être jaloux de votre gloire, de votre conſidération, de l'extrême ſupériorité que vous avez eue ſur tous ceux qui ont couru la même carrière que vous. Soyez très-perſuadé, Monſei-

—— gneur, que *la Harpe* n'a eu aucune part à cette
1772. plate infamie; je le sais de science certaine. Il résultera de cette calomnie atroce que vous accorderez votre protection à ce jeune homme, avec d'autant plus de bonté qu'il a été accusé auprès de vous plus cruellement.

Je vois de loin toutes les ridicules cabales qui désolent la société dans Paris, et qui rendent notre nation fort méprisable aux étrangers. Nous sommes dans l'année centenaire de la Saint-Barthelemi; mais nous avons substitué des combats de rats et de grenouilles à la foule des grands assassinats et des crimes horribles qui nous firent détester du genre-humain. Aujourd'hui du moins nous ne so qu'avilis.

La discorde n'a chez nous d'autre effet q qu'elle a chez les moines. Elle produit des p nades contre monsieur le prieur, de petites jal s, de petites intrigues; tout est petit, tout est b méchant. Je ne vois pas ce que nous de sans l'opéra comique qui sauve un peu notre n.

Dieu me garde de m'aller fourrer d le t billon d'impertinences, qui emporte à t vent tes les cervelles de Paris. Je voudrais bien ne point mourir sans vous avoir fait ma cour. Il dur pour moi de n'avoir point cette cons , mais je ne puis me remuer. Il y a deux : je n'ai mis d'habit; j'ai fermé ma porte à tous étrangers; je suis presque entièrement s d et a gle, quoique j'aye encore quelquefois

J'ai peur de ne pas réussir à être gai; j'ai p

que vous n'ayez pas été content de ma Bégueule, car vous n'avez jamais fréquenté de ces personnes-là, et elles n'auraient pas été long-temps bégueules avec vous. Si jamais vous fesiez un petit tour à Richelieu, je me ferais traîner sur la route pour envisager encore une fois mon héros, et pour lui renouveler le plus sincère, le plus respectueux et le plus tendre des hommages. *V.* 1772.

## LETTRE CXLIV.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

4 de mai.

Les quatre ou cinq ans dont vous me parlez, Madame, supposeraient pour mon compte quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-trois ans, ce qui n'est pas dans l'ordre des probabilités. Il est certain qu'en général votre espèce féminine va plus loin que la nôtre; mais la différence en est si médiocre, que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Un philosophe nommé *Timée* a dit, il y a plus de deux mille cinq cents ans, que notre existence est un moment entre deux éternités; et les jansénistes, ayant trouvé ce mot dans les paperasses de *Pascal*, ont cru qu'il était de lui. Les individus ne sont rien, et les espèces sont éternelles.

Je ne crois pas que vous ayez lu les Lettres de

—— *Memmius* à *Cicéron*, dont la traduction ſe ... à
1772. la fin du neuvième tome des Queſ ... ,
vous ai pas envoyé. Non- ... envoie le
livre à perſonne, et je n'éc pre ... a
mais je penſe que la moitié de ... Q
moins, n'eſt faite que pour ... s ...
doit furieuſement ennuyer quic ... v
s'amuſer. J'ignore ſi vous avez le ... et la
de vous faire lire poſément ces Lettres ... M
les idées m'en paraiſſent très-... s, et c
quoi je me tiens.

Le petit conte de la Bégueule eſt d'un genre différent; c'eſt la farce après la tragédie. J'a... que je n'ai pas oſé vous l'envoyer, parce ... ſuppoſé que vous n'aviez nulle envie de rire. Le voilà pourtant; vous pouvez le jeter ... ſi bon vous ſemble.

Quand je vous dis, Madame, que je v... habiter la chambre de *Formont*, je ne vo... la vérité; mais l'état de ma ſanté ne me ... rm... pas même de vous voir, ce qu'on appelle ... La vie de Paris ſerait non-ſeulement ... impoſſible à ſoutenir pour moi. Je ... que c'eſt que de mettre un habit; ... lor... printemps et l'été me délivrent de ... s fluxi... les yeux, mes journées entières ſont c... rées à lire. Si je vois quelques étrangers, ce n'eſt ... our un moment.

Voyez ſi cette vie eſt compatible avec le ſéjour d'une ville où il faut promener la moitié du temps ſon corps dans une voiture, et où l'ame eſt toujours

hors de chez elle. Les converſations générales ne ſont qu'une perte irréparable du temps. 1772.

Vous êtes dans une ſituation bien différente. Il vous faut de la diſſipation : elle vous eſt auſſi néceſſaire que le manger et le dormir. Votre triſte état vous met dans la néceſſité d'être conſolée par la ſociété ; et cette ſociété, qu'il me faudrait chercher un bout de la ville à l'autre, me ſerait inſupportable. Elle eſt ſur-tout empoiſonnée par l'eſprit de rti, de cabale, d'aigreur, de haine, qui tourmente tous vos pauvres Pariſiens, et le tout en pure perte. J'aimerais autant vivre parmi les guêpes, que d'aller à Paris par le temps qui court.

Tout ce que je puis faire pour le préſent, c'eſt de vous aimer de tout mon cœur, comme j'ai fait pendant environ cinquante années. Comment ne vous aimerais-je pas ? votre ame cherche toujours le vrai ; c'eſt une qualité auſſi rare que le vrai même. J'oſe dire qu'en cela je vous reſſemble : mon cœur et mon eſprit ont toujours tout ſacrifié à ce que j'ai cru la vérité.

C'eſt en conſéquence de mes principes, que je vous prie très-inſtamment de faire paſſer à votre grand'maman ce petit billet de ma main, que je joins à ma lettre.

Vous m'avez boudé pendant près d'un an, vous avez eu très-grand tort aſſurément ; vous m'avez fait une véritable peine, mais mon cœur n'en eſt pas moins à vous. Il faut que vous le ſoulagiez du fardeau qui l'accable. J'ai été déſolé de l'idée qu'on a eue que j'ai pu changer de ſentiment. Vous me devez

justice auprès de votre grand'maman. Puisque vous
1772. m'envoyez ce qu'elle vous écrit pour moi, envoyez-lui donc ce que je vous écris pour elle ; et songez que, vous et votre grand'maman, vous êtes mes deux passions, si vous n'êtes pas mes deux jouissances.

## LETTRE CLXXV.

### A M. ***.

A Ferney, 4 de mai.

IL faut, monsieur, que chacun fasse
mais vous vous doutez bien que
pute n'est point mon ouvrage. L'anci le
veau Testament ont fait dire assez lot
que j'y ajoute les miennes. Mes prétendues dern
volontés sont la production d'un avocat de l
nommé *Marchand*, qui fait rire quelquefois par plaisanteries. J'espère que mon vrai testament sera plus honnête et plus sage. Le malheur est qu'après avoir été esclave toute sa vie, il faut l'être encore après sa mort. Personne ne peut être enterré comme il voudrait l'être. Ceux qui seraient bien aises d'être dans une urne sur la cheminée d'un ami, sont obligés d'aller pourrir dans un cimetière ou dans quelque chose d'équivalent ; ceux qui auraient envie de mourir dans la communion de *Marc-Aurèle*, d'*Epictète* et de *Cicéron*, sont obligés de mourir dans celle de *Luther*, s'ils sont malades à Upsal ; ou

aller dans l'autre monde avec l'huile d'un patriarche grec, si la fièvre les prend dans la Morée. 1772.
J'avoue que, depuis quelques années, on meurt plus commodément qu'autrefois vers le petit pays que j'habite; la liberté de penser s'y établit insensiblement comme en Angleterre. Il y a des gens qui m'accusent de ce changement. Je voudrais avoir mérité ce reproche, depuis Constantinople jusqu'à la Dalécarlie. Il est ridicule et horrible de gêner les vivans et les morts. Chacun, ce me semble, doit disposer de son corps et de son ame à sa fantaisie. Le grand point est de ne jamais molester ni le corps ni l'ame de son prochain. Notre consolation, après notre mort, est que nous ne saurons rien de la manière dont on nous aura traités. Nous avons été baptisés sans en rien savoir, nous serons inhumés de même. Le mieux serait peut-être de n'avoir point reçu cette vie dont on se plaint si souvent, et qu'on ne toujours; mais rien n'a dépendu de nous. Nous sommes attachés, comme dit *Horace*, avec les gros clous de la nécessité, etc.

## LETTRE CLXXVI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de mai.

Mon cher ange, ceci est sérieux. On m'accuse publiquement dans Paris d'être l'auteur d'une pièce de théâtre intitulée les Lois de Minos, ou Astérie.

—— Cette calomnie sera si préjudiciable à votre
1772. du *Roncel*, qu'assurément sa pièce ne sera
jouée ; et je sais qu'il avait besoin qu'on la re-
sentât pour bien des raisons. Vous savez qu'on
examiner les Druides par un docteur de sorbo
et qu'on a fini par en défendre la représent ... et
l'impression.

Vous voyez qu'il est d'une nécessité indis
que M. le duc de *Duras*, M. de *Chauvelin*,
*Thibouville*, mademoiselle *Vestris*, et sur-t
*Kain*, crient de toutes leurs forces à l'impos , et
rendent à l'avocat ce qui lui appartient.

Il est certain qu'en toute autre circonst sa
pièce aurait passé sans la moindre difficulté ; m
vous savez que quand le lion voulut chasser les
bêtes à cornes de ses Etats, il voulut y comp
les lièvres, et qu'on s'imagina que leurs
étaient des cornes.

Il arrivera malheur, vous dis-je, si vous n'y
mettez la main. J'aurais sur cette affaire mille choses
à vous dire, que je ne vous dis point. Tout est parti,
intrigue, cabale dans Paris. Du *Roncel* deviendra un
terrible sujet de scandale. Il se flattait de venir passer
quelques jours auprès de vous, et il ne le pourra
pas ; cette idée le désespère. Il me semble que vous
pouvez aisément mettre un emplâtre sur cette bles-
sure. Vos amis peuvent soutenir hardiment la cause
de ce jeune avocat, sans que personne soit en droit
de les démentir.

Au reste, quand il faudra sacrifier quelques vers

la crainte des allusions, du *Roncel* sera tout prêt; —— 1772.
ez combien il est docile.

Il me semble que M. le duc de *Duras* peut s'amu-
à protéger cet ouvrage. Puisqu'il y a tant de
les, il peut se mettre à la tête de celle-là sans
in risque. Rien n'est si amusant, à mon gré,
ıne cabale. J'ose croire que, quand il le faudra,
nsieur le chancelier protégera son avocat. J'ai sur
a des choses assez extraordinaires à vous dire. Je
ois que je dois compter sur ses bontés; mais le
éalable de toute cette négociation, est qu'on dise
r-tout que la pièce n'est point de moi: sans ce
ɪint principal, on ne viendra à bout de rien.

C'est grand'pitié que ce qui était, il y a trente ans,
la chose du monde la plus simple et la plus facile,
s aujourd'hui la plus épineuse. C'était pour se
ber à toutes ces petites misères que du *Roncel*
v ıit imprimer son plaidoyer sans le prononcer.

Enfin, vous êtes ministre public; les droits de la
Crète sont entre vos mains, mon cœur aussi.

## LETTRE CLXXVII.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, le 8 de mai.

J'AI quelque soupçon que mon héros me boude et me met en pénitence. Trop de gens me parlent des Lois de Minos, et monseigneur le premier gentilhomme de la chambre, monsieur notre doyen

1772. peut dire : On ne m'a point confié ce code de *Minos*, on s'est adressé à d'autres qu'à moi. Voici le fait.

Un jeune homme et un vieillard passent ensemble quelques semaines à Ferney. Le jeune candidat veut faire une tragédie, le vieillard lui dit ; voici comme je m'y prendrais. La pièce étant brochée : Tenez, mon ami, vous n'êtes pas riche, faites votre profit de ce rogaton ; vous allez à Lyon, vendez-la à un libraire, car je ne crois pas qu'elle reussît au théâtre ; d'ailleurs nous n'avons plus d'acteurs. Mon homme la donne à un libraire de Lyon, le libraire s'adresse au magistrat de la librairie ; ce magistrat est le procureur général. Ce procureur général, voyant qu'il s'agit de *lois*, envoie vîte la pièce à monsieur le chancelier qui la retient, et on n'en entend plus parler. Je ne dis mot ; je ne m'en avoue point l'auteur ; je me retire discrétement. Pendant ce temps là, un autre jeune homme, que je ne connais point, va lire la pièce aux comédiens de Paris. Ceux-ci, qui ne s'y connaissent guère, la trouvent fort bonne ; ils la reçoivent avec acclamation. Ils la lisent ensuite à M. le duc de *Duras* et à M. de *Chauvelin* ; ces messieurs croient deviner que la pièce est de moi ; ils le disent, et je me tais ; et quand on m'en parle, je nie, et on ne me croit pas.

Voilà donc, mon héros, à quel point nous en sommes.

Je suppose que vous êtes toujours à Paris dans votre palais, et non dans votre grenier de Versailles. Je suppose encore que vos occupations vous permettent de lire une mauvaise pièce ; que vous dai-

ierez vous amuser un moment des radoteries de la Crète et des miennes : en ce cas, vous n'avez qu'à donner vos ordres. Dites-moi comment il faut s'y prendre pour vous envoyer un gros paquet, et dans quel temps il faut s'y prendre ; car monseigneur le maréchal a plus d'une affaire ; et une plate pièce de théâtre est mal reçue quand elle se présente à propos, et à plus forte raison quand elle vient mal à propos. 1762.

Pour moi, c'est bien mal à propos que j'achève ma vie loin de celui à qui j'aurais voulu en consacrer tous les momens, et dont la gloire et les bontés me sont chères jusqu'à mon dernier soupir.

*Voltaire.*

## LETTRE CLXXVIII.

### A LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de mai.

M. de *Thibouville* ne m'a pas écrit un seul mot en faveur de du *Roncel* ; je ne sais ce qu'il fait ni où il est. N'est-il point à Neuilly ? mais que deviendra la Crète ? que ferez-vous d'*Astérie* et de son petit sauvage ? pensez-vous, mes chers anges, avoir fait une bonne action en me calomniant, en me fesant passer pour l'auteur, et notre avocat pour mon prête-nom ? ne voyez-vous pas déjà tous les *Pharès* du monde s'unir pour m'excommunier, et la pièce défendue et honnie ? comment vous tirerez-vous de ce bourbier ?

—— Je suis persuadé que la paix entre *Catherine* et
1772. *Moustapha* est plus difficile à faire. Vous sentez de plus combien un certain doyen sera piqué de n'avoi pas été dans la confidence ; combien ces méc temens vont redoubler. Il trouvera la pièce sca leuse, impertinente, ridicule. Voyez quel r vous pouvez apporter à ce mal presque irré et qui n'est pas encore ce qu'il y a de pl dans l'affaire de ce pauvre du *Roncel*. Pour n'y sais d'autre emplâtre que de me con doyen. Après quoi il faudra, dans l'occasion, confier aussi au chancelier ; car vous fré i vous disais ce qui est arrivé. Allez, allez, devez avoir sur les bras la plus terrible que jamais envoyé de Parme ait à

Quoi qu'il en soit, je baise les ailes Je les prie de s'amuser gaiement de tout c le temps, on vient à bout de tout, du de rire de tout.

Le roi de Prusse trouve les Pélopides une très-bonne pièce très-bien écrite. Il dit expressément que celle de *Crébillon* est d'un ostrogoth. L'impératrice de Russie me demandait, il n'y a pas long-temps, si *Crébillon* avait écrit dans la même langue que moi.

LETTRE

# LETTRE CLXXIX.

## A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

Du 11 de mai.

AI été tenté de me mettre dans une grosse colère l'occasion de ce qui s'est passé à l'académie fran- 1772. ise; mais, quand je considère que M. d'*Alembert* a bien voulu être notre secrétaire perpétuel, je suis bonne humeur, parce que je suis sûr qu'il mettra choses sur un très-bon pied. Les ouragans passent, et la philosophie demeure.

Si le jeune auteur d'une tragédie nouvelle a 'honneur d'être connu de vous, Monsieur, et s'il y a, comme vous le dites, un grain de philosophie lans sa pièce, conseillez lui de la garder quelque emps dans son porte-feuille: la saison n'est pas avorable.

Je vais faire venir, sur votre parole, *l'Histoire de l'établissement du commerce dans les deux Indes*. J'ai bien peur que ce ne soit un réchauffé avec de la déclamation. La plupart des livres nouveaux ne sont que cela.

Un barbare vient de m'envoyer, en six volumes, *l'Histoire du monde entier* qu'il a copiée, dit-il, fidellement d'après les meilleurs dictionnaires.

Embrassez pour moi, je vous prie, mon cher secrétaire. L'académie n'en a point encore eu de pareil. Je mourrais bien gaiement, si vous pourriez faire encore un petit voyage avec lui. *V.*

## LETTRE CLXXX.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

12 de mai.

J'écris de ma main, Madame, cette fois-ci, et
1772. d'une petite écriture comme votre grand'[illegible], malgré mes fluxions sur les yeux. Je voudrais que vous pussiez en faire autant.

J'ai exécuté les ordres de votre grand'm[illegible] la lettre. Je n'ai prononcé son nom qu'à des étrangers qui passent continuellement par nos cantons; et j'ai conclu que l'Europe pensait comme moi.

Au reste, je n'écris à personne, et je ne fatigue la poste qu'à porter les montres que ma colonie fabrique. J'ai été long-temps un peu émerveillé que M. *Séguier*, ci-devant avocat général, fût venu me voir à Ferney pour me dire qu'il serait obligé de déférer l'Histoire du parlement, et que *messieurs* l'en pressaient fort: comme si un historien avait dû dissimuler la guerre de la fronde, et comme s'il avait fallu mentir pour plaire à *messieurs*. Je n'avais pas lieu assurément de me louer de *messieurs*; mais, après avoir dit ce que je pensais d'eux depuis vingt ans, j'ai gardé un profond silence sur toutes les choses de ce monde; et je n'ai laissé remplir mon cœur que des sentimens que je dois à mes généreux bienfaiteurs.

Je fais des vœux pour eux, moi qui ne prie jamais DIEU, et qui me contente de la résignation. Il y a des choses que je déteste et que je souffre. Je vois parfaitement de loin toute la méchanceté des hommes, et le néant de leurs illusions. 1772.

J'attends la mort en ne changeant de sentiment sur rien, et sur-tout sur l'attachement que je vous ai voué pour le reste de ma vie. *V.*

## LETTRE CLXXXI.

### A MADAME DE BEAUHARNAIS.

Le ....

On dit, Madame, que les divinités apparaissaient autrefois aux solitaires dans les déserts; mais elles n'écrivaient point de jolies lettres; et j'aime mieux la lettre dont vous m'avez honoré, que toutes les apparitions de ces nymphes de l'antiquité. Il y a encore une chose qui me fait un grand plaisir, c'est que vous ne m'auriez point écrit, si vous aviez été dévote ou superstitieuse : il y a des confesseurs qui défendent à leurs pénitentes de se jouer à moi. Je crois, Madame, que, si quelqu'un est assez heureux pour vous diriger, ce ne peut être qu'un homme du monde, un homme aimable qui n'a point de sots scrupules. Vous ne pouvez avoir qu'un directeur raisonnable et fait pour plaire. Le comble de ma bonne fortune, c'est que vous écrivez naturellement, et que votre esprit n'a pas besoin d'art.

—— On dit que votre figure eſt comme votre eſprit.
1772 Que de raiſons pour être enchanté de vos bo
Agréez, Madame, la reconnaiſſance et le reſp
du vieux ſolitaire. *V.*

## LETTRE CLXXXII.

### A M. VASSELIER.

A Ferney, mai.

MON cher correſpondant, j'aime mieux envoyer des montres à Gènes pour Maroc, que des res de l'avocat du *Roncel* à monſieur le c ce Notre fabrique a l'air d'une grande correſpon ce. Elle envoie à la fois à Pétersbourg, à Cont nople et au fond de l'Afrique; mais juſqu'à prét elle n'en paraît pas plus riche. Il faut eſpérer ce petit commerce, dans les quatre monde, produira enfin quelque choſe, et j'en viendrai à mon honneur qui a été le mon entrepriſe.

Je fais réflexion que les équivoques gouvernent ce monde. On intitule une tragédie les Lois de Minos; à ce mot de lois, un magiſtrat lyonnais croit qu'il s'agit de nos parlemens, et un prêtre croit qu'il eſt queſtion du droit canon; mais la première loi des Français eſt le ridicule. Il ne faut ſonger qu'à cultiver ſon jardin et à ſoutenir ſa colonie : c'eſt vous qui la ſoutenez.

Pourriez-vous, mon cher ami, m'aider à rendre

petit service ? Il s'agirait de faire toucher six louis à un vieillard nommé d'*Aumart*, retiré depuis peu Mans. J'imagine que le directeur de la poste du Mans pourrait les lui faire remettre. M. *Scherer* vous donnerait ces six louis, sur la seule inspection de ›n billet; mais s'il y a la moindre difficulté, le ›indre inconvénient, n'en faites rien : je prierai . *Scherer* de me rendre ce bon office. 1772.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

## LETTRE CLXXXIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 de mai.

Mon cher ange, le jeune avocat du *Roncel* a non-seulement renoncé aux ames de fer et à son crédit, mais il a changé entièrement la troisième partie de son plaidoyer et plusieurs paragraphes dans les autres.

Vous avez la bonté de nous mander que M. le duc de *Duras* daigne s'intéresser à cette petite affaire, et qu'il doit la recommander au magistrat dont elle dépend. Si ce magistrat est monsieur le chancelier, sachez enfin qu'il la connaît déjà, et qu'il y a plus d'un mois que le plaidoyer de du *Roncel* est entre ses mains, par une aventure très-bizarre et très-ridicule. Il n'en a dit mot, ni moi non plus; l'avocat n'a point paru. J'ai dû ignorer tout; je me suis renfermé dans mon honnête silence. Il ne m'appartient

—— aimé en vous, Madame, parmi plusieurs autres
1772. genres de mérite, c'est que vous n'êtes point charlatane. Vous avez de la bonne foi dans vos goûts et dans vos dégoûts, dans vos opinions et dans vos doutes Vous aimez la vérité, mais l'attrape qui peut. Je l'ai cherchée toute ma vie sans pouvoir la rencontrer. Je n'ai aperçu que quelque lueur qu'on prenait pour elle; c'est ce qui fait que j'ai toujours donné la préférence au sentiment sur la raison.

A propos de sentiment, je ne cesserai jamais de vous répéter ma profession de foi pour votre grand'maman. Je vous dirai toujours qu'indépendamment de ma reconnaissance qui ne finira qu'avec moi, elle et son mari sont entièrement selon mon cœur.

N'avez-vous jamais vu la carte de Tendre dans *Clélie*? je suis pour eux à Tendre sur Enthousiasme. J'y resterai. Vous savez aussi, Madame, que je suis pour vous, depuis vingt ans, à Tendre sur regrets. Vous savez quelle serait ma passion de causer avec vous; mais j'ai mis ma gloire à ne pas bouger; et voilà ce que vous devriez dire à votre grand'maman.

Adieu, Madame; mes misères saluent les vôtres avec tout l'attachement et toute l'amitié imaginable. *Voltaire.*

LETTRE

## LETTRE CLXXXV.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, le 25 de mai.

Mon héros eſt doyen de notre délabrée académie, et moi le doyen de ceux que mon héros tourne en ridicule depuis environ cinquante ans. Le cardinal de *Richelieu* en uſait ainſi avec *Boiſrobert*. Il me paraît que chacun a ſon ſouffre-douleurs. Permettez à votre humble plaignant de vous dire que, s'il y a des mots plaiſans dans votre lettre, il n'y en a pas un ſeul d'équitable. 1772

Premièrement, je ne ſuis pas aſſez heureux pour avoir la plus légère correſpondance avec M. le duc de *Duras*; et s'il m'honorait de ſa bonté et de ſa familiarité, comme vous le prétendez, vous ne le trouveriez pas mauvais. Bon ſang ne peut mentir.

Je vous certifierai enſuite que M. d'*Argental* a ignoré très-long-temps cette baliverne des Lois de Minos; qu'elle a été lue aux comédiens par un jeune homme, et donnée pour être l'ouvrage d'un avocat nommé du *Roncel*, étant raiſonnable qu'une tragédie ſur les lois parût faite par un juriſconſulte.

Puis je vous certifierai qu'il y a trois ans que je n'ai écrit à *Thiriot*. Je vous dirai de plus que je voulais faire imprimer la pièce, et donner le revenant-bon de l'édition à l'avocat (ainſi que j'ai donné

gédie de Mérope ; c'eſt qu'à
ans il eſt tout naturel que je ne 1772.
rs, en vous ennuyant d'une
ai que j'aye tout bas l'inſolence.
, mais je n'oſerais le préſumer
, à qui confierais-je mes fai-
non reſpectable doyen, s'il dai-
, au lieu de me rabêtir, comme

vous aurez du temps de reſte,
voir mon œuvre qui eſt fort
qu'on a lue au tripot de la comé-
ſi je dois vous l'envoyer ſous
le duc d'*Aiguillon* ou ſous la
merci, vous ne me dites jamais
même de votre intérêt qu'on
âges on conſervait le feu du

rougir de vos cruautés, tenez,
elles valent mieux que la Bé-
trois, de mes petits morceaux
mauvais. Tournez cela en ridi-
oſez. Vous ſerez du moins le ſeul
querez, car vous êtes le ſeul à qui
oute humilité.
dire encore qu'il faut que j'aye
té, puiſque je fais tant de pauvretés
voilà ſur quoi mon héros ſe trompe.
*terrâ aberrat.*
en deux, je ſouffre vingt-trois heures
re, et je me tuerais ſi je n'avais pas

1772. la consolation de faire des sottises. J'en ferai tant que je vivrai, mais je vous le Monseigneur le railleur, avec ... aussi ... que si vous applaudissiez à mes ...

Je me prosterne. *V.*

*N. B.* Je cr[illegible] le [illegible] e [illegible] point touché [illegible] demander ce que vous p[illegible]z?

L'abbé *Mignot* est m[illegible] propre pour le meilleur juge du [illegible]; a[illegible] gagnerez vos trois procès; [illegible] je le mien avec vous?

## LETTRE CLXXXVI

### AU MEME.

A Ferney, le 30 de mai.

*A vous seul, je vous en supplie.*

MON HÉROS,

L'IMPÉRATRICE de Russie, qui me fait l'h[illegible] de m'écrire plus souvent que vous, me mand[illegible] sa lettre du 10 d'avril, qu'elle enverra en [illegible] les prisonniers français. On les croit déjà [illegible] de vingt-quatre.

Il se peut qu'il y en ait quelques-uns au[illegible] vous vous intéressiez. Il se peut aussi que le [illegible] e ne veuille pas se compromettre, en d[illegible]

dant grâce pour ceux dont l'entreprife n'a pas été avouée par lui. 1772.

Quelquefois on fe fert ( et fur-tout en femblables occafions ) de gens fans conféquence. J'en connais un qui n'eft de nulle conféquence, et que même quelquefois vous appelâtes inconféquent. Il ferait prêt à obéir à des ordres pofitifs, fans répondre du fuccès; mais affurément il ne hafarderait rien fans un commandement exprès. Il fe fouvient qu'il eut le bonheur d'obtenir la liberté de quelques officiers fuiffes pris à la journée de Rosback. Il ne fe flatte pas d'être toujours auffi heureux; mais il eft plus ennemi du froid que des mauvais vers, et tient que des français font très-mal à leur aife en Sibérie.

Il attend donc les ordres de monfeigneur le maréchal, fuppofé qu'il veuille lui en donner de la part du miniftre des affaires étrangères ou de celui de la guerre. Oferais-je, Monfeigneur, vous demander ce que vous penfez du procès de M. de *Morangiés*? Il court dans Paris la copie d'une lettre de moi fur cette affaire; cette copie eft fort infidelle, et celui qui l'a divulguée n'eft pas difcret. Quoi qu'il en foit, je me mets aux pieds de mon héros avec foumiffion. *V.*

[illegible] grâce pour ceux dont l'entreprise n'a pas été avouée par lui.

Quelquefois on se sert ( et sur-tout en sembla-bles occasions ) de gens sans conséquence. J'en connais un qui n'est de nulle conséquence, et que même quelquefois vous appelâtes inconséquent. Il serait prêt à obéir à des ordres positifs, sans répondre du succès; mais assurément il ne hasardera rien sans un commandement exprès. Il se souvient qu'il eut le bonheur d'obtenir la liberté de quelques officiers suisses pris à la journée de [illegible] Il ne se flatte pas d'être toujours aussi [illegible] mais il est plus ennemi du froid que des [illegible] et tient que des français sont [illegible] en Sibérie.

Il attend donc les ordres de [illegible] supposé qu'il veuille lui en [illegible] ministre des affaires étrangères [illegible] guerre. Oserais-je, Monseigneur [illegible] vous pensez de [illegible] dans Paris [illegible]

[illegible] aîné, res-
[illegible] génie supé-
[illegible] de n'être
[illegible] en est si fort

[illegible] cette philoso-

## LETTRE CLXXXVII.

### A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 5 de juin.

1772. Vous me parlez, Madame, de philofophie pratique; parlez-moi de fanté pratique. La difpofition des organes fait tout; et malgré le fot orgueil humain, malgré les petites vanités qui fe jouent de notre vie, malgré les opinions paffagères qui entrent dans notre cervelle, et qui en fortent fans favoir ni pourquoi ni comment, la manière dont on digère décide prefque toujours de notre manière de penfer, témoin Jean qui pleure et qui rit, qui a couru tout Paris, et que vous n'avez probablement point lu.

M. de *Gleichen* m'a paru digérer fort mal. Je crois qu'il n'approuve guère le ftyle du théâtre danois. J'étais très-malade quand il vint dans mon hermitage. J'ai peur qu'en qualité de miniftre accoutumé aux cérémonies, il n'ait été un peu choqué de ma rufticité. Je laiffe faire aux dames les honneurs de ma retraite champêtre; c'eft à elles à voir fi les lits font bons, et fi on a bien fait mouffer le chocolat de *meffieurs* à leur déjeûner.

M. de *Schomberg* a paru pardonner à mes mœurs agreftes. Je fouhaite que les Danois foient auffi indulgens que lui. De tous ceux qui ont paffé par

Ferney, c'est la sœur de M. de *Cacé* dont j'ai été le plus content, car c'est à elle que je dois de n'avoir 1772.
pas perdu entièrement les yeux. Elle me donna d'une drogue qui ne m'a pas guéri, mais qui m'a beaucoup soulagé. Je voudrais bien qu'il y eût des recettes pour votre mal comme pour le mien. Nous avons à Genève un physicien qui électrise parfaitement le tonnerre; il a voulu électriser aussi un homme qui a une goutte sereine, mais il n'y a pas réussi. A l'égard du tonnerre, c'est une bagatelle; on l'inocule comme la petite-vérole. Nous nous familiarisons fort, dans notre siècle, avec tout ce qui fesait trembler dans les siècles passés. Il est prouvé même, généralement parlant, que chez les nations policées on vit un peu plus long-temps qu'on ne vivait autrefois. Je vous en fais mon compliment, si c'en est un à faire. Je vois bien qu'il est si doux de vivre avec votre grand'maman, que vous aimez encore la vie, malgré tout le mal que vous en dites souvent avec tant de raison. C'est un rossignol que vous êtes allée entendre chanter dans sa belle cage. Je conçois très-bien qu'on soit heureux quand on a, comme dit le *Guarini* :

Lieto nido, esca dolce, aura cortese.

Mais, lorsqu'avec ces avantages on est aimé, respecté de l'Europe, et qu'on possède un génie supérieur, on doit être content. Le moyen de n'être pas au-dessus de la fortune, quand on en est si fort au-dessus des autres.

J'ai un peu besoin, moi chétif, de cette philoso-

— phie dont vous me parlez. De tous les établiſſemens
772. que j'ai faits dans mon déſert, il ne me reſtera bientôt plus que mes vers à ſoie. On a chicané mes artiſtes qui envoyaient des montres en Amérique, à Conſtantinople et à Pétersbourg. Le commerce qu'ils entreprenaient était immenſe, et feſait entrer en France beaucoup d'argent. C'était un plaiſir de voir mon abominable village changé en une jolie petite ville, et de nombreux artiſtes étrangers devenus français, bien logés et feſant bonne chère avec leurs familles, dans de jolies maiſons de pierre de taille que je leur avais bâties. La protection d'un grand-homme avait fait ce miracle qui va ſe détruire. Il faudra que je diſe comme le bon homme *Job* : Je ſuis ſorti tout nu du ſein de la terre, et j'y retournerai tout nu; mais remarquez que *Job* diſait cela en s'arrachant les cheveux et en déchirant ſes habits. Moi, je ne m'arrache pas les cheveux, parce que je n'en ai point, et je ne déchire point mes habits, parce que par le temps qui court il faut être économe.

Adieu, Madame; feſons tous deux comme nous pourrons. Vogue la pauvre galère. Penſez fortement et uniformément, et conſervez-moi vos bontés; vous ſavez combien elles me ſont chères. *V.*

# LETTRE CLXXXVIII.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 8 de juin.

MON héros daigne me mander qu'il va dans son royaume d'Aquitaine. Il y est donc déjà; car mon héros est comme les dieux d'*Homère*, il va fort vîte, et surement il est arrivé au moment que j'ai l'honneur de lui écrire. Il a d'autres affaires que celles des Lois de Minos; il est occupé de celles de *Louis XV*. 1772.

Je commence par lui jurer, s'il a un moment de loisir, qu'il n'y a pas un mot à changer dans tout ce que je lui ai écrit touchant la Crète; et si Monsieur d'*Argental* lui a donné une très-mauvaise défaite, ce n'est pas ma faute. Pourquoi mentir sur des bagatelles? Il ne faut mentir que quand il s'agit d'une couronne ou de sa maîtresse.

Je n'ai point de nouvelles de la Russie: vous pensez bien, Monseigneur, qu'on ne m'écrit pas toutes les postes. Ce que je vous ai proposé est seulement d'une bonne ame. Je ne cherche point du tout à me faire valoir. Il se pourrait même très-bien que l'on se piquât d'en agir noblement, sans en être prié, comme fit l'impératrice *Anne* à la belle équipée du cardinal de *Fleuri* qui avait envoyé quinze cents français contre dix mille russes, pour faire semblant de secourir l'autre roi *Stanislas*. Ma destinée est toujours d'être un peu enfoncé dans le Nord.

—— Vous vous en apercevrez, quand vous daignerez
1772. lire quelques endroits des Lois de Minos. Vou
verrez bien que le roi de Crète *Teucer* est
Pologne *Stanislas-Auguste Poniatowsky*, et
grand-prêtre est l'évêque de Cracovie, ...
aussi vous pourrez prendre le temps de ...
pour l'église de Notre-Dame de Cz...

J'ai donc la hardiesse de vous envoyer c...
tie, à condition que vous ne la lirez ...
vous n'aurez absolument rien à faire. ...
bien qu'*Horace*, en envoyant des vers à ...
dit au porteur : Prends bien garde ...
senter que quand il sera de lo...

Si mon héros est donc de be...
je lui dirai que madame *Arsène* et ...
sont un sujet difficile à manier, et ...
sera un joli opéra comique ...

Je prendrai encore la liberté de ...
selon mon petit sens, il faudrait ...
d'héroïque, mêlé à la plaisanterie. J'ai ...
je crois, serait assez votre fait; m... ne ...
de plus propre à une fête que la ... e
*Borde*. La musique m'a paru très- ... Vous
direz que je ne m'y connais point ... ort
bien être, mais je parierais qu'elle ...
ment à la cour. Vous m'avouerez ...
à moi de songer aux plaisirs de ce ...

Il faut, dans votre grande salle ... spectacles à
Versailles, des pièces à grand appareil; les Lois de
Minos peuvent avoir du moins ce mérite. Olimpie
aussi ferait, je crois, beaucoup d'effet; mais vous

manquez, dit-on, d'acteurs et d'actrices : et de quoi ne manquez-vous pas ? le beau siècle ne reviendra plus. Il y aura toujours de l'esprit dans la nation, il y aura du raisonné, et malheureusement beaucoup trop, et même du raisonné fort obscur et fort inintelligible ; mais pour les grands talens, ils seront d'autant plus rares que la nature les a prodigués sous *Louis XIV*. Jouissez long-temps de la gloire d'être le dernier de ce siècle mémorable, et de soutenir l'honneur du nôtre. Vivez heureux autant qu'on peut l'être en ce pauvre temps. Vos bontés ajoutent infiniment à la quiétude de ma douce retraite. Mon cœur y est toujours pénétré pour vous du plus tendre respect. *V.* 1771

## LETTRE CLXXXIX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de juin.

NON, je ne puis croire ce comble d'iniquité ; non, il n'est pas possible que mes anges abandonnent la Crète à tant d'horreurs, et qu'ils laissent plaider la cause sans que les avocats soient préparés. J'ai déjà mandé que ce pauvre diable d'avocat du *Roncel* travaillait comme *Linguet* à mettre plus d'ithos et de pathos dans son plaidoyer, et à prévenir toutes les objections de ses adversaires. Jugez-en par ces vers-ci qui expliquent précisément quelle était l'espèce de pouvoir d'un roi de Crète.

1772. Minos fut despotique, et laissa pour partage
Aux rois ses successeurs un pompeux esclavage;
Un titre, un vain éclat, le nom de majesté,
L'appareil du pouvoir, et nulle autorité.

Tout ce qui pourrait fournir aux méchans des allusions impies sur les prêtres, ou quelques allégories audacieuses contre les parlemens, est ou adouci ou retranché avec toute la prudence dont un avocat est capable. Enfin tous les emplâtres sont prêts, et on les appliquera sur le champ aux blessures faites par les ciseaux de la police. Il n'est donc pas possible, encore une fois, que des anges gardiens, des anges consolateurs, exposent aux sifflets du barreau un plaidoyer auquel on travaille tous les jours. Ils ne sont pas capables d'une telle diablerie. Ils me renverront par *Marin* le plaidoyer de du *Roncel*, tel qu'il a été estropié à la police, et on le renverra par la même voie.

Toutes les nouvelles font l'éloge de mademoiselle *Sainval la cadette*. Je supplie instamment mes anges de faire une forte brigue pour lui faire jouer *Olimpie* à Fontainebleau. J'ai mes raisons pour cela, mais des raisons si fortes, si touchantes, si convaincantes, que, si mes anges les savaient, ils les préviendraient avec la bonté la plus empressée. Je n'ai point de nouvelles de M. le maréchal de *Richelieu*, et je ne sais quand il revient.

Que dites-vous du procès de la veuve *Verron*?

# LETTRE CXC.

## M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 4 de juillet.

MON HÉROS,

: reçois de votre grâce une lettre qui m'enchante. — le me fait voir qu'au bout de cinquante ans vous 1772.
vez daigné enfin me prendre férieufement. Je vois ue nôtre doyen, quand il veut s'en donner la peine, ſt le véritable protecteur des lettres : mais ce que ous avez la booté de me dire fur la perte que vous vez faite, a pénétré mon cœur. J'avais déjà pris la berté de vous ouvrir le mien. Je fentais combien ous deviez être affligé, et à quel point il eſt difficile ré r de tels malheurs. Je vous plaignais en 'o voyant reſter prefque feul de tout ce qui a ontribué aux agrémens de votre charmante jeuneſſe. Tout eſt paſſé, et on paſſe enfin foi-même pour ler trouver le néant, ou quelque chofe qui n'a ıl rapport avec nous, et qui eſt par conféquent e néant pour nous.

Je fouhaite paſſionnément que les affaires et les ›laifirs vous diſtrayent long-temps.

La bonté avec laquelle vous vous êtes occupé de a Crète, a été pour vous un moment de diverſion. Vos réflexions font très-juſtes; et quoique cet ouvrage ait beaucoup plus de rapport à la Pologne 'à la France, cependant il eſt très-aifé d'y trouver

des alluſions à nos anciens parlemens et à nos affaires
772 préſentes. Il ne faut pas laiſſer le moindre prétexte à ces allégories déſagréables, et c'eſt à quoi j'ai travaillé, à la réception de la belle lettre dont vous m'avez honoré. Il y a même beaucoup encore à faire dans le dialogue et dans la verſification, pour que la pièce ſoit digne d'être protégée par monſeigneur le maréchal de *Richelieu.*

Notre doyen ſait de quelle difficulté il eſt d'écrire à la fois raiſonnablement et avec chaleur, de ne pas dire un mot inutile, de mêler l'harmonie à la force, d'être auſſi exact en vers qu'on le ſerait dans la proſe la plus châtiée. On peut remplir ces devoirs dans cinq ou ſix vers; mais il n'a été donné qu'à *Jean Racine* d'en faire des centaines de ſuite, qui approchent de la perfection: tout le reſte eſt plein de boue, et les fautes fourmillent au milieu des beautés.

Il ne faut pourtant pas ſe décourager. Il faut qu'à mon âge je tâche de faire voir qu'il y a encore des reſſources, et que ceux qui ſont nés lorſque *Racine* et *Boileau* vivaient encore, lorſque *Louis XIV* tenait encore ſa brillante cour, lorſque madame la dauphine de Bourgogne commençait à donner les plus grandes eſpérances, lorſque la France donnait le ton à toutes les nations de l'Europe, conſervent encore quelques étincelles de ce feu qui nous animait.

Je vous demande en grâce de ne pas laiſſer ſortir de vos mains ma pauvre Crète, juſqu'à ce que j'aye épuiſé tout mon ſavoir-faire.

Pout vous parler des prisonniers français qui se 1772.
beaucoup plus signalés que les Crétois, je vous
u que je me flatte toujours qu'ils seront reçus
agnifiquement à Pétersbourg, qu'on y étalera
ite la pompe de la puissance, tout l'éclat de la
ctoire, et toute la galanterie d'une femme de
aucoup d'esprit. On ne peut mieux réparer la
tite fredaine dont vous parlez, et vous m'avoue-
que cette fredaine a produit les plus grandes
ses. Si vous étiez encore au mois d'auguste dans votre royaume, je vous supplierais de vous y faire donner les Crétois bien corrigés. Le vieux malade aura l'honneur de vous en dire davantage une autre fois; il est à vos pieds avec le plus tendre respect.

*Voltaire.*

## LETTRE CXCI.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

6 de juillet.

Je fais depuis vingt ans, Madame, en petit dans ma chaumière, ce que votre grand'maman fait avec tant d'éclat dans son palais délicieux. Je vous imite aussi en parlant d'elle et de son respectable mari, et en leur étant tendrement attaché, quoi qu'ils en disent; et une preuve que je ne change point, c'est que je suis chez moi. Madame de *Saint-Julien*, qui a daigné faire cent-trente lieues pour

1772. me venir voir dans mon hermitage, pourrait vous en dire des nouvelles. Je finirai par m'en tenir à ma bonne conscience, et à souffrir en paix qu'on ne me croye pas.

Savez-vous qu'il parait deux petits volumes de lettres de madame de *Pompadour*? Elles sont écrites d'un style léger et naturel, qui semble imiter celui de madame de *Sévigné*. Plusieurs faits sont vrais, quelques-uns faux, peu d'expressions de mauvais ton. Tous ceux qui n'auront pas connu cette femme, croiront que ces lettres sont d'elle. On les dévore dans les pays étrangers. On ne saura qu'avec le temps que ce recueil n'est que la friponnerie d'un homme d'esprit qui s'est amusé à faire un de ces livres que nous appelons, nous autres pédans, pseudonymes. Il y a bien des gens de votre connaissance qui ne seront pas contens de ce recueil; ils y sont extrêmement maltraités, à commencer par son frère; mais dans un mois on n'en parlera plus. Tout cela s'engloutit dans le torrent des sottises dont on est inondé.

Vous voulez que je vous envoye les miennes; vous en aurez. On a imprimé à Paris les Cabales, la Bégueule, Jean qui pleure et qui rit : on les a cruellement défigurés. Je vous en ferai tenir, dans quelques semaines, une petite édition, avec des notes très-instructives pour la jeunesse qui veut être philosophe.

Je crois votre M. de *Gleichen* à Spa, où il y a grande compagnie. Sa santé est bien mauvaise, et les révolutions du Danemarck ne la rétabliront pas.

un peu le myſtérieux à Ferney, mais ſon ——
ıltère était qu'il ne ſavait rien. Toute cette aven- 1770
e eſt bien horrible et bien honteuſe. Gardez-
; d'ailleurs d'aimer trop les étrangers : leurs
ıtiés ſont, comme eux, des oiſeaux de paſſage.
i valait mieux. Il n'y a que les gens peu
›andus qui ſachent aimer.
lieu, Madame; je ſuis très-peu répandu. *V.*

## LETTRE CXCII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 juillet.

MON cher ange, je commence par vous deman-
r ſi vous avez lu les lettres de madame de *Pam-*
*adour*, c'eſt-à-dire les lettres qui ne ſont pas d'elle,
dans leſquelles l'auteur cherche à copier le ſtyle
le madame de *Sévigné*. On les dévore et on les
vorera, juſqu'à ce qu'on ſoit bien convaincu
ue c'eſt un ouvrage ſuppoſé, et qu'on doit en
e le même cas que des lettres de *Ninon*, de
elles de la reine *Chriſtine*, et des mémoires de
adame de *Maintenon*. Des gens qui ſont aſſez au
prétendent que ce recueil eſt de cet honnête
*Vergy* qui vous a fait une ſi jolie tracaſſerie. Vous
êtes point nommé dans ces lettres : M. le maréchal
le *Richelieu* y eſt horriblement maltraité. Il eſt
lifficile de mettre un frein à ces infamies.

Il faut que vous ſachiez qu'il arriva chez moi,
es jours paſſés, deux piémontais qui me dirent

été accusés d'avoir voulu empo la
de Parme. Je leur demandai ce vou
moi, ils me répondirent qu'
employer; je leur dis que j'étais bien fâ
que je n'avais personne à empoiso r; et
gulier de l'aventure, c'est qu'ils n
l'argent.

Disons à présent, je vous prie, un tit
la Crète. Bénis soient ceux qui me l'o renv
elle était perdue, si on l'avait do e
était. Les mutilations lui feront bien; j
des bras et des jambes à la p e
a coupés. Je l'avais envoyée à le
*Richelieu*, avec quelques additi ve
pas. Je ne comptais pas qu'elle pût pla
a été plus heureuse que je ne croy
la faire jouer à Bordeaux, où il a
excellente troupe. Je l'ai conjuré
Je ne crois pas en faire ja
aussi touchante que Zaïre; mais il fe
qu'elle ait son petit mérite. Il ne p
tous les enfans d'un même père se
été fait quelque plaisir. Je voi

chez des François. Enfin, nous verrons si vous z content. J'espère du moins que le roi de Po- 1772
gne le sera. Vous sentez bien que c'est pour lui e la pièce est faite. Je suis quelquefois honni dans patrie; les étrangers me consolent. On a joué à Londres une traduction de Tancrède avec un s-grand succès. La pièce m'a paru fort bien écrite.

Je sors de Zaïre; des comédiens de province ont fait fondre en larmes. Nous avions un *Lusignan* qui est fort au-dessus de *Brizard*, et un *Orosmane* qui a égalé *le Kain* en quelques endroits.

Une mademoiselle *Camille*, grande, bien faite, belle voix, l'air noble, le geste vrai, va se présenter pour les rôles de reines; elle demande votre s-grande protection auprès de M. le duc de *Duras*. Je ne l'ai point vue, on en dit beaucoup bien; vous en jugerez, elle viendra vous faire la cour à Paris. C'est assez, je crois, vous parler comédie; le sujet est intéressant, mais il ne faut pas l'épuiser.

Je me mets à l'ombre des ailes de mes anges. *V.*

## LETTRE CXCIII.

### AU MÊME.

25 de juillet.

MON cher ange, M. le marquis de *Filino* est bien bon de daigner descendre jusqu'à m'expliquer ce que c'est que mes deux aventuriers de Nice. Il

——— me paſſe tous les jours ſous les yeux pa
1772. *Guſmans d'Alfarache.* Il y en a autant q
vais poëtes à Paris, et de mauvais prêt à Rome;
mais je vois que la Providence tire
du mal, puiſque ces deux poliſſons m'ont
écrit inſtructif de la part d'un homme pour
l'eſtime la plus reſpectueuſe, et qui eſt
Je vois avec douleur que l'eſprit de la cour
domine encore dans preſque toute l'Italie,
à Veniſe.

*Romanos rerum dominos gentemque togatam.*

Je ne voyagerai point dans ce pays-là, quoique M. *Ganganelli* m'ait aſſuré que ſon grand inquiſiteur n'a plus ni d'yeux, ni d'oreilles.

Je vous ſupplie de vouloir bien préſenter mes très-humbles remercîmens à M. le marquis de *Felino.* Je crois que le ſéjour de Paris lui ſera pour le moins auſſi agréable que celui de Parme.

Je ſonge toujours à la Crète, et je vous aurais déjà envoyé mon dernier mot, ſi je pouvais avoir un dernier mot.

Votre favori *Roſcius* veut-il, quand il ſera à Ferney, jouer Gengis et Sémiramis? je crois que le pauvre entrepreneur de la troupe ne pourrait lui donner que cent écus par repréſentation; et, ſi je ne me trompe, je vous l'ai déjà mandé. Cela ſert du moins à payer des chevaux de poſte. Pour moi, je ne puis plus être magnifique; je me ſuis ruiné en bâtimens et en colonies, et je m'achève en bâtiſſant une maiſon de campagne pour *Florian.*

Je dirai, en parodiant *Didon*: 1772.

*Exiguam urbem statui, mea mœnia vidi,*
*Et nunc parva mei sub terras ibit imago.*

Voici des pauvretés pour vous amuser.
Je me mets à l'ombre des ailes de mes anges. *V.*

Vous croyez bien que je recevrai M. le chevalier de *Buffevent* de mon mieux, tout malade et tout languissant que je suis. Les apparitions de vos parens et de vos amis sont des fêtes pour moi.

## LETTRE CXCIV.

### A MADAME

### LA COMTESSE DE SAINT-HEREM.

A Ferney, 27 de juillet.

MADAME,

Vous avez écrit à un vieillard octogénaire qui est très-honoré de votre lettre; il est vrai que madame votre mère daigna autrefois me témoigner beaucoup d'amitié et quelque estime. Ce serait une grande consolation pour moi, si je pouvais mériter de sa fille un peu de ses sentimens.

Vous avez assurément très-grande raison de regarder l'adoration de l'Etre des êtres comme le premier des devoirs, et vous savez sans doute que ce n'est pas le seul. Nos autres devoirs lui sont subordonnés; mais les occupations d'un bon ci-

sère ; mais je me consolerai, si vous favorisez nos
1772. blondes, et si vous daignez faire connaître à l'héritière de madame *du Chap* qu'il y va de son intérêt et de sa gloire de s'allier avec nous.

Quand vous reviendrez, Madame, aux Etats de Bourgogne, si vous daignez vous souvenir encore de Ferney, nous vous baignerons dans une belle cuve de marbe, et nous aurons un petit cheval pour vous promener, afin que vous ne soyez plus sur un génevois. Tout ce que je crains c'est d'être mort quand vous reviendrez en Bourgogne. Votre écuyer *Racle* a pensé mourir ces jours-ci, et je pense qu'il finira comme moi par mourir de faim ; car M. l'abbé *Terrai* qui m'a tout pris, ne lui donne rien, du moins jusqu'à présent. Il faut espérer que tout ira mieux dans ce meilleur des mondes possibles. Je me flatte que tout ira toujours bien pour vous, que vous ne manquerez ni de perdrix ni de plaisirs. Vous ne manqueriez pas de vers ennuyeux, si je savais comment vous faire tenir Systêmes, Cabales, etc., avec des notes très instructives.

En attendant, recevez, Madame, mon très tendre respect.

*Le vieux malade de Ferney.*

LETTRE

# LETTRE CXCVI.

## A MADAME

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

10 d'augufte.

J'AI tort, Madame, j'ai très-tort; mais je n'ai pas pourtant fi grand tort que vous le penfez : car, en premier lieu, je croyais que vous n'aviez plus du tout de goût pour les vers, et fur-tout pour les miens; et fecondement, je n'étais pas content de l'édition dont vous avez la bonté de me parler; je vous en envoie une meilleure. 177

Pour peu que vous vouliez connaître le fyftême de *Spinofa*, vous le verrez affez proprement expofé dans les notes. Si vous aimez à vous moquer des Syftêmes de nos rêveurs, il y aura encore de quoi vous amufer.

Vous verrez de plus, dans les notes des Cabales, fi j'ai eu fi grand tort de me réjouir de la chûte et de la difperfion de *meffieurs*. La plupart font, comme moi, à la campagne; je leur fouhaite d'en tirer le parti que j'en tire.

Je me fuis mis à établir une colonie; rien n'eft plus amufant : ma colonie ferait bien plus nombreufe et plus brillante, fi M. l'abbé *Terrai* ne m'avait pas réduit à une extrême modeftie.

Puifque vous avez vu M. *Hubert*, il fera votre portrait : il vous peindra en paftel, à l'huile, en

— *mezzotinto* : il vous deſſinera ſur une carte avec des
'72 ciſeaux, le tout en caricature. C'eſt ainſi qu'il m'a rendu ridicule d'un bout de l'Europe à l'autre. Mon ami *Fréron* ne me caractériſe pas mieux, pour réjouir ceux qui achètent ſes feuilles.

Nous voici bientôt, Madame, à l'anniverſaire centenaire de la Saint-Barthelemi. J'ai envie de faire un bouquet pour le jour de cette belle fête. En ce cas, vous avez raiſon de dire que je n'ai point changé depuis cinquante ans ; car il y a en effet cinquante ans que j'ai fait la Henriade. Mon corps n'a pas plus changé que mon eſprit. Je ſuis toujours malade comme je l'étais. Je paſſe mon temps à faire des gambades ſur le bord de mon tombeau, et c'eſt en vérité ce que font tous les hommes. Ils ſont tous *Jean* qui pleure et qui rit ; mais combien y en a-t-il malheureuſement qui ſont *Jean* qui mord, *Jean* qui vole, *Jean* qui calomnie, *Jean* qui tue !

Eh bien, Madame, n'avouerez-vous pas à la fin que ma *Catherine II* n'eſt pas *Catherine* qui file ? ne conviendrez-vous pas qu'il n'y a rien de plus étonnant ? Au bout de quatre ans de guerre, au lieu de mettre des impôts, elle augmente d'un cinquième la paye de toutes ſes troupes : voilà un bel exemple pour nos *Colberts*.

Adieu, Madame ; quoi qu'en diſe M. *Hubert*, je n'ai pas long-temps à vivre : et quoi que vous en diſiez, j'ai la plus grande envie de vous faire ma cour. Comptez que je vous ſuis attaché avec le plus tendre reſpect. *V.*

## LETTRE CXCVII.

### A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 25 d'auguste.

Ce n'était pas, Madame, quand je n'avais plus l'honneur de vous tenir à Ferney, que mes jours devaient être filés d'or et de soie. J'ai reçu ces petits échantillons de soie blanche, façonnée en blondes, que vous avez eu la bonté de nous envoyer. Nos ouvrières de Ferney vont travailler sur ces modèles. J'aurai bientôt l'honneur de vous envoyer un essai d'une autre manufacture, car je suis aussi sûr de votre secret que de vos bontés. 1772.

Vraiment je remercierai M. le duc de *Duras*; mais je dois commencer par vous. Oserai-je, en vous présentant mes remercîmens, vous faire encore une prière? ce serait, Madame, de vouloir bien, quand vous verrez M. d'*Ogny*, lui parler de la reconnaissance extrême que j'ai de toutes les facilités qu'il a accordées à ma colonie jusqu'à présent. Ma sensibilité, et sur-tout un petit mot de votre bouche, l'engageront peut-être à me continuer les faveurs qui me sont bien nécessaires. Si elles cessaient, mes fabriques tomberaient, mes maisons que j'ai augmentées deviendraient inutiles; les fabricans ne pourraient me rien rembourser des avances énormes que je leur ai faites sans aucun intérêt, je me verrais ruiné. Voilà deux hommes à Ferney dont vous daignez soutenir la cause dans des genres différens, *Racle* et moi.

1772. Le vieux malade eſt trop vieux pour venir vous faire ſa cour à Paris. Il faut ſavoir aimer la retraite; mais, Madame, il vous ſera attaché juſqu'au dernier moment de ſa vie avec le plus tendre reſpect. *V.*

## LETTRE CXCVIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 d'auguſte.

MON cher ange m'écrit du 22; mais n'a-t-il point reçu le paquet des Lois de Minos que je lui avais dépêché par M. *Bacon*, ſubſtitut de monſieur le procureur général? Il me parle de la fête de la Saint-Barthelemi, mais pas un mot de Minos. J'ai peur que meſſieurs de la poſte ne ſe ſoient laſſés de favoriſer mon petit commerce de tragédies et de montres, que je feſais aſſez noblement. J'ai eſſuyé les plus grandes difficultés et les plus cruels contretemps, dont ni tragédie, ni comédie, ni petits vers, ni brochures ne peuvent guère me conſoler; mais ſi Minos ne vous a point été rendu, que deviendrai-je?

J'ai toujours été perſuadé que le procureur qui a joué le rôle de magiſtrat avec du *Jonquay* eſt puniſſable; et que *Desbrugnières*, le pouſſe-cu, mérite le pilori; que M. de *Morangiés* a cru attraper les du *Jonquay*, en ſe feſant prêter par eux cent mille écus qu'il ne pouvait rendre; qu'il a été attrapé lui-même; que dans l'ivreſſe de l'eſpérance de toucher cent mille écus dans trois jours, il a

ſigné des billets avant d'avoir l'argent : mais je tiens qu'il eſt impoſſible que les du *Jonquay* aient 1772. eu cent mille écus.

Dieu veuille que je ne perde pas cent mille écus à mes manufactures.

Minos me conſolera un peu, s'il réuſſit; mais vraiment pour le Dépoſitaire, je ne ſuis pas en état d'y ſonger : Minos a toute mon ame.

On a joué, ces jours paſſés, Olimpie ſur le théâtre de Genève, qui eſt à quelques pas de la ville; elle a été applaudie bien plus qu'à Paris. Une belle actrice toute neuve, toute ſimple, toute naïve, ſans aucun art, a fait fondre en larmes. Ce rôle d'*Olimpie* n'eſt pas fait, dit on, pour mademoiſelle *Veſtris*; c'eſt à vous d'en juger. *Patras* a joué ſupérieurement le grand-prêtre. Je le trouve bien meilleur que *Sarrazin* dans pluſieurs rôles; il me paraît néceſſaire au tripot de Paris. Il s'offre à jouer tous les rôles. Il a beaucoup d'intelligence, un air très-intéreſſant; il y a là de quoi faire un acteur admirable. Il me ſerait très-néceſſaire dans les Lois de Minos. Les comédiens le refuſent-ils parce qu'il eſt bon ? Ils ont déjà privé le public de pluſieurs ſujets qui auraient ſoutenu leur pauvre ſpectacle. Les intérêts particuliers nuiſent au bien général dans tous les tripots.

Je lirai le livre dont vous me faites l'éloge; mais j'aime mieux *Molière* que des réflexions ſur *Molière*.

A l'ombre de vos ailes, mes divins anges. *V.*

## LETTRE CXCIX.

### A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

1 de ſeptembre.

— L'ABBÉ *Pinzo*, Monſieur, écrit trop bien en
72. français ; il n'a point le ſtyle diffus et les longues phraſes des Italiens. J'ai grand'peur qu'il n'ait paſſé par Paris, et qu'il n'ait quelque ami encyclopediſte. Malheureuſement ſa poſition eſt celle de *Pourceaugnac : Il me donna un ſoufflet, mais je lui dis bien ſon fait.*

A l'égard des Syſtêmes, il faut s'en prendre un peu à M. *le Roi*, dont l'équipée eſt un peu ridicule.

A l'égard des athées, vous ſavez qu'il y a athée et athée, comme il y a fagots et fagots. *Spinoſa* était trop intelligent pour ne pas admettre une intelligence dans la nature. L'auteur du *Syſtême* ne raiſonne pas ſi bien que *Spinoſa*, et déclame beaucoup trop.

Je ſuis fâché pour *Leibnitz*, qui ſurement était un grand génie, qu'il ait été un peu charlatan; ni *Newton* ni *Locke* ne l'étaient. Ajoutez à ſa charlatanerie que ſes idées ſont preſque toujours confuſes. Puiſque ces meſſieurs veulent toujours imiter DIEU qui créa, dit-on, le monde avec la parole, qu'ils diſent comme lui, *fiat lux.*

Ce que j'aime paſſionnément de M. d'*Alembert*, c'eſt qu'il eſt clair dans ſes écrits comme dans ſa converſation, et qu'il a toujours le ſtyle de la choſe.

Il y a des gens de beaucoup d'esprit dont je ne pourrais en dire autant. 1772.

Adieu, Monsieur; faites provigner la vigne tant que vous pourrez; mais il me semble qu'on nous fait manger à présent des raisins un peu amers. *V*.

## LETTRE CC.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de septembre.

EH bien, mon cher ange, tout est-il déchaîné contre les Lois de Minos, jusqu'à la poste? Il est certain, de certitude physique, que je fis partir le paquet, il y a plus de trois semaines, à l'adresse de monsieur le procureur général du parlement; et sous cette enveloppe à son substitut M. *Bacon*, à qui j'envoie d'autres paquets toutes les semaines, et qui jusqu'à présent n'a pas été négligent à les rendre. Au nom de *Rhadamante*, envoyez chez ce *Bacon*. Il se peut que la multiplicité prodigieuse des affaires, sur la fin de l'année de robe, lui ait fait oublier mon paquet cette fois-ci. Il se peut encore que messieurs des postes, qui m'ont taxé un autre envoi vingt-cinq pistoles, aient retenu ce dernier; peut-être quelque commis aime les vers: enfin je suis très en peine, et je suis émerveillé de votre tranquillité. Ce n'est point, encore une fois, à *Marin*, c'est à *Bacon* que j'avais envoyé Minos; et, ce qu'il y a de pis, c'est que je n'ai plus que des

— brouillons informes auxquels on ne connaît rien.
772. Je me conſole par le ſuccès de ce Roméo, et par le ſuccès de tous ces ouvrages abſurdes écrits ſtyle barbare, dont nos Velches ont été ſi ſouvent les dupes. Il faut qu'une pièce paſſablement écrite ſoit ignorée, quand les pièces viſigothes ſont courues; mais faut-il qu'elle ſoit égarée et qu'elle devienne la proie de *Fréron* avant terme? Il faut avouer qu'il y a des choſes bien fatales dans ce monde, ſans compter ce qui eſt arrivé en Pologne, en Danemarck, à Parme, et même en France.

On s'eſt aviſé de jouer à Lyon le Dépoſitaire; on y a ri de tout ſon cœur, et il a fort réuſſi. Les Lyonnais apparemment ne ſont point gâtés par *la Chauſſée*; ils vont à la comédie pour rire. O *Molière*, *Molière!* le bon temps eſt paſſé. Qui vous eût dit qu'on rirait un jour au théâtre de *Racine*, et qu'on pleurerait au vôtre, vous eût bien étonné.

Comment en un plomb lourd votre or s'eſt-il changé?

Il nous manquait une tragédie en proſe, nous allons l'avoir. C'en eſt fait; le monde va finir, l'antechriſt eſt venu.

J'ai écrit à M. le duc de *Duras* pour le remercier de ſes bontés. Hélas! elles deviendront inutiles. Paris eſt devenu velche. Vous étiez ma conſolation, mon cher ange; mais vous vous êtes gâté; vous avez je ne ſais quelle inclination fatale pour la comédie larmoyante, qui abrégera mes jours. Je ne vous en aime pas moins; mais je pleure dans ma retraite

quand je ſonge que vous aimez à pleurer à la comédie. 1772.

Tendres reſpects à mes anges. *V.*

## LETTRE CCI.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 16 de ſeptembre.

MON héros eſt très-bienfaiſant, quoiqu'il ſe moque de la bienfeſance. Ce qu'il daigne me dire ſur les mariages des proteſtans, me touche d'autant plus qu'il n'y a point de ſemaine où je ne voye des ſuites funeſtes de la proſcription de ces alliances. Je ſuis aſſurément intéreſſé plus que perſonne à voir finir cette horrible contradiction dans nos lois, puiſque j'ai peuplé mon petit ſéjour de proteſtans. Certainement l'ancien commandant du Languedoc, le gouverneur de la Guienne, eſt l'homme de France le plus inſtruit des inconvéniens attachés à cette loi, dont les catholiques ſe plaignent aujourd'hui auſſi hautement que les huguenots; et monſeigneur le maréchal de *Richelieu*, qui a rendu de ſi grands ſervices à l'Etat, eſt peut-être aujourd'hui le ſeul homme capable de fermer les plaies de la révocation de l'édit de Nantes. Il ſent bien que la faute de *Louis XIV* eſt de s'être cru aſſez puiſſant pour convertir les calviniſtes, et de n'avoir pas vu qu'il était aſſez puiſſant pour les contenir.

*Mouſtapha*, tout borné qu'il eſt, fait trembler cent mille chrétiens dans Conſtantinople, pendant

—— point, mais je mourrai du moins avec cette espé-
1772. rance.

Je suis, etc.

## LETTRE CCIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de septembre.

Mon cher ange, je suis dans l'extase de *le Kain.* Il m'a fait connaître Sémiramis que je ne connaissais point du tout. Tous nos Génevois ont crié de douleur et de plaisir; des femmes se sont trouvées mal, et en ont été fort aises.

Je n'avais point d'idée de la véritable tra avant *le Kain*; il a répandu son esprit sur les au Je ne savais pas quel honneur il fesait à ouvrages, et comme il les créait; je l'ai appris à six vingts lieues de Paris. Il est bien ; il demande en grâce à M. le duc de *Duras*, maréchal de *Richelieu*, la permission de se re à Fontainebleau que le 12. Il mérite cette gence. Je vous supplie d'en parler; j'écris de côté et en son nom; un mot de votre bouc era plus que toutes nos lettres. Vous n'aurez donc que le 12 le code de Minos; vous le trouverez changé, mais non pas autant que je le voudr

Je ne suis plus si pressé que je l'étais. J'ai d la fougue impétueuse de ma jeunesse; mais je crois qu'on pourra fort bien publier ce code au retour de Fontainebleau.

On parle d'une pièce de monſieur le chevalier de *Châtelux*, qu'on répète; je lui cède le pas ſans diffi- 1772.
culté. Son livre *De la félicité publique* m'a rendu reux, du moins pour le temps que je l'ai lu; il juſte que j'en aye de la reconnaiſſance. De plus, il faut laiſſer les Velches dégorger leur Roméo et r Juliette.

Je me mets toujours ſous les ailes de mes divins s. *V.*

## LETTRE CCIV.

### A M. MARMONTEL.

A Ferney, 29 de ſeptembre.

On m'a inſtruit, mon cher ami, du beau tour que vous m'avez joué. Il m'eſt impoſſible de vous remercier dignement, et d'autant plus impoſſible que je ſuis aſſez malade. Il ne faut pas vous témoigner ſa reconnaiſſance en mauvais vers, cela ne ſerait pas juſte; mais je dois vous dire ce que je penſe en proſe très-ſérieuſe: c'eſt qu'une telle bonté de votre part et de celle de mademoiſelle *Clairon*, une telle marque d'amitié eſt la plus belle réponſe qu'on puiſſe faire aux cris de la canaille qui ſe mêle d'être envieuſe. C'eſt une plus belle réponſe encore aux *Ribalier* et aux *Cogé*. Soyez très-certain que je ſuis plus honoré de votre petite cérémonie de la rue du Bac, que je ne le ſerais de toutes les faveurs de la cour. Je n'en fais nulle comparaiſon. Il y a ſans doute de la grandeur d'ame à témoigner ainſi

Sa pareſſe d'écrire eſt invincible, et par conſéquent pardonnable. Elle eſt uniquement occupée de l'éducation de la fille de M. *Dupuits*, qui a de ſinguliers talens. M. de *Boufflers* ne dirait pas d'elle qu'elle tient plus d'une corneille que du grand *Corneille*.

Adieu; je vous embraſſe de tout mon cœur, et je me recommande au ſouvenir de madame de la *Harpe*.

## LETTRE CCVI.

### A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney, 29 de ſeptembre.

On dit, monſieur le Prince, que les mourans prophétiſent: je me trouve peut-être dans ce cas. Je fis, il y a trois mois, une aſſez mauvaiſe tragédie qu'on pourra bien jouer au retour de Fontainebleau.

Il s'eſt trouvé que c'était mot pour mot, deux ou trois ſituations, l'aventure du roi de S
J'en ſuis encore tout étonné, car en vér e n'y entendais pas fineſſe.

Puis donc que vous me faites apercevoir ſuis prophète, je vous prédis que vous ſ z vous êtes déjà, un des plus aimables h l'Europe, et un des plus reſpectables. Je vous pr que vous introduirez le bon goût et les une nation qui peut-être a cru juſqu'à ſes bonnes qualités lui devaient tenir l l c

Je vous prédis que vous ferez connaître la ne philoſophie à des eſprits qui en ſont encore 1772. peu loin, et que vous ſerez heureux en la tivant.

Je me prédis à moi, ſans être ſorcier, que je vous ſerai attaché juſqu'au dernier moment de ma vie avec le plus tendre et le plus ſincère reſpect.

*Le vieux malade de Ferney.*

## LETTRE CCVII.

### A M. LE BARON DE CONSTANT DE REBECQUE,

### SEIGNEUR D'HERMENCHES.

29 de ſeptembre.

Le vieux malade de Ferney, Monſieur, n'eſt pas trop exact, mais il eſt bien ſenſible; il eſt pénétré de votre ſouvenir et de vos bontés.

Nous avons eu *le Kain* aſſez long-temps. Il a joué ſix fois, et s'en eſt retourné avec de l'argent et des préſens. J'aurais bien voulu que la garniſon d'Hu-ie eût été plus près de Genève.

Je me crois un peu prophète. Je fis, il y a plus de trois mois, une tragédie qui ne vaut pas grand'-choſe, mais qui eſt, à quelques différences près, révolution de Suède. Nous attendons celle de Pologne.

Il n'y a rien de nouveau en Ruſſie, ſinon un rhinocéros pétrifié qu'on a trouvé dans les ſables, au ſoixante-cinquième degré de latitude. Ce rhinocé-

— ros joint aux os d'éléphant qu'on rencontre souvent
1772. en Sibérie, fait présumer que ce monde est bien vieux, et qu'il a éprouvé des révolutions que le véridique *Moïse* n'a point connues.

Voilà tout ce que je fais dans ma retraite.

Vous êtes occupé actuellement à comman évolutions à de braves gens qui ne feront, je crois, la guerre de long-temps. Vous faites très-bien d' beillir votre maison de campagne auprès de l sanne. Quand on a bien connu le monde, on conclut qu'on n'est bien que chez soi.

Madame *Denis* vous fait mille complimens. Vous savez, Monsieur, avec quels sentimens je vous suis attaché pour le reste de ma vie.

## LETTRE CCVIII.

### A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, le 4 d'octobre.

J'AI bien des remords, Madame, d'avoir été si long-temps sans vous écrire; mais j'ai été malade: il m'a fallu mener *le Kain* tous les jours à lieues, pour jouer la comédie auprès de Genève; n'ayant rien à faire du tout, j'ai été accablé détails les plus inquiétans.

J'ai été sur le point de voir ma colonie détruite. Dès qu'on veut faire quelque bien, on est sûr de trouver des ennemis. Qu'on rende service, dans

elque genre que ce puisse être, on peut compter on trouvera des gens qui chercheront à vous rafer. Faites de la prose ou des vers, bâtissez s villes, cela est égal : l'envie vous persécutera failliblement. Il n'y a d'autre secret, pour échap- r à cette harpie, que de ne jamais faire d'autre ouvrage que son épitaphe, de ne bâtir que son tombeau, et de se mettre dedans au plus vîte. 1772.

Quand je vous dis, Madame, que j'ai bâti une petite ville assez jolie, cela est très-ridicule, mais cela est très-vrai. Cette ville même fesait un commerce assez considérable ; mais si on continue à me chicaner, tout périra. Pour me dépiquer, j'ai fait une épître à *Horace*. Je ne vous l'envoie pas, parce que je ne sais pas si vous aimez *Horace*, si vous souffrez encore les vers, si vous avez envie de lire les miens. Vous n'aurez cette épître que quand vous m'aurez dit : Envoyez-la-moi. Ce n'est pas assez de prier quelqu'un à souper, il faut avoir de l'appétit.

J'ai toujours mon ancien chagrin que vous connaissez. Ce chagrin m'empêchera de revoir jamais Paris. Je ne saurais souffrir les tracasseries et les factions, aussi ridicules qu'acharnées, qui règnent dans cette Babylone où tout le monde parle sans s'entendre. Je m'en tiens à mes Alpes et à votre souvenir. Je vous souhaite toute la santé, tous les amusemens, toute la bonne compagnie, tous les bons soupers qu'on peut mettre à la place de deux yeux qui vous manquent.

Voici le temps où je vais perdre les miens, dès

— que les neiges arrivent; et cependant je chei
'72 point à revenir à Paris, parce que j'a
souffrir chez moi que d'essuyer des traca
votre grande ville. Il est vrai que les homi le
mangent pas les uns les autres dans Paris c
dans la nouvelle Zélande, qui est habitée
anthropophages dans huit cents lieues de circ
rence; mais on se mange dans Paris le b
yeux fort mal à propos. On dit même
que le ministère nous mange et nous gru ;
n'en veux rien croire.

Adieu, Madame; vivons l'un et l' e le m
malheureusement que nous pourrons : c
là mon refrain; car, puisque nous ne
pas, il est clair que nous aimons la vie.

Je vous aime, Madame; je vous aimerai toujours, je vous serai inviolablement attaché, aussi bien qu'à votre grand'maman : mais de quoi cela servira-t-il? *V.*

## LETTRE CCIX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 d'octobre.

Mon cher ange, je suis bien malingre; cependant je vous écris de ma très-faible main. Dès que je reçus votre lettre et celle pour *le Kain*, je lui envoyai sur le champ votre dépêche à Lyon; je lui écrivis : Partez dans l'instant.

Le lendemain je reçus les lettres de M. le maré-

de *Richelieu* et de M. le duc de *Duras*. J'envoyai à *le Kain* la lettre de M. le duc de *Duras*, je réitérai mes instances. Il doit être parti aujourd'hui 4 d'octobre, s'il est sage et honnête, comme je crois qu'il l'est. 1772.

M. le maréchal de *Richelieu* me mande qu'il le fera mettre en prison, s'il n'est pas à Paris le 4. Cela ne me paraît ni d'un bon compte, ni d'une exacte justice. Vous m'aviez toujours mandé qu'il pouvait arriver le 8, et qu'on serait content; or il est certain qu'il peut aisément être à Paris le 8.

Il vous apportera le code de Minos que je lui donnai quand il partit de Ferney. Je suis fâché que madame la comtesse *du Barri* n'ait pas la bonne leçon, car j'entends dire qu'elle a beaucoup de goût et d'esprit naturel. Vous devez le savoir mieux que moi, vous qui allez nécessairement à la cour.

En attendant que *le Kain* vous ait remis cette dernière copie, voici, pour vous amuser, l'épître à *Horace*. Je vous supplie de n'en laisser prendre de copie à personne; c'est jusqu'à présent un secret entre *Horace* et vous. Je ne vous parle point des barbaries de notre théâtre vandale et anglais. Je gémis et je vous implore. *V.*

—— que vous avez un vieux procès de la succession
1772. paternelle; vous croyez bien que votre cause paraîtra excellente.

Je renouvelle mes tendres et respectueux mages à mes anges.

## LETTRE CCXL.

### A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

23 doctobre.

Je me vante, Madame, d'avoir les o lles dures que vous, et le cœur encore davan ; car je vous assure que je n'ai pas entendu l de presque tous les ouvrages en vers et p qu'on m'envoie depuis dix ans. La pl t mis dans une extrême colère. J'ai été e le siècle fût tombé de si haut. Je ne re la France en aucun genre, excepté c des finances.

J'ai voulu, dans la tragédie des Lois de M faire des vers comme on en fesait il y a environ ans. Je voudrais que vous en jugeassiez. Il d que je vous procurasse du moins ce petit amu Vous diriez au lecteur de cesser, quand vous prendrait; avec cette précaution on ne ri rien. Mon idée serait que vous priassiez le venir souper chez vous en très-petite et compagnie. J'entends, par petite et b

, quatre ou cinq personnes tout au plus, — 177
aiment les vers qui disent quelque chose et qui
sont pas tout-à-fait allobroges.

J'exige encore que vos convives aiment le roi Suède, et même un peu le roi de Pologne. Je veux qu'ils soient persuadés qu'on a immolé des ommes à DIEU, depuis *Iphigénie* jusqu'au chevar de *la Barre*.

Je veux outre cela que vos convives, hommes et femmes, soient un peu indulgens, puisque la sottise est faite, et qu'il n'y a plus moyen de rien réparer.

J'exige encore que la chose soit secrète, et que vos amis aient au moins le plaisir d'y mettre du mystère, si le mystère est un plaisir.

Si vous acceptez toutes ces conditions, voici un petit billet pour *le Kain*, que je mets dans ma lettre. Lisez ce billet, ou plutôt faites-vous le lire, puis faites-le cacheter.

Je ne vous parlerai point cette fois-ci de l'épître à *Horace*. Ce que je vous propose a l'air plus agréable. Cette épître à *Horace* n'est pas finie ; elle est d'ailleurs fort scabreuse, et elle demanderait un secret bien plus profond que le souper des Lois de Minos.

Je vous avouerai, Madame, que j'aimerais mieux vous lire cette tragédie crétoise, que de la faire lire par un autre ; mais j'ai fait vœu de ne point aller à Paris, tant qu'on me soupçonnera d'avoir manqué à votre grand'maman. Je suis toujours très-ulcéré, et ma blessure ne se fermera jamais. Ne vous fâchez pas si je suis constant dans tous mes sentimens. *V*.

## LETTRE CCXII.

### A M. MARMONTEL.

21 d'octobre.

Je ne sais, mon très-cher confrère, ce que j'aime le mieux de votre prose ou de vos vers. Votre ode m'immortalisera, et votre lettre fait ma consolation. Je n'ai qu'un chagrin, mais il est violent, et je vous le confie.

On s'est imaginé que j'avais manqué à des personnes très-considérables, parce que j'avais trouvé la conduite de monsieur le chancelier très-ferme et très-juste, parce que j'avais dit hautement que l'obstination d'attacher M. le duc d'*Aiguillon* était un ridicule énorme, parce qu'enfin je ne pouvais voir qu'avec horreur ceux que M. *Beccaria* appelle, dans ses lettres, les assassins du chevalier de *La Barre*.

Je n'ai prétendu, en tout cela, être d'aucun parti; et c'est même ce qui m'a déterminé à faire la petite plaisanterie des Cabales. Mais plus je me suis moqué de toutes les cabales, moins on me soupçonnera d'en être. Les chefs de ma faction sont *Horace*, *Virgile* et *Cicéron*. Je prends sur-tout parti contre les [illegible] sauvages dont nous sommes entourés depuis si [illegible]. Je suis de *France* et de *Genève*, mais je [illegible] dans les querelles de la cour, j'ignore [illegible]. C'est la plus horrible injustice du monde [illegible] soupçonné d'abandonner des personnes [illegible] mille obligations; cette idée me fait

›upçon d'ingratitude me fait plus de peine que ——
ûte des Lois de Minos ne m'en fera. 1772
eſt contre les Lois qu'il y aura une belle cabale,
m'en moque. J'ai fait cette pièce pour avoir
ſion d'y mettre des notes qui vous réjouiront.
reviens à vos vers, mon cher ami; ils ſont
beaux pour moi. Je fais ce que je puis pour
er que c'eſt de moi dont vous parlez, et alors
ı trouve plus admirables, et j'admire votre
ıge autant que votre poéſie. Mais quand ver-
-nous *les Incas*? quand ferai-je un petit voyage
érou? On dit que cette fois-ci vous ne mettez
t votre nom à votre ouvrage, que vous ne
plus vous battre avec *Cogé pecus* et avec
r. J'y perds une occaſion de rire à leurs
, mais je me conſolerai très-aiſément, ſi
n'avez point de tracaſſerie.
me mets aux pieds de la grande-prêtreſſe de
temple: je vous aſſure qu'un jour cette petite
ı ſera une grande époque dans l'hiſtoire de la
ature. Si je pouvais faire un voyage, ce ſerait
de la rue du Bac. Je ne viendrais à Paris
pour voir quatre ou cinq amis, la ſtatue
*i IV*, et m'en retourner.
ne *Denis* vous fait mille tendres compli-
et je vous aime comme je le dois.

## LETTRE CCXIII.

### A M. MARIN.

A Ferney, 30 d'octobre.

1772. VOUS vous intéressez, mon cher ami, à M. de *Morangiés* : il me mande du 21 qu'il est résolu à s'aller mettre lui-même en prison, puisqu'on y a mis le chirurgien *Ménager*. Vous m'écrivez du 25 qu'on le dit à la conciergerie. Cette démarche est triste, mais elle est d'un homme sûr de son innocence. A reste, il est bien étrange que le comte de *Morangiés* soit emprisonné, et que du *Jonquay* soit libre. Je vous supplie de lui faire parvenir sûrement cette lettre, quelque part où il soit. Je m'intéresse infiniment à cette affaire. Elle est capable de faire mourir de chagrin le père de M. de *Morangiés*, et M. de *Morangiés* lui-même. Il faudrait qu'il ne me cachât rien. Cela est plus important qu'il ne pense. Je me trouve en état de le servir, et j'ai encore plus de zèle.

Voici des *nouvelles probabilités* qui m'ont paru nécessaires. Il s'agit de bien distinguer ici la forme du fond, et l'arrêt qui dépend des juges, de l'honneur qui n'en dépend pas. Il est certain que la prévention est contre M. de *Morangiés*, mais il me paraît à moi qu'il ne peut être coupable.

Ce qui frappe le plus les juges, c'est le mystère qu'il a voulu mettre à un emprunt considérable qui ne se peut jamais faire secrétement. Ses billets d'ailleurs parlent contre lui, et si des témoins, qu'il est

fficile de convaincre, persistent à déposer en faveur 1772.
*du Jonquay*, je ne vois pas qu'il puisse gagner sa
e; mais il ne faut pas qu'il la perde au tribunal
public.

Je crois donc qu'il est de la dernière importance
séparer bien nettement son honneur de ces cent
écus. J'espère toujours qu'il ne sera pas con-
né à payer ce qu'il ne doit point; mais enfin ce
lheur peut arriver, et il faut le prévenir. Je crois
que c'est le tour le plus favorable qu'on pourrait
prendre, et que cette manière d'envisager la chose
peut servir auprès des juges comme auprès de tous
ceux qui ne sont pas instruits. Le plus grand avan-
tage de ce mémoire, c'est qu'il est très-court. Les
longs plaidoyers fatiguent tous les lecteurs. J'en
enverrai autant d'exemplaires qu'on voudra; vous
n'avez qu'à parler.

Mon gros doyen n'est pas aisé à convaincre. Il
commence pourtant à se convertir. Il a l'esprit et
le cœur justes.

Je vous prie de lire ce que j'écris à Monsieur de
*Morangiés*, et de le cacheter.

Nous parlerons une autre fois de Ninon et de
Minos. Mais je suis plus tranquille sur cet article
que sur celui de M. de *Morangiés*. Je serai pourtant
jugé avant lui, mais je ne perdrai pas cent mille
écus. Tout ce qui peut m'arriver, c'est d'être sifflé,
et c'est le plus petit malheur du monde.

## LETTRE CCXIV.

### A M. LE COMTE DE MORANGIÉS

A Ferney, 30 d'octobre.

1772. Je ſuis toujours, Monſieur, très-perſ é juſtice de votre cauſe, et je ne le de la violence des préjugés c e vous, e l'acharnement de la cabale. Un parti nombreux pourſuit et ſe déchaîne ſur votre avocat autan ſur vous. Je me ſouviens que, quand il déf cauſe de M. le duc d'*Aiguillon*, on m'envoy ſatires les plus ſanglantes contre l'avocat et l'accuſé.

Cependant il me parut très- ſ moire, que M. le duc d'*A lon* a t ſervi l'Etat et le roi, tant a le militaire que le civil. Il a triomphé à la , malgré ſes breux ennemis, et malgré plus horribles c nies. J'eſpère que tôt ou tard on vous ren même juſtice.

Il ne faut pas vous diſſimuler un mal M. le duc d'*Aiguillon* n'avait pas, c'eſt celui être trouvé chargé de dettes de famille très- dérables, qui vous ont forcé d'en faire enco nouvelles, et de recourir à des expédiens auſſi reux que déſagréables.

La ſaiſie de vos meubles ordonnée par le ment en faveur de quelques créanciers, pen cours de votre procès contre les *du Jonquay*, vous faire très-grand tort. On a mêlé malig

toutes ces affaires ensemble ; on s'est élevé égale-
ent contre vous et contre votre avocat. 177

Plus le procès devient compliqué, plus il semble que les préjugés augmentent. Il peut y avoir des juges prévenus ; ils peuvent se laisser entraîner à l'opinion dominante d'un certain public, puisqu'ils ient déjà par avance, dans cette opinion même, robation d'une sentence qu'ils rendraient contre

Je ne balancerais pas, si j'étais à votre place, à faire un mémoire en mon propre et privé nom, signé de mon procureur. Je suis sûr que ce mémoire serait vrai dans tous ses points ; j'avouerais même la nécessité fatale où vous avez été de recourir quelquefois à des ressources déjà connues du public, ressources tristes, mais permises, et qui n'ont rien de commun avec la cruelle affaire de *du Jonquay* et de la *Verron*.

Je crois que c'est le seul parti que vous deviez prendre. Je vous servirai de grammairien ; je mettrai les points sur les i. Il sera bien important que vous ne disiez rien qui ne soit dans la plus exacte vérité, et je m'en rapporte à vous. Il faudra même que vous disiez hardiment que vous faites dépendre le jugement de votre cause du moindre fait que vous auriez altéré par un mensonge.

Je ne m'embarrasse pas que vous soyez condamné ou non en première instance : il serait triste, sans doute, de perdre au bailliage ce procès qui me paraît si juste ; mais ce malheur même pourrait tourner à votre avantage, en vous ramenant un public qu'on a vu changer plus d'une fois de sentiment sur les

choſes les plus importantes. J'oſerais vous répondre
1772. que le parlement n'en aura que plus d'attention à écarter tout préjugé dans ſon arrêt en dernier reſſort, et qu'il y mettra l'application la plus ſcrupuleuſe, comme la juſtice la plus impartiale.

En un mot, cette affaire eſt une bataille dans laquelle vous devez commander en perſonne. Vous me paraiſſez d'autant plus capable de livrer ce combat avec ſuccès, que vous ſemblez tranquille dans les ſecouſſes que vous éprouvez. Vous ſavez qu'il faut qu'un général ait la tête froide et le cœur chaud. Je ſerai de loin le ſecrétaire du général, pourvu que j'aye ſon plan bien détaillé. Quand vous ſeriez battu par les formes, il faut vaincre par le fond; il faut que votre réputation ſoit à couvert, c'eſt-là le point eſſentiel pour vous et pour toute votre maiſon.

En un mot, Monſieur, je ſuis à vos ordres ſans cérémonies.

Gardez-moi le ſecret, ne craignez point au parlement un rapporteur prévenu.

Vous ne pouviez mieux faire que d'offrir vous-même de vous conſtituer priſonnier; et ſi vous avez fait cette démarche, elle contribuera à faire revenir le public.

Je viens de conſulter ſur votre affaire; rien n'eſt plus néceſſaire qu'un mémoire en votre propre nom, dans lequel vous faſſiez bien ſentir qu'on a malignement confondu le procès de la *Verron* avec quelques affaires déſagréables auxquelles vos dettes de famille vous ont expoſé. C'eſt ce malheureux mélange qui vous a nui plus que vous ne penſez. Mettez-moi au fait de tout, vous ſerez promptement

servi par un avocat qui ne sera rien imprimer sans votre approbation en marge à chaque page, et qui ne vous fera parler que convenablement. 1772.

LETTRE CCXV.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Ferney, le 31 d'octobre.

PARDONNEZ, encore une fois, à un vieillard qui lutte contre les douleurs, de vous remercier si tard. Je n'en suis pas moins, monsieur le Marquis, reconnaissant de vos faveurs. Il est très-vrai que vous faites mieux des vers que l'homme dont vous me parlez; mais je ne crois pas que vous augmentiez votre fortune comme il arrondit la sienne. Votre lyre est plus harmonieuse; il a pour lui la flûte, le tambour, et le coffre-fort

Je crois que l'abbé *Mignot*, mon neveu, mérite l'éloge dont vous l'honorez. Je suis bien loin de me croire digne des fleurs que vous jetez sur le drap mortuaire dont je vais bientôt être embéguiné. J'écrivis, il y a quelque temps, à *Horace* qui est de votre connaissance, mais je n'ai pas osé rendre ma lettre publique, attendu que je lui ai parlé un peu librement; mais je prendrai encore plus de liberté quand je le verrai.

Je prends avec vous celle de recommander à votre indulgence les Lois de Minos. Vous verrez un beau tapage le jour de l'audience. Vous êtes dans un pays où tout est cabale, et loin duquel je fais très-bien de mourir en vous étant très-tendrement attaché.

## LETTRE CCXVI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de novembre.

— MON cher ange, il me revient que les *Frère*
772. les *La Beaumelles* et compagnie, ont fait un pacte pour faire ſiffler votre avocat ; mais, puiſque vous l'avez pris ſous votre protection, je me flatte que vous lui donnerez une audience favorable.

Je vous ſuis très-obligé d'avoir fait copier les écritures de ce procès, conformément à la dernière copie. J'oſe croire que, ſi les acteurs jouent avec un peu d'enthouſiaſme, mais ſans précipitation, notre cauſe ſera gagnée ; je dis notre cauſe, car vous en avez fait la vôtre.

Le frère de madame de *Sauvigni*, qui me ſert de copiſte, choſe aſſez ſingulière, jure ſon dieu et ſon diable qu'il n'a donné à perſonne de copie de la lettre à *Horace*. S'il ne me trompe point, il ſe pourrait faire que votre ſecrétaire en eût laiſſé traîner une ; cependant, vous autres meſſieurs les miniſtres, vous avez des ſecrétaires fidelles et attentifs, qui ne laiſſent rien traîner. Après tout, il n'y a plus de remède. Il faut ſe conſoler, et croire que ni le roi de Pruſſe, ni *Ganganelli*, ni l'abbé *Grizel*, ni l'avocat *Marchand*, ne me perſécuteront pour cette honnête plaiſanterie. On marche toujours ſur des épines dans ſe maudit pays du Parnaſſe ; il faut paſſer ſa vie à combattre. Allons donc, combattons, puiſque c'eſt mon métier.

On m'a apporté une répétition, boîte unie, avec ciſelure au bord, diamans aux boutons et aux aiguilles, le tout pour dix-ſept louis; j'en ſuis émerveillé. Si vous connaiſſiez quelqu'un qui fût curieux d'un ſi bon marché, je vous enverrais la montre, avec un joli faux étui. Un tel ouvrage vaudrait cinquante louis à Londres. Ma colonie proſpère, et moi non. J'ai de terribles reproches à faire à monſieur le contrôleur général. 1772.

Le gros doyen clerc doit être à préſent à Paris, et certainement prendra votre affaire à cœur; il ne ſerait pas de la famille s'il ne vous était pas fortement attaché.

Voudriez-vous avoir la bonté de m'écrire ce que vous penſez des répétitions. J'y étais autrefois aſſez indifférent, mais je crois que je deviens ſenſible; vous me rajeuniſſez.

A l'ombre de vos ailes. *V.*

## LETTRE CCXVII.

### A M. MARIN.

13 de novembre.

JE ne puis trouver, mon cher correſpondant, la lettre d'*Helvétius* ſur le bonheur. A l'égard du ſujet de la lettre, je ſais qu'il ne ſe trouve nulle part, et je ne vous le demande pas : mais pour la lettre, je vous ſupplie de vouloir bien me la communiquer, ſi vous l'avez. Il eſt bon de ſavoir ce qu'on dit de cet être fantaſtique après lequel tout le monde court.

1772. Savez-vous ce que c'eſt qu'un Sylla du jéſuite *La Rue* qu'on attribue à *Pierre Corneille* ? S'il était de *Corneille*, ce n'était pas de ſon bon temps.

Je ne croyais pas que *Marie-Thérèſe* revendiquât tant de terrains ; cela me paraît fort. Il reſtera peu de choſe au roi de Pologne. Mais il eſt plaiſant que le roi de Pruſſe ait commencé par faire des vers contre les confédérés, avant de prendre la Pruſſe polonaiſe. Il m'a envoyé un ſervice de porcelaine de Berlin. Cette porcelaine eſt plus belle que celle de Saxe ; c'eſt ce que j'ai jamais vu de plus parfait. Cela conſole des ſifflets que vous avez prédits aux Lois de Minos. Je me les ſuis bien prédits moi-même, et nous ſommes ordinairement du même avis.

J'ai bien peur que les ciſeaux de la police n'aient coupé le nez à *Minos*. Quelques bonnes gens auront ſubſtitué des vers honnêtes à des vers un peu hardis, et c'eſt encore un encouragement à la ſifflerie ; car vous ſavez que ces vers ſi ſages ſont d'ordinaire fort plats et fort froids.

Je reçois à l'inſtant *le Bonheur*, d'*Helvétius*. C'eſt un livre : je croyais que c'était un petit poëme à la main. Je vous demande pardon. *Vale*.

## LETTRE CCXVIII.

### A M. CHRISTIN.

12 de novembre.

MON cher philoſophe, mon cher défenſeur de la liberté humaine, vous avez aſſurément plus de

:ourage et d'esprit que vous n'êtes gros. Vous ren-
lez service, non-seulement à vos esclaves, mais 1772.
u genre-humain.

> *Et pro sollicitis non tacitus reis ;*
> *Et centum puer artium.*

Je vous envoie un fatras d'érudition que j'ai reçu le Paris. Le fait est qu'il est abominable que des noines veuillent rendre esclaves des hommes qui valent mieux qu'eux, et à qui ils ont vendu des terres libres. Il n'y a point de prescription contre in pareil crime. J'ai reçu votre aimable lettre ; elle ne donne de grandes espérances. Toutefois un bon accommodement vaudrait mieux qu'un procès dont l'issue est toujours incertaine. Si les chanoines veulent se mettre à la raison, leur transaction pourra servir de modèle aux autres, et vous serez le père le la patrie.

Je vous embrasse, mon cher ami, du meilleur le mon cœur.

Rarement les philosophes en savent assez pour faire venir du blé à leurs amis ; mais vous êtes de ces philosophes qui savent être utiles. Nous vous avertissons qu'il y a, dans notre petit pays de Gex plus de difficultés pour faire venir un sac de froment, qu'il n'y en a eu à Paris, pour se faire oindre des saintes huiles au nombril et au croupion, du temps des billets de confession. Il faut que votre certificat et votre acquit à caution soient à Gex au plus tard vingt-quatre heures après le départ le Saint-Claude. Cela devient insupportable. Je vous demande bien pardon de tant de peine.

1772 cher : d'ailleurs le vent du bureau n'eſt pas pour nous. On ne veut plus que des Roméo et des Chérufques. Les beaux vers font paſſés de mode. On n'exige plus qu'un auteur ſache écrire. Hélas ! j'ai hâté moi-même la décadence, en introduiſant l'action et l'appareil. Les pantomimes l'emportent aujourd'hui ſur la raiſon et ſur la poéſie ; mais ce qu'il y a de plus fort contre moi, c'eſt la cabale. J'ai autant d'ennemis qu'en avait le roi de Pruſſe. C'eſt une choſe plaiſante de voir tous les efforts qu'on prépare pour faire tomber un vieillard qui tomberait bien de lui-même.

Actuellement que le congrès de Foczani eſt renoué, il n'y a plus que moi en Europe qui faſſe la guerre ; mais la ligue eſt trop forte, je ſerai battu. Ne m'en aimez pas moins, mon cher ange.

## LETTRE CCXXI.

### A M. DE LA HARPE.

30 de novembre.

Il n'y a que vous, mon cher ſucceſſeur, qui ayez pu écrire au nom d'*Horace*. Heureuſement vous ne lui avez pas refuſé votre plume, comme il refuſa la ſienne à *Auguſte*. Vous avez mis dans ſa lettre la politeſſe, la grâce, l'urbanité de ſon ſiècle. *Boileau* n'a pas été ſi bien ſervi que lui. De quoi s'aviſait-il auſſi de prendre auſſi ſon ſecrétaire dans les charniers Saints-Innocens ? Je vous remercie des galanteries que vous me dites, tout indigne que j'en ſuis ; et je vous remercie encore plus d'avoir ſi bien

n saisi l'esprit de la cour d'*Auguste*. Ce n'est 1772.
is tout-à-fait le ton d'aujourd'hui. Notre racaille
iuteurs est bien grossière et bien insolente ; il faut
ii apprendre à vivre.

J'avais voulu autrefois ménager ces messieurs,
; je vis bientôt qu'il n'y avait d'autre parti à
endre que de se moquer d'eux. Ce sont les enfans
la médiocrité et de l'envie ; on ne peut ni les
éclairer ni les adoucir. Il faut brûler leur vilain visage avec le flambeau de la vérité. Jamais de paix avec un sot méchant : pour peu qu'on soit honnête, ils prétendent qu'on les craint.

Vous donnez quelquefois, dans le *Mercure*, des leçons qui étaient bien nécessaires à notre siècle de barbouilleurs. Continuez ; vous rendrez un vrai service à la nation.

Je vous embrasse plus tendrement que jamais.

## LETTRE CCXXII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 2 de décembre.

JE crois, Monseigneur, que vous êtes déjà instruit de l'aventure de cette tragédie de Sylla qu'on attribuait à notre père du théâtre. Elle est véritablement d'un écolier, puisque le jésuite *la Rue*, qui en est l'auteur, et qui a tant prêché devant *Louis XIV*, n'a jamais été au fond qu'un écolier de rhétorique. J'avais vu cette pièce, il y a environ soixante et cinq ans. Je me souviens même de quelques vers. Je me souviens sur-tout qu'il y avait

1772. trois femmes qui venaient assassiner le dictateur perpétuel ; il les renvoyait coudre ou faire quelque chose de mieux.

Comme la pièce était remplie de deux choses que *La Couture*, le fou de *Louis XIV* n'aimait point, qui sont le *brailler et le raisonné*, le père *Tournemine*, mauvais raisonneur et très-ampoulé personnage, mit en titre de sa copie, *Sylla, tragédie digne de Corneille.* Un autre jésuite, qui avait plus de goût, effaça *digne*. C'est en cet état qu'elle est parvenue aux héritiers d'un héritier de *Dumoulin*, le médecin ; et c'est ce chef-d'œuvre qui a extasié votre parlement de la comédie.

Mon héros, qui a plus de goût que ces sénateurs, ne s'est pas mépris comme eux.

Mais comme il a autant de bonté que de goût, il daigne protéger la Crète. Je ne sais si on avait bien distribué les rôles, je ne m'en suis point mêlé. *Le Kain* est le seul des héros crétois qui soit de ma connaissance. Je m'en rapporte en tout aux bontés et aux ordres de mon héros de la France.

Vraiment, vous avez bien raison sur la Sophonisbe ; il faudrait absolument refaire la fin du quatrième acte : ce n'est pas une chose aisée à un pauvre homme presque octogénaire, qui a versé sur les Crétois les dernières gouttes de son huile ; mais, si la cabale des *Fréron* et des *la Beaumelle* n'écrase point les Lois de Minos, et s'il me reste encore quelque vigueur, je l'emploirai auprès de Sophonisbe, pour tâcher de vous plaire.

Le tripot comique doit sans doute vous excéder, mais cela amuse ; c'est une république qui ne ref-

ſemble à rien; et il y a toujours à la tête de ce gouvernement anarchique quelques dames de con- 1772.
ſidération, très-ſoumiſes à monſieur le premier gentilhomme de la chambre.

Puiſſiez-vous amuſer votre loiſir à reſſuſciter les talens et les plaiſirs! Ni les uns ni les autres ne ſont plus faits pour moi; je n'ai plus guère à vous offrir que mon tendre et reſpectueux attachement qui me ſuivra juſqu'au tombeau. *V.*

## LETTRE CCXXIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de décembre.

Mon cher ange, ce que vous me mandez, dans votre lettre du 27 de novembre, eſt bien affligeant. J'ai peur que cette nouvelle n'ait contribué à la maladie de madame d'*Argental*.

*Quidquid delirant reges plectunctur Achivi.*

Je tremble que le fromage ne ſoit entièrement autrichien, et qu'il ne ſoit ſaupoudré par des jéſuites; mais auſſi il me ſemble que ce mal peut produire un très-grand bien pour vous. Vous êtes conciliant, vous avez dû plaire, vous pourrez tout raccommoder; tout peut tourner à votre gloire et à votre avantage. Je ne ſais ſi je me fais illuſion, et ſi mes conjectures ſur le fromage ſont vraies. Je vois les choſes de trop loin. Je n'ai jamais été ſi fâché de n'être pas auprès de vous; mais, pour faire ce voyage, il faut être deux.

1772. C'eſt à *Jean-Jacques Rouſſeau*, à qui la France a tant d'obligations, d'honorer de ſa préſence votre grande ville, et d'y marier nos princes à la fille du bourreau; c'eſt au ſage et vertueux *la Beaumelle* d'y briller dans de belles places; j'eſpère même que *Fréron* y ſera noblement récompenſé: mais moi je ne ſuis fait que pour la Scythie.

Que vous êtes bon, que vous êtes aimable, que je vous ſuis obligé d'avoir empêché mademoiſelle *Taſchin* d'hériter de moi! car cette demoiſelle, qui a tué *Thiriot*, s'appelle *Taſchin*. Je reconnais bien là votre cœur. Ma plus grande conſolation dans ce monde a toujours été d'avoir un ami tel que vous.

Je vais écrire à M. de *Sartine* ſuivant vos inſtructions. *Thiriot* avait toujours eſpéré être lui-même l'éditeur de mes lettres et de beaucoup de petits ouvrages; il ſera bien attrapé.

Voici un petit mot pour ce chevalier que je ne connais point du tout; mais puiſque vous le protégez, il m'intéreſſe.

Je conçois que *Molé* aura eu de la peine à prendre ſon rôle de confédéré, et à ſe voir priſonnier de guerre de *le Kain*; mais enfin il faut que les héros s'attendent à des revers. M. le maréchal de *Richelieu* m'a écrit ſur cela la lettre du monde la plus plaiſante. Je lui ai grande obligation de m'avoir un peu ranimé au ſujet de Sophonisbe. Je crois qu'avec un peu de ſoin on peut en faire une pièce très-intéreſſante. Je crois même qu'un africain peut avoir trouvé du poiſon avant de trouver un poignard, attendu qu'en Afrique il n'y a qu'à ſe baiſſer

et en prendre. A peine ai-je reçu sa lettre que j'ai travaillé à cette Sophonisbe. Je suis comme *Perrin Dandin* qui se délasse à voir d'autres procès. Les intervalles de mes maladies continuelles sont toujours occupés par la folie des vers, ou par celle de la prose. 1772.

Madame *Denis* a été malade tout comme moi; elle a eu une violente dyssenterie : ce mal a été épidémique vers nos Alpes, et même beaucoup de monde en est mort. J'ai été d'abord dans de cruelles transes, mais elle est entièrement hors d'affaire. Je n'ai plus d'inquiétude que sur votre fromage, car je me flatte que l'indisposition de madame d'*Argental* n'a pas de suite; si elle en avait, je serais bien affligé.

Adieu, mon très-cher ange; à l'ombre de vos ailes.

*Le vieux V.*

## LETTRE CCXXIV.

### A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

A Ferney, 7 de décembre.

MONSIEUR,

La première fois que je lus *la Félicité publique*; je fus frappé d'une lumière qui éclairait mes yeux, et qui devait brûler ceux des sots et des fanatiques; mais je ne savais d'où venait cette lumière. J'ai su depuis que je l'aurais aisément reconnue, si j'avais jamais eu l'honneur de converser avec vous; car on dit que vous parlez comme vous écrivez:

mais je n'ai pas eu la félicité particulière de faire ma cour à l'illustre auteur de *La Félicité publique*.

Je chargeai de notes mon exemplaire, car c'est ce que je ne fais que quand le livre me charme et m'éclaire. Je pris même la liberté de n'être pas quelquefois de l'avis de l'auteur. Par exemple, je disputais contre vous sur un demi-savant, très-méchant homme, nommé *Dutens*, réfugié à présent en Angleterre, qui imprima, il y a cinq ans, un sot libelle atroce contre tous les philosophes, intitulé *le Tocsin* (*). Ce polisson prétend que les anciens avaient connu l'usage de la boussole, la gravitation, la route des comètes, l'aberration des étoiles, la machine pneumatique, la chimie, etc. etc.

Je disputais encore sur ce mot *Jehova*, que je croyais phénicien, et je ne regardais le patois hébraïque que comme un informe composé de syriaque, d'arabe et de chaldéen.

Mais en écrivant mes doutes sur ces minuties, avec quel transport je remarquais tout ce qui peut élever l'ame, l'éclairer et la rendre meilleure! comme je mettais *bravo*, à la page cinquantième du premier volume, à ces *règnes excellemment héroïques*, etc., et à *sages gubernatorum*, et aux réflexions sur la *charta magna*, et sur mille traits d'une finesse de raison supérieure qui me fesait un plaisir extrême!

Je recherchais s'il n'y a en effet qu'un million d'esclaves chrétiens (**). Vous entendiez les serfs

(*) Voyez l'article *Système*, Diction. philosoph. t. VII.

(**) On ne parle, en cet endroit de l'ouvrage, que des esclaves noirs, et non pas des serfs que l'on peut assimiler aux esclaves des anciens.

de glèbe; et j'en trouvais plus de trois millions en Pologne, plus de dix en Russie, plus de six en Allemagne et en Hongrie. J'en trouvais encore en France, pour lesquels je plaide actuellement contre des moines seigneurs. 1772

J'observais que *Jésus-Christ* n'a jamais songé à parler d'adoucir l'esclavage; et cependant combien de ses compatriotes étaient en servitude de son temps! Je me souvenais qu'au commencement du siécle le ministère comptait, dans la généralité de Paris, dix mille têtes de prêtraille, habitués, moines et nonnes. Il n'y a que dix mille *priests* en Angleterre. Je mettais madame de *Vintimille* à la place du cardinal de *Fleuri*, page 152. Vous savez que ce pauvre homme fit tout malgré lui.

Enfin votre ouvrage, d'un bout à l'autre, me fait toujours penser. Tout ce que vous dites sur le christianisme est d'une sage hardiesse. Vous en usez avec les théologiens comme avec des fripons qu'un juge condamne sans leur dire des injures.

Quelle réflexion que celle-ci! *Ce n'est qu'à des peuples brutes qu'on peut donner telles lois qu'on veut.*

Que vous jugez bien *François I*! J'aurais voulu que vous eussiez dit un mot de certains barbares dont les uns assassinèrent *Anne Dubourg*, la maréchale d'*Ancre*, etc. et les autres le chevalier de *La Barre*, etc., en cérémonie.

*Population*, *Guerre*, chapitres excellens.

Je vous remercie de tout ce que vous avez dit; je vous remercie de l'honneur que vous faites aux lettres et à la raison humaine. Je suis pénétré de celui que vous me faites, en daignant m'envoyer

votre ouvrage. Je ſuis bien vieux et bien malade,
1772. mais de telles lectures me rajeuniſſent.

Conſervez-moi, Monſieur, vos bontés dont je ſens tout le prix. Que n'êtes-vous quelquefois employé dans mon voiſinage; je me flatterais, avant de mourir, du bonheur de vous voir. Certes, il ſe forme une grande révolution dans l'eſprit humain. Vous mettez de belles colonnes à cet édifice néceſſaire.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, avec reconnaiſſance, avec enthouſiaſme, etc.

## LETTRE CCXXV.

### A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

12 de décembre.

Un vieux malade de quatre-vingts ans a reçu, Monſieur, votre lettre du 24 de novembre, et ſur le champ j'ai remercié le roi de Pruſſe de ce qu'il voulait bien penſer à vous. J'ai pris la liberté de lui dire combien vous méritez d'être avancé, et que ſa gloire eſt intéreſſée à réparer les abominables injuſtices qu'on vous a faites en France. Le mot d'injuſtice même eſt trop faible; je regarde cette atrocité comme un grand crime, et tous les hommes éclairés penſent comme moi.

Je ſuppoſe que vous m'avez écrit par la voie de M. *Rey* d'Amſterdam. Je me ſers de la même voie pour vous répondre et pour vous aſſurer que vous me ſerez toujours cher par votre malheur et par votre mérite. Permettez-moi de ne point ſigner, et reconnaiſſez-moi à mes ſentimens.

*Fin du Tome ſeizième.*